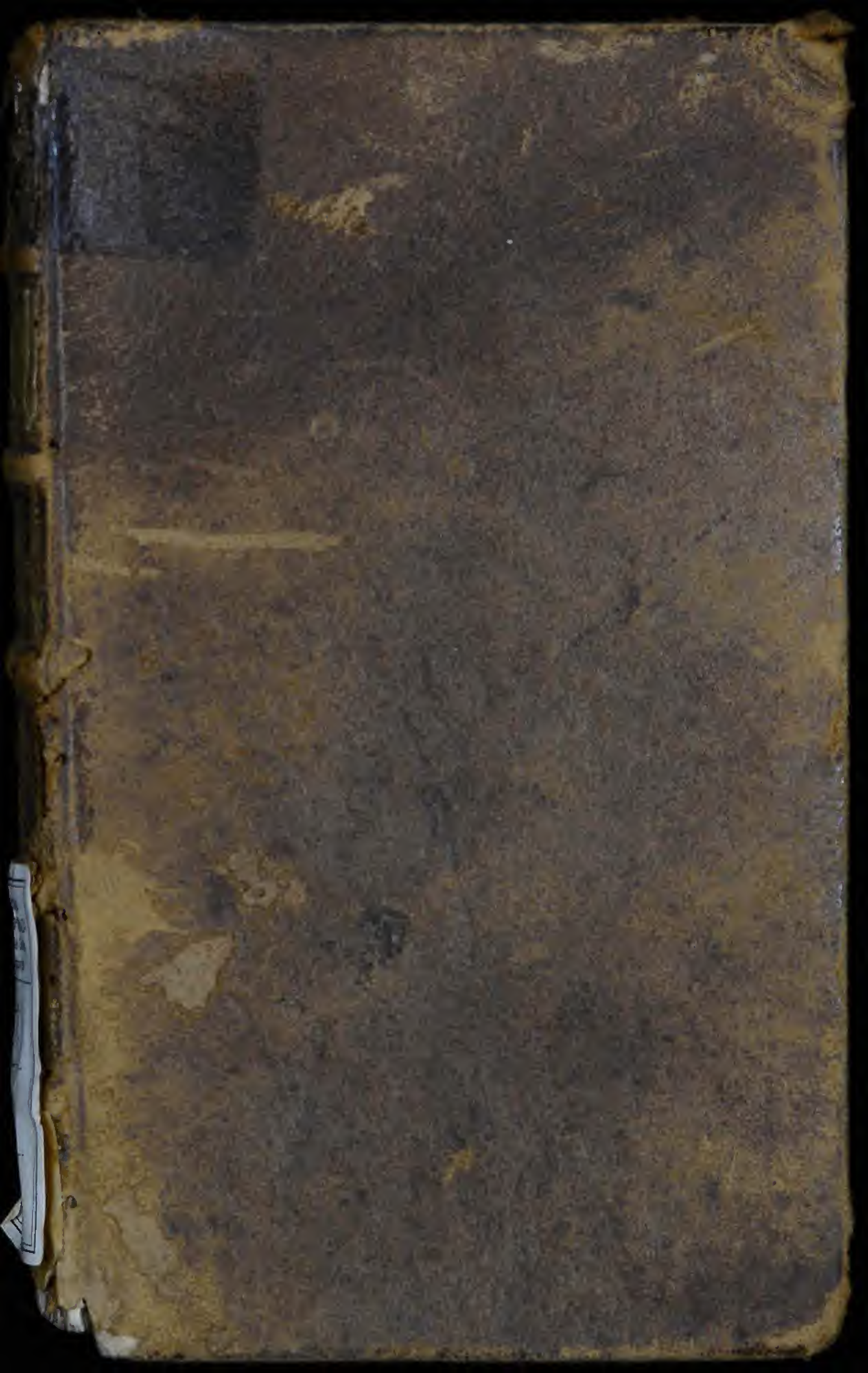


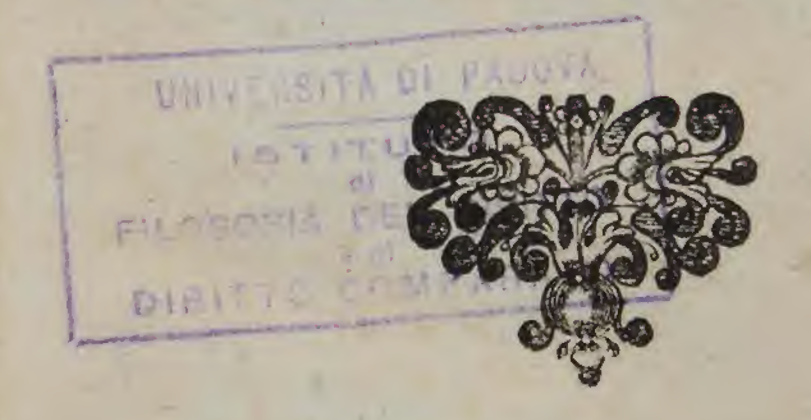



L'HOMME
DETROMPÉ
D. Coster fecit

L'HOMME DÉTROMPÉ OU LE CRITICON DE BALTAZAR GRACIAN.

Traduit de l'Eſpagnol.

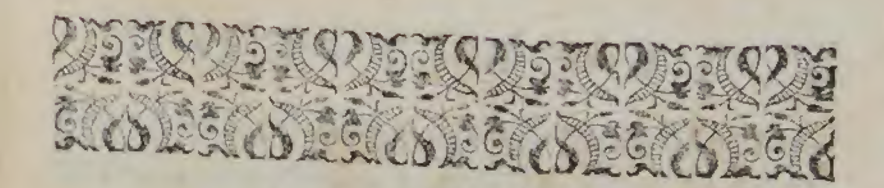
TOME SECOND.



A LA HAYE,

Chez PIERRE GOSSE, & Compagnie.

M. DCC. XXV.



LE

CRITICON

DE

BALTAZAR GRACIAN.

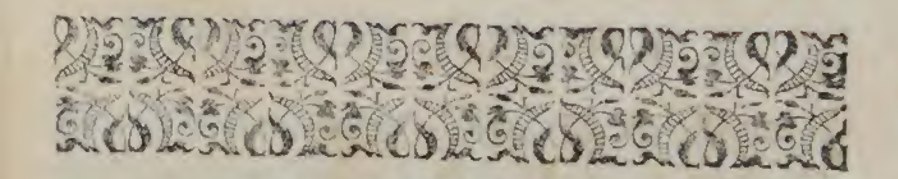
SECONDE PARTIE.

De l'âge Viril.

CHAPITRE PREMIER.

La judicieuse Philosophie des Courtisans, qui doit les guider dans l'automne de leur âge.

L'Homme, qui tous les 7. ans change d'inclinations, change aussi de genie, lors que parcourant les quatre âges dont la vie est composée, il



LE CRITICON DE BALTAZAR GRACIAN.

SECONDE PARTIE.

De l'âge Viril.

CHAPITRE PREMIER.

La judicieuse Philosophie des Courtisans, qui doit les guider dans l'automne de leur âge.

L'Homme, qui tous les 7. ans change d'inclinations, change aussi de genie, lors que parcourant les quatre âges dont la vie est composée, il

 passe

passe de l'un à l'autre; la moitié de sa vie s'écoule, avant qu'il ait apris ce que c'est que de vivre. On passe l'enfance dans une oisiveté causée par l'impuissance, & les génies les plus superieurs sont alors ensevelis dans une puerilité destituée de sens, qui n'est qu'un degré au dessus de la brute, & n'a d'autre avantage, que l'accroissement de la vie vegetative, qui lui est commune avec les plantes & les fleurs. Mais un tems vient que l'ame sortant du berceau connoit sa sensibilité, tems propre à la joie, & aux plaisirs. Les divertissemens font alors toute l'occupation des jeunes gens, qui n'ont encore aucune solide connoissance; leur genie ne les porte point encore aux actions serieuses & relevées, mais seulement à tout ce qui peut flatter leurs sens; & leur goût depravé n'est sensible qu'à la volupté. On arrive enfin, quoi que bien tard, à l'âge, qu'on doit apeller l'âge de l'homme, parce que c'est alors que l'homme sortant d'un profond sommeil raisonne, & reflechissant sur soi-même, se reconnoit doüé d'intelligence: il estime l'honneur, il aime la gloire, il embrasse la vertu, il captive la bienveillance, il recher-

cherche la ſcience, il ſe remplit de lumiere, il enrichit ſon eſprit des idées les plus ſublimes & les plus nobles. La vie humaine eſt ſemblable au courant des eaux, & le perpetuel écoulement de nôtre être fait, pour ainſi dire, que nous mourons tous les jours: nôtre corps formé de la poudre tient beaucoup du neant. Nôtre enfance eſt une fontaine, qui roule ſur le ſable, une eau claire dans ſa ſimplicité, qui forme de petits ruiſſeaux incapables encore de murmurer, renfermez dans des lits très-étroits, ornez de verdure. La jeuneſſe ſe précipite comme un torrent impetueux, qui dans ſa courſe irreguliere choque & entraîne les cailloux, s'irrite contre les fleurs, s'élance & porte la terreur par la furie de ſes flots rapides; mais dans l'âge viril, paiſible dans ſes juſtes bornes, il paroit d'autant plus tranquile, qu'il a de profondeur: on le voit avec plaiſir conſerver la majeſté de ſon cours, au milieu de ſes eaux abondantes, toûjours égal, ſans aucun bruit. Il s'élargit avec gravité, il arroſe les campagnes, fortifie les villes, & porte par tout les richeſſes & la fertilité; mais,
 he-

helas ! il vient ſe perdre dans les amertumes de la vieilleſſe. C'eſt là qu'il n'a plus ſa beauté, ni la vivacité de ſon mouvement, ni ſon nom, ni ſa douceur. C'eſt là que nôtre corps, comme un vaiſſeau uſé, pouri, fait eau de toutes parts, dont il ſe trouve bien-tôt ſubmergé; c'eſt là qu'à tout moment il eſt briſé par de furieux orages, flottant néanmoins juſques à ce que ſe heurtant contre l'écueil de la mort, il ſe precipite dans l'abîme d'un noir tombeau, ſcellé d'un oubli éternel.

Deux celebres pelerins Critile & Andrenius, engagez dans le pelerinage du monde, arriverent au Royaume d'Arragon, appellé par les Eſpagnols la bonne Eſpagne, & ſe trouverent dans l'embarras du chemin le plus difficile & le plus raboteux de la vie; ils ſe voioient alors au bout des plaines agréables de la Jeuneſſe, qu'ils avoient traverſées, ſans avoir fait grande attention aux beautez que la verdure & les fleurs preſentoient à leurs ſens; ils commençoient à monter la montagne penible de l'âge viril, montagne eſcarpée, couverte de buiſſons, heriſſée d'épines, & d'une infinité de difficultez preſque inſurmontables.

tables. Andrenius s'efforçoit avec beaucoup de fatigue d'arriver au sommet, grimpant par les endroits les plus rudes, qui conduisent à la vertu, & quelque penible que fût ce voiage, quoi qu'il fût tout en sueur, il ne laissa pas de s'avancer. Critile l'animoit pas ses avis sages & judicieux, & lui faisoit comprendre; que s'ils ne trouvoient point de fleurs sous leurs pas; ils seroient recompensez par l'abondance des fruits dont les arbres étoient chargés. Etant arrivez où ils tendoient, ils se virent si élevez, qu'il leur sembloit qu'ils étoient maîtres de tout le monde, & qu'ils avoient toute la terre sous leurs pieds. Que pensez-vous, dit alors Critile, de cette nouvelle Region? peut-on respirer un air plus pur? Non, sans doute, répondit Andrenius: certainement, l'air est ici bien different de celui qu'on trouve par tout ailleurs; si le tems nous le permet, nous ne ferons pas mal de nous y arrêter, & d'y prendre un peu de repos. Après cela, ils jetterent les yeux sur les chemins par où ils avoient passé pour se rendre en ce lieu: considerez, je vous prie, combien ce païs que nous lais-

ſons derriere nous, eſt aride, fangueux & deſtitué de tout agrément: ſur tout ſi vous le comparez à cette charmante Province où nous allons entrer, ce ſeroit chercher un precipice, que d'y vouloir retourner. Regardons d'ici ces bas lieux, ne vous ſemble-t-il pas découvrir un abîme? Jugez aprês cela, combien ſont viles & mépriſables les choſes qui nous ont occupez par le paſſé: combien de pas inutiles, & qui ne nous ont procuré aucun avantage, n'avous-nous pas fait juſqu'à preſent? C'étoit ainſi qu'ils moraliſoient, lors qu'ils aperçurent un homme fort different de tous ceux qu'ils avoient vû juſqu'alors: il étoit occupé à deſiller ſes yeux, pour diſcerner clairement ceux qui ſe preſentoient à lui, n'étant pas ſatisfait de les voir confuſement & en gros: il s'approchoit, & les autres l'enviſageant de près, ſe convainquirent que depuis les pieds juſqu'à la tête, il étoit tout couvert d'yeux, & d'yeux très-perçans. Voilà, dit Andrenius, un curieux obſervateur; Critile tout rêveur & tout étonné répondit, ſi c'eſt un homme, il n'eſt pas de nôtre eſpece, ou du moins

il

il n'eſt ni marié, ni berger, il ne porte ni ſceptre, ni houlette; mais n'eſt-ce point Argus? Non, Argus étoit un homme de l'ancien tems, & ce n'eſt pas la mode aujourd'hui d'être ſi éveillé & ſi vigilant. Pourquoi non? répondit Argus, ne ſommes-nous pas dans un temps où l'on ne ſçauroit trop ouvrir les yeux? ce n'eſt pas même aſſez de marcher dans le monde avec une centaine d'yeux: combien de differentes intentions ne cache-t-on point dans ſes entrepriſes, il faut du moins autant d'yeux, qu'on reconnoit de déguiſemens. Je vous avertis donc qu'à l'avenir vous devez marcher, l'oeuil ouvert & degagé de tout nuage, puiſque juſqu'ici vous avez vécu en aveugles & comme des perſonnes endormies. Critile lui dit; toi qui regardes les objets avec cent yeux, ne t'occupes-tu jamais à contempler des beautez? Quelle vieille pratique, répondit-il, & qui m'engageroit à l'impoſſible? au contraire, j'évite de tout mon pouvoir la vûë des beautez, & je la défens à tous ceux qui ſont bien aviſez. Andrenius ravi de ces propos tâchoit de ſe faire des yeux, ſoit par envie, ſoit

 par

par imitation. Argus le voyant faire lui dit; discernes-tu bien ce que tu regardes, car tous ceux qui regardent ne discernent pas. Je songe, répondit-il, à quoi pourroient servir tant d'yeux; car de ceux que tu as au front, tu peux voir ce qui se passe; de ceux que tu as derriere la tête, tu peux voir ce qui est passé: mais de quel usage sont ceux que tu portes sur le dos? Tu parles de bon sens, dit Argus, les yeux du dos sont pourtant les plus necessaires, & ce sont ceux-là que Don Tibrique de Tolede preferoit à tous les autres. A quoi servent-ils donc? c'est qu'un homme considere ainsi fort bien le fardeau qu'il se met sur le dos, sur tout lors qu'il se marie, ou qu'il entreprend une affaire qui doit l'occuper entierement; c'est alors, qu'acceptant une charge, & qu'entrant dans les emplois, il doit bien en examiner le poids, l'envisager de tous côtez, le mesurer de toutes ses forces, & voir si son dos est assez fort pour le porter: car comment un homme, qui n'est rien moins qu'un Atlas, se chargeroit-il de soutenir les voutes des Cieux, avec leurs Astres & leurs Etoiles? Un autre, qui n'est pas un Hercule, comment s'inge-

s'ingereroit-il de repurger le monde de ſes monſtres? aſſurément l'un & l'autre plieroient ſous le poids du Monde, & ſi le Monde n'avoit pas d'autres appuis plus ſolides, il tomberoit avec eux. Je ſçai bien que ſi tous les hommes avoient ces yeux, il n'y en auroit pas un ſeul qui voulût contracter aveuglément des obligations qu'il ne pourroit pas accomplir: autrement il ſuccomberoit ſous un fardeau ſi inſupportable. L'un ſe marie ſans avoir de patrimoine, l'autre veut voler bien haut ſans aîles. Qui voudroit s'engager dans un abime, ou s'élever à un honneur qui lui tourneroit à honte? Pour moi, avant que de prendre une charge, j'ouvre bien les yeux du dos: car ſi on s'aviſe de les ouvrir ſeulement après s'être chargé du paquet, il ne faut plus s'attendre qu'à verſer des larmes, & qu'à mille occaſions de deſeſpoir. Je voudrois bien, dit Critile, avoir auſſi deux de ces yeux, non ſeulement pour ne me pas engager dans des affaires au deſſus de ma portée, mais auſſi pour n'entreprendre rien qui puiſſe accabler ma vie, & reduire ma conſcience dans la détreſſe & dans l'angoiſſe. Tu as bien raiſon, dit Andrenius, ces yeux

ſont très-bien placez ſur le dos, puiſque tous les hommes ſont nez pour porter quelque charge: Mais à quoi peuvent être bons ces yeux qui ſont ſur les épaules, puiſqu'elles ſont ſi bien appuyées? C'eſt à cauſe de cela, dit Argus, car par là même, elles jugent de leur force & de leur fermeté; ne ſçais-tu pas que tous les appuis du monde ſont faux, & qu'on deguiſe ſes ſentimens pour mieux tromper? les parens ſont les plus grands traitres que nous ayons; on ne peut pas même compter ſur l'amitié de nos propres freres; maudit l'homme qui ſe confie à l'homme, quel qu'il ſoit: mais comment s'aſſureroit-on ſur des amis & ſur des parens, quand on ne peut pas même ſe repoſer ſur l'amour des enfans? Un pere eſt bien imprudent qui ſe dépoüille de ſes biens avant ſa mort; & celui-là ne rencontra pas mal qui diſoit, qu'il vaut bien mieux avoir de quoi leguer à ſes ennemis au tems de ſa mort, que de ſe voir dans la neceſſité de demander à ſes amis pendant ſa vie. Dira-t-on qu'on peut au moins ſe fier à ſon propre pere? nullement. Combien voit-on aujourd'hui d'enfans qui ont été les duppes de leurs peres, com-

bien de meres qui vendent leurs filles ? On trouve bien de faux amis chez qui l'on peut ſe retirer, mais vous n'y trouverez point un veritable accueil, ni une parfaite aſſurence. Toute l'amitié conſiſte dans des complimens trompeurs ; ils trahiſſent ceux qui s'attachent à eux avec le plus de cordialité, & ils laiſſent perir un homme dans la bouë où ils l'ont eux-mêmes embourbé. A quoi ſert la protection & l'appui pour faire un crime, ſi on ne ſe ſouvient pas de proteger en Juſtice, lors qu'il y va de perdre la tête ? Il y a un bon remede, dit Critile, il ne faut s'attacher à perſonne ; il vaut bien mieux vivre dans la ſolitude en Philoſophe ; il n'y a point d'autre vie heureuſe. A ces mots Argus ſe mit à rire, & repliqua ; quand un homme ne ſe ſoucie pas de chercher un appui, chacun le laiſſera vivre en repos. Il n'y a perſonne aujourd'hui qui ſoit mieux appuié que celui qui ne veut point d'appui. Quand il ſurpaſſeroit tous les autres en merite, il ſera bien tôt mis en oubli, lors qu'il ſe tiendra dans un coin ; Quand il auroit plus de bonnes qualitez que nôtre Evêque Babaſtre, homme de bien, ſans contredit ;

quand il feroit meilleur que le Patriarche même, quand il feroit plus vaillant que Dominique d'Egueva, & plus fçavant que le Cardinal de Lugo, il n'y aura perfonne, qui fe fouvienne de lui. C'eft donc qu'on fe fatigue trop pour trouver un appui qui foit bon, & à la fin tout aboutit à rien.

Croyez moi : cette attention des épaules eft d'une grande importance, puifque c'eft ainfi. . . . . Je confens donc d'avoir les yeux des épaules, interrompit Andrenius; mais je ne veux point de ceux des genoux; j'y renonce dès à prefent : ne font-ils pas bien placez pour s'aveugler dans la pouffiere, & pour broncher continuellement ? Helas, répondit Argus, que vous raifonnez mal ! ce font les yeux, qui font aujourd'hui du plus grand ufage, & qui font les plus politiques. Ce n'eft pas affez de voir à qui un homme fait la reverence, devant qui il flechit les genoux, quelle Divinité il adore, de qui il attend quelque miracle; il y a de vieilles images dont l'adoration eft paffée, on ne celebre plus leur fête, ce font des figures mifes à l'écart, & brouillées avec la fortune. Ces yeux ci font deftinez à bien vifer

&

& à regarder bien droit, qui eſt celui qui triomphe des autres ; ils ſervent à diſcerner celui qui eſt en credit, la meſure & la durée de ſon credit. En verité, dit Critille, ces yeux ne me déplairont pas ; j'ai ouï dire, qu'ils ſont fort eſtimez dans les Cours. Faute de ces yeux je ne fais que roder, c'eſt cette franchiſe qui me perd ; mais tu ne me nieras pas, que les yeux de la jambe ne ſervent qu'à incommoder. Pour ceux qui ſont ſur les pieds, c'eſt pour voir où l'on marche, où l'on entre, & d'où l'on ſort, & par quelle roûte ou par quel chemin ; mais dans les jambes ? pourquoi ? C'eſt, dit Argus, pour prendre garde de ne nous pas entremêler parmi les pas de celui qui eſt plus puiſſant que nous. L'homme ſage conſidere bien qui eſt celui à qui il s'attaque, & avec qui il ſe fait des affaires, il aperçoit bien les difficultez qui s'y rencontrent, il ne pretend pas partager avec lui ni le bien, ni le mal. Si Antius le fils de la pouſſiere, eut eu les yeux des jambes, il ne ſe ſeroit pas jetté entre les bras d'Hercule, & il ne ſe ſeroit jamais hazardé à lutter avec lui ; & les Titans rebelles au-

auroient-ils osé se broüiller avec le Jupiter d'Espagne? leur sotte opiniatreté a fait perir beaucoup de ces gens, qui, comme Promethée, tentoient de voler des raions au Soleil. Un homme, pour bien vivre à besoin d'être armé depuis les pieds jusqu'à la tête, non seulement de petits yeux, mais aussi d'yeux fort grands, bien ouverts & fort éveillez; yeux sur les oreilles pour decouvrir tant de faussetez & de mensonges qui se debitent, yeux sur les mains, pour voir tout ce qu'il prend, & plus encore ce qu'il donne; yeux sur les bras, pour ne pas embrasser beaucoup de gens, & moins encore les presser; yeux sur la langue, pour regarder souvent ce qu'il doit dire, particulierement quand il commence par ce mot *une*; yeux dans la poitrine, pour prendre garde à ce qu'il doit cacher; yeux dans le cœur, pour être attentif à bien choisir l'objet de ses inclinations; yeux dans les yeux même, pour bien observer comment ils voient. Il faut des yeux, & puis des yeux, & après tout cela des yeux encore. On doit tâcher d'être le grand Observateur, & le Voyant par excellence, sur tout dans un siecle où la frau-

de

de & la tromperie ſont ſur le Trône. Critille reflechiſſant ſur tout cela, s'écrie; mais que fera celui qui n'a que deux yeux pleins de mauvaiſes humeurs, qui le rendent preſqu'aveugle, & qu'il ne peut même jamais tenir bien ouverts, petits yeux comme ceux des petits enfans? Ne voudrois-tu pas nous en donner deux de ce que tu as de trop? je pretens bien les acheter, car je ſçai que perſonne ne donne plus rien aujourd'hui ſans payement, ſi ce n'eſt Don Jean d'Autriche. Comment, dit Argus, des yeux de trop? il ne leur manque jamais de quoi voir: outre cela ils n'ont pas de prix, ſi ce n'eſt un ſeul, & c'eſt un des yeux du front. Mais que gagnerai-je avec un de ces yeux du front? répliqua Critile: Tu gagneras beaucoup, répondit Argus; n'eſt-ce pas un grand avantage de voir avec les yeux des autres? on voit alors ſans paſſion & ſans tromperie; & c'eſt vivre veritablement. Mais allons nous en, & je m'offre, avant de nous ſeparer, de vous faire gagner une centaine d'yeux, comme les miens; & ne vous en étonnez pas. car les yeux ſe communiquent, & s'attachent

tachent les uns aux autres, de même que le bon ſens, quand on pratique ceux qui en ont. Critille lui demanda; où veux-tu que nous allions, & que fais-tu dans ce monde-ci? Je ſuis garde, dit-il, du Port de la vie, Port difficile, & de difficile abord. Chacun commence à paſſer par ce port dans l'enfance, & ils ſe trouvent au bout quand ils ſont hommes. Le changement des enfans en hommes ſe fait bien moins ſentir, que les filles ne ſentent leur âge, quoi qu'elles le nient: & leur opiniâtreté eſt ſi grande, qu'étant bien avancées de l'autre côté du port, elles conteſtent encore comme ſi elles etoient au commencement de la vie; mais laiſſons les, on nous appelleroit incivils de vouloir inſiſter là-deſſus davantage, & elles periroient plûtôt que d'avoüer une telle verité. Tu es donc garde des hommes, dit Critille; Oüi, répondit Argus, & ſur tout des voiageurs: car ma vigilance empêche qu'on ne paſſe des marchandiſes de contrebande d'une Province à l'autre; car il y a bien des choſes défenduës, qu'on ne peut pas paſſer de la jeuneſſe à l'âge mûr, pluſieurs étant

étant permises dans l'une, & défenduës dans l'autre, sur de très-grieves peines, & d'autant plus que la marchandise est fort mauvaise : la jeunesse coûte cher à bien des gens ; & il y a peine d'infamie, quelquefois de la vie même, quand on la passe parmi de sots plaisirs : pour empêcher donc un mal si contagieux au genre humain, il y a des gardes qui sont toujours alertes, & qui font la ronde sur toutes ces avenuës pour surprendre ceux qui sont hors du bon chemin. Je suis établi sur tous les autres : ainsi je vous avertis de prendre bien garde de ne porter avec vous aucune chose qui ne soit convenable à l'âge d'un homme fait : & si vous en avez, jettez les promptement, car, comme je vous ai dit, outre qu'elles seroient perduës, vous seriez affrontez venant à être reconnus, & certainement on vous en trouvera saisis, quelque cachées qu'elles soient, vôtre cœur même vous trahissant se manifestera par la couleur qu'il repandra sur vôtre visage. A ces mots Andrenius pâlit ; mais Critille crainte d'émotion, changea de discours, & dit : En vérité, cette montagne n'est pas si difficile à monter que je me l'étois figuré. C'est ainsi que l'imagi-

magination grossit toujours les choses : mais quelle abondance de fruits l'on y voit! Oüi ; répondit Argus , tout est ici dans sa maturité : on n'y a plus cette aigreur de jeunesse, cette fadeur d'ignorance, cette insipidité de conversation, ni cette crudité de mauvais goût : on trouve ici tout dans sa perfection. Ils marchoient avec plaisir sous l'épais ombrage des meuriers. Les feüilles de cet arbre forment une ombre fort salutaire, dit Argus : elles ont une grande vertu pour faire passer la douleur de tête; ces arbres ont été plantez ici par des sçavans de reputation, pour s'y délasser dans les voiages fatiguans de la vie. En effet, à chaque petite distance on trouvoit des auberges destinées pour rafraichir l'esprit : elles avoient été faites aux dépens de la sueur des hommes illustres, qui les avoient fondées d'une rente assez considerable de doctrine. On y avoit de quoi se regaler des Quintessences de Seneque, des mets divins de Platon, du nectar d'Epicure, de l'ambrosie de Democrite, & de plusieurs autres Auteurs sacrez & prophanes. Ainsi non seulement ils se remettoient de leurs fatigues, mais ils avançoient beaucoup

dans

dans la veritable perfection de leur âge, ſurpaſſant tous les autres compagnons de leur courſe. Ils étoient déja arrivez au beau milieu des hauteurs, lors qu'ils découvrirent une maiſon bâtie ſans deaucoup d'artifice, mais fort commode. Quoi qu'elle fût très-grande, elle n'avoit rien de ſomptueux ; ſes fondemens étoient profonds, & ſes murailles épaiſſes; avec cela elle n'étoit pas bien haute, point de terraſſe, ni de chapiteaux, ni de tours élevées pour y placer les girouettes; tout y étoit maſſif de pierres dures carrées, & taillées groſſierement. Elle étoit ouverte par bien des endroits pour y recevoir la lumiere: mais ſans ancune grille, ou treillis de fer par devant, parce qu'on ſçait que les cœurs les plus forts ſe rendent à la fin dans les fers même les plus durs : ſa ſituation étoit detachée de toute autre pour y recevoir de tous côtez la lumiere. On voyoit avec admiration ſes deux grandes portes toujours ouvertes : l'une du côté de l'Orient, par laquelle on entroit ; & l'autre du côté de l'Occident, par laquelle on ſortoit; & quoi que celle-ci ſemblât être une fauſſe porte, elle étoit pour-

pourtant la principale. Plusieurs entroient par la porte d'Orient, & il y en avoit quelques-uns qui sortoient par la porte d'Occident ; mais ce qui causa un étrange étonnement à nos voyageurs, fût qu'ils remarquerent que chacun sortoit tout autre qu'il n'étoit entré. Ceux qui entroient sans aucune pensée, sortoient tout pensifs ; les plus guais revenoient fort tristes : les foux paroissoient avoir beaucoup de prudence, les mutins étoient paisibles : pour les timides, qui à toute occasion pensent à la retraite, on les trouvoit fort resolus ; celui qui boitoit auparavant, marchoit droit ; celui qui donnoit tout au hazard, paroissoit avoir beaucoup de gravité. Andrenius surpris de voir une semblable nouveauté, & des changemens si étranges, dit ; helas ! ce Caton-ci n'est-il pas celui qui tout à cette heure étoit un boufon ? c'est lui-même. Ce danseur, ce sauteur François, voyez-vous comme il est posé, & d'une severité Espagnole ? ne remarquez-vous pas ce fin & rusé Matois ? ce n'étoit qu'un stupide. Asseurément Circé habite dans ce palais, & transforme les gens par des metamorpho-

phoſes bien plus étranges que celles qu'on lit dans Ovide ; car cet homme qui étoit entré en Empereur Claude, on le voit changé en Uliſſes. Chacun en entrant agiſſoit, ſans conſiderer ce qu'ils faiſoient, avec une legereté ſurprenante, & perſonne à preſent ne fait rien qu'avec un grand jugement. Mais que vois-je ? on perd juſques à ſa couleur : non ſeulement elle eſt alterée, mais elle eſt toute autre qu'elle n'étoit ; car un blondin qui venoit d'y entrer, ſortit un moment après avec une barbe plus noire que du gais ; en un mot, on étoit tout autre depuis les pieds juſqu'à la tête, laquelle on ne tournoit plus legerement de côté ni d'autre, mais on la tenoit ſi ferme & ſi droite, qu'il ſembloit que chacun y eut fait entrer une livre de plomb : les yeux qui avoient été les plus égarez étoient devenus les plus modeſtes : les pas les plus dereglez ſe faiſoient avec beaucoup de meſure. On ne remuoit plus les bras ni en avant ni en arriere : & on portoit ſur les épaules un manteau bien ſerré par devant. Il n'eſt pas poſſible qu'il n'y ait ici de l'enchantement, s'écria Andrenius. Aſſurément il y a quelque malefice de caché. Helas !

las! répondit Argus, quel enchantement plus grand que trente années ſur la tête? Telle eſt la transformation d'un âge à l'autre. Le peu de diſtance qu'il vous paroit d'une porte à l'autre, eſt pourtant une diſtance de trente lieües; ſçavoir du premier âge de la jeuneſſe, juſques à l'âge de la maturité; c'eſt ici le paſſage. A la premiere porte, on laiſſe avec la jeuneſſe la folie, l'imprudence, l'inconſtance, l'inquietude, le ris, l'inconſideration, & la nonchalance: & à l'autre porte on gagne avec l'âge meur, la prudence, la gravité, la ſeverité, la modeſtie, l'attention, & le ſoin de ſes affaires: ainſi vous verrez que celui qui remuoit ſa langue comme un traquet de moulin, parle ſi doucement qu'il ſemble donner audience: celui qui à tous momens tournoit ſa tête en éventé, voyez le comme il eſt couvert d'un grand manteau: & l'autre qui avec le plumet ſur le chapeau, étoit d'une cervelle éventée, n'a-t-il pas à cette heure l'eſprit le plus raſſis du monde? Celui-ci qui compaſſe ſi bien ſes actions, & qui eſt ſi reſervé en ce qu'il doit dire, n'étoit auparavant qu'un étourdi. Remarquez bien celui-

là

là qui entre avec les plumes ſur les pieds, & vous verrez comment il ſortira avec des pieds de plomb. Connoiſſez-vous les Valenciens? les voilà tous Arragonois, marchant à pas comptez, parlant avec gravité, & inſpirant le reſpect d'un ſeul regard. Voyant leurs actions ſi bien reglées, diriez-vous que ce ſont les mêmes que nous voyions tout à l'heure? Argus les preſſoit d'entrer: mais ils lui dirent; aprens-nous premierement quelle maiſon eſt celle-ci? Il répondit, cette maiſon eſt la Douane generale de tous les âges, il faut que tous les paſſagers de la vie comparoiſſent ici. On y déclare la marchandiſe qu'on porte: on demande le Certificat d'où l'on vient, & où l'on veut aller. Ils entrerent donc, & à l'entrée ils virent un Tribunal, qu'on peut veritablement apeller *Areopage*; car le Jugement, homme d'un grand eſprit, étoit le Preſident: il avoit pour Aſſiſtans le Conſeil, homme d'un grand raiſonnement, & qui parle bien: Le Tems, homme d'une grande antorité; l'Accord, qui eſt fort eſtimé, & le Courage, homme de grande execution. Outre cela il y avoit d'autres Seigneurs fort diſ-

tinguez, qui avoient devant eux un livre de comptes ouvert. Andrenius étoit fort étonné, n'ayant jamais rien vû de semblable; & toutes les personnes de son âge en étoient également surprises. Ils arriverent precisément dans le tems qu'on examinoit certains voiageurs, & on leur demanda d'où ils venoient. Critile dit, nous venons de la terre, & nous retournerons en terre. Si nous sçavions d'où nous venons, disoit un autre, nous sçaurions mieux où nous allons. Plusieurs de ceux qu'on interrogeoit ne repondoient pas juste; & la plus grande partie ne pouvoit rendre raison d'eux-mêmes. C'est ainsi, qu'en leur demandant où ils alloient, ils répondoient, où le tems nous conduira, sans songer plus loin qu'à suivre leur chemin, & qu'à tuer le tems: mais le President leur dit; vous songez donc à tuer le tems, & moi je vous en détournerai bien: & il les condamna à la classe des gens qui ne servent que de nombre dans le monde. On demanda à d'autres pourquoi ils vouloient avancer; ils répondirent, que c'étoit parce que contre leur inclination on les avoit chassez du païs florissant de la

jeunesse, que sans la violence qu'on leur avoit faite pour les tirer de là, ils y seroient toujours demeurez avec bien du plaisir : on les condamna à la classe des enfans. Il y avoit un Prince qui se plaignoit d'avoir fait trop de chemin, & qui pourtant étoit encore beaucoup en arriere de son prédecesseur, parce que s'étant diverti jusqu'alors dans les plaisirs de la jeunesse, il n'avoit pû songer à se faire estimer : il se chagrinoit de voir que dans un âge bien avancé il ne se trouvoit plus d'emploi convenable à sa Dignité : on le mit à la reforme de l'attente; s'il n'aimoit mieux partager le commandement avec un autre : mais on l'avertit que ce seroit vouloir se perdre. Il y en eut qui dirent, qu'ils alloient à la recherche de l'honneur : beaucoup, qu'ils couroient après l'intérêt : quelques-uns aussi, mais en petit nombre, declarerent qu'ils prenoient le bon chemin pour devenir veritables hommes; & ces derniers furent bien plus aplaudis par l'Audience, & remarquez par Critile. Sur cela les Gardes arriverent avec un grand nombre de passagers qu'on avoit saisis hors du grand chemin. Il fut ordonné,

que l'Attention, & l'Avisement les reconnoitroient aussi-tôt, & qu'on feroit une exacte recherche de tout ce qu'ils portoient avec eux. On trouva sur le premier certains livres qu'il cachoit soigneusement. On lût le titre, & on jugea d'abord que c'étoient des livres défendus par le Jugement, pour être contre la Pragmatique de la gravité & de la prudence. En effet c'étoient des livres de Contes & de Comedies. On condamna celui qui les portoit à la classe de ceux qui rêvent sans être endormis: pour les livres on commanda de les défendre à tous ceux qui sont veritables hommes, & qu'en attendant on les abandonnât aux valets, & aux servantes. De plus on ordonna que generalement toute sorte de Poësie en Langue vulgaire, sur tout les Vers burlesques ou d'amour, petits poulets, Chansonnettes, Rondeaux, seroient cédez aux jeunes Adonis. Mais ce qui surprit davantage, fut, que la Gravité même ordonna serieusement, qu'au dessus de trente ans, qui que ce fût, n'eût à reciter les Vers d'autrui, & moins encore les siens; sur peine de passer pour esprit foible, étourdi, & faiseur

ſeur de Vers. Quant à la lecture d'un Poëme Epique, Moral, ou même Satirique, pourvû qu'il fût en Vers Heroïques, on le permettoit à certains Meſſieurs de bon goût, mais qui pourtant n'ont point d'autorité; à condition que ces lectures ſe feroient ſans témoins. C'eſt pourquoi on leur defendoit le public, juſqu'à ce qu'ils euſſent digeré toutes ces puerilitez. Mais celui qui eut le plus de honte, ce fut un homme ſur qui ſe trouva un livre de Chevalerie. L'Attention s'écria d'abord, vieux meuble de la boutique de quelque barbier! On le blâma fort, & on l'obligea de donner ſon livre aux Valets de chambre, & aux Apoticaires. Pour ler Auteurs de ces folies, on les condamna à être couchez dans le Catalogue des fous. On preſenta une Requête pour ſuplier qu'on permît la lecture des Auteurs, qui écrivent contre les livres de Chevalerie en ſe moquant de leurs chimeres. La Prudence répondit, qu'on ne devoit permettre cela en aucune maniere, & que pour bannir une folie, il n'en faloit pas établir une autre; & que le mauvais uſage de l'Imprimerie étoit un grand abus. Au lieu

donc de tant de livres inutiles, que les Libraires mettent en montre ſur leurs boutiques pour amuſer les ſots, on ordonna de n'en vendre que de bons : comme ſont ceux de Seneque, de Plutarque, d'Epictete, & de pluſieurs autres, qui ont ſçû accorder l'agreable avec l'utile.

Ceux-ci en accuſerent d'autres, qui également oiſifs, mais plus criminels, paſſoient les journées à joüer, Ils s'excuſerent, diſant qu'ils ne faiſoient cela que pour paſſer le tems : comme ſi perdre le tems, c'étoit le paſſer. On trouva ſur l'un d'eux un jeu de cartes, & on le brûla ſur le champ : car qui ne ſait que le jeu a des ſuites fort fâcheuſes, faiſant perdre à ceux qui s'y paſſionnent, l'honneur, la modeſtie, la gravité, & ſouvent l'ame même ? Certains filoux, qui de pere en fils étoient brelandiers, furent attrapez : on les bannit ; & on leur interdit biens, maiſons, honneurs, pour tout le tems de leur vie. Tout ceci ſe paſſoit dans un profond ſilence, & tous étoient fort attentifs, lors qu'on entendit quelqu'un ſifler, ce qui ſcandaliſa tous les aſſiſtans, ſur tout les Eſpagnols. On chercha qui ſe pouvoit être, & on trouva que c'étoit un François, Il fut

chaſſé

chaſſé pour jamais du commerce des hommes. En même tems on ouït joüer de la guitarre, inſtrument défendu par la ſageſſe. Le Jugement s'écria : Quelle folie ! ſommes-nous parmi des hommes, ou parmi des baladins ? On chercha ce joüeur, & c'étoit un Portugais. Chacun s'imaginoit qu'on le condamneroit à l'eſtrapade : tout au contraire on le pria (car ces Meſſieurs veulent être priez) on le pria, dis-je, de joüer quelque air. On eut de la peine à le faire commencer, mais plus encore à le faire taire. Tous prirent plaiſir à l'entendre, même les Miniſtres les plus ſeveres de la Reforme. L'on défendit enſuite à toute perſonne qui paſſoit de la jeuneſſe à l'âge mûr, de ne jouer d'aucun inſtrument, ni chanter des airs ; mais qu'il leur êtoit permis de ſe divertir à écouter, ce qui leur donneroit autant de plaiſir, & ils n'en conſerveroient pas moins leur gravité.

On étoit fort exact à reconnoître les paſſans ; & les Gardes en dépouillerent quelques uns qui ſembloient avoir peur. Auſſi trouva-t-on ſur l'un d'eux le portrait d'une Dame : il demeura d'autant plus confus, que tous les ſages en fu-

rent ſcandaliſez; ils ne daignerent pas même regarder le portrait. Celui des Gardes qui l'avoit le mieux examiné, dit, j'en ai beaucoup d'autres ſemblables que j'ai pris à des paſſans il y a peu de jours. Il en montra une douzaine. C'eſt, dit le Preſident, qu'il ne faut qu'une femme pour corrompre cent hommes; qu'on les raſſemble, & qu'on les jette parmi la fauſſe monnoye. Enſuite on fit une ſevére remontrance à celui ſur qui le portrait s'étoit trouvé, & on lui dit, qu'il étoit honteux pour un homme de ſon âge de s'amuſer à ces ſortes de fadaiſes: que c'étoit aux jeunes gens d'être amoureux, de paſſer & de repaſſer cent fois par la même ruë, & de demeurer plantez des heures entieres contre les murailles, pour regarder fixement les fenêtres de leurs belles.

Tout le monde ſe prit à rire, & ce fut parce qu'on amenoit un homme qui portoit une *branche d'arbre* à la main. On s'informa qui il étoit, lors qu'on ſût qu'il n'étoit ni Medecin, ni Etudiant de Valence, mais un franc fou: l'Attention le mortifia, en lui reprochant ſes folies,

folies, * *pour marque desquelles il portoit cette branche.* En voici un autre tout-à-fait particulier: assurement il n'a pas la mine d'un innocent; mais pourquoi tient-il ses yeux attachez à son chapeau? dit l'un des Juges: On aperçût un petit miroir attaché au bord du chapeau, & on jugea de là qu'il étoit un des grands successeurs de Narcisse. En voici un qui se vante de la sagesse de Caton, & d'être fin politique. Chacun le considera depuis la tête jusques aux pieds, & aiant remarqué que son pourpoint étoit verd (couleur qui déplait à la sagesse) tous opinerent, qu'il meritoit d'être dépoüillé, pour l'obliger à changer d'habit. On le fit sortir, de peur de scandaliser l'assemblée, & on le mit entre les mains *du Nonce de Tolede, afin qu'il lui donnât l'absolution de cette faute.* Mais que ce fut une chose curieuse d'en voir un autre, qui dessous une soutanne noire portoit des calçons garnis de rubans de couleur! On lui ordonna pour sa punition de relever les pans de sa soutanne jusques à la ceintu-

* Les Espagnols disent *ramo de Locura*, qui veut dire en François *un grain de folie.*

re, afin que chacun vît son égarement. Il fut de même conclu, qu'on ne porteroit plus le chapeau sur l'oreille; de peur que la cervelle ne s'éventât côté découvert; qu'on ne se mireroit plus dans son ombre, & qu'on ne regarderoit point ses pieds, comme font les Pans. On défendit les plumets, & les rubans, à l'exception des soldats, à qui il fût permis d'en porter la premiere fois qu'ils iroient en campagne. On livra toutes les bagues aux Medecins & aux Clercs, parce que les Clercs ensevelissent ceux que les Medecins font mourir.

Après cela on passa à la reforme generale de tous ceux qui changent d'état. La premiere chose qu'on fit fût de dépouiller tous ceux qui étoient là, & de leur ôter la livrée de la jeunesse, & le poil follet qu'ils avoient au menton. On les couvrit d'un poil noir depuis le tour des sourcils jusqu'à la poitrine : & on leur teignit le front d'une couleur basanée, pour marque du souci qu'ils devoient avoir. Outre cela on mit un cadenas sur la bouche de chacun, & un œuil dans chaque main. De plus on ordonna, que dans la suite chaque per-

sonne

ſonne auroit le double viſage de Janus, des jambes de gruë, des pieds de bœuf, des oreilles de chat, des yeux de linx, le dos du chameau, le nez du rinoceros, & la peau de la couleuvre. On en vint après à la reforme du goût, & l'on défendit l'uſage des douceurs, ſur peine d'être traitez comme les petits enfans. L'apetit qu'on devoit avoir étoit des choſes relevées & piquantes; on en arrêta un qui avoit des ſucades dans ſes poches, & on lui dit de ſe mettre une bavête ſous le menton, avant de manger. On porta promptement les mains à la bouche d'un homme qui mangeoit du fruit, pour le lui arracher, & on lui fit prendre d'abord de l'amertume pour contrepoiſon. Le ſel y eſt en grande reputation; pluſieurs ſçavans s'en ſervent pour garantir leurs ouvrages de la corruption. L'on y eſt ſi fort dégouté des douceurs, qu'on ne peut plus ſouffrir le Panegirique de Pline: Il n'y a rien de plus raſſaſiant que la plupart des Sonnets de Petrarque, & de Boſcan. N'y en a-t-il pas qui appellent Tite Live du jambon trop gras; & qui ſont entierement dégoûtez de nôtre Eſpagnol Zurita?

Voici donc un abregé des regles de la reforme. Chacun doit avoir le goût bon, & sçavoir discerner ce qui est digne de loüange, sans s'arrêter au raport des autres, ni s'attacher au sentiment d'autrui. Si vous demandez à celui qui parle par la bouche d'autrui, quelles sont ces qualitez dignes de loüange, il demeure confus, ne sçachant que répondre: au lieu que si vous jugez par connoissance de cause, vous êtes en droit de soûtenir ce que vous avancez. On doit toujours tâcher de converser avec des hommes faits, & qui pensent plus qu'ils ne disent. On permet dans la conversation quelques petits contes divertissans, pourvû qu'il n'y entre rien de sale, & qu'on en puisse tirer un sens moral. On approuve quelquefois la promenade en compagnie de ses propres pensées. Quoi qu'on porte l'épée, on peut pourtant aimer les lettres, & se faire un plaisir de la lecture des bons Auteurs; ce sont les amis dont nous pouvons joüir à toute heure. Pour cet effet il faut se faire une Bibliotheque bien choisie, remplie des Auteurs les plus celebres, & les plus savans. Ce seroit fort mal fait de mêler

ler un ignorant parmi des hommes illustres. Mais quand il s'agit de faire un choix, on doit toujours preferer le jugement à l'esprit. Enfin il faut se faire connoître homme en tout: dans ses paroles, & dans ses actions; jugeant mûrement de toutes choses; parlant avec solidité; ayant une gravité mêlée de douceur; agissant toujours avec une honnête franchise, & faisant bien plus d'état de la bonne tête, que de la belle taille. Qu'on se souvienne qu'Euclide, ce grand Maître des proportions, a donné aux petits enfans *le Point*, aux adolescens *la Ligne*, à la jeunesse *la Superficie*, mais aux hommes faits *la Profondeur*, *&* *le Centre*. Voilà les preceptes qu'il faut rigoureusement observer pour devenir hommes, les regles & les conditions necessaires pour se faire estimer tels. L'Attention, priée par le Jugement, les lut à haute voix. Ensuite Argus oignit nos deux Pelerins d'un baume fait d'une essence composée d'yeux d'aigles, & de linx; & de cœurs de Heros. Cela fait, ils se sentirent aussi-tôt une vigueur extraordinaire, & tellement accompagnée de Prudence, qu'ils en devinrent invulnerables, com-

me Roland le devint autrefois par enchantement. Il leur sortit au même instant de tout le corps une centaine d'yeux vifs & perçans, qui pleuroient auparavant pour des bagatelles & pour des sotises de jeunesse. Ces yeux étoient si penetrans, que les objets les plus éloignez étoient à leur portée. En cet état on permit à nos voiageurs de poursuivre leur chemin pour devenir hommes. Pour se mieux connoître ils entrerent chez eux-mêmes; Après ils se remirent en chemin. Argus voulut être du voiage: ce n'étoit pas pour leur servir de guide; car dans l'état où il les avoit mis, ils n'avoient plus besoin de conducteur; c'étoit seulement par amitié. Ils monterent tous ensemble à l'endroit le plus élevé du port; c'est là où ils trouverent la porte qui les conduisit dans un nouveau Monde. Ils s'arréterent, pour considerer à loisir une des plus belles vûës, & des plus étenduës qui se trouve dans tout le voiage de la vie.

CHAPITRE II.

Les Prodiges de Salaſtane.

UN Courtiſan, qui n'étoit pas accoutumé à mentir, (choſe aſſez rare) racontoit, qu'un jour trois Dames belles, modeſtes, & d'un port majeſtueux, telles enfin qu'on les auroit priſes pour les trois Graces, entreprirent d'entrer dans le palais d'un grand Prince, & d'aller enſuite dans les autres Cours. La premiere avec un viſage charmant, & des cheveux admirables ornez de fleur odoriferantes en forme de guirlande, & habillée d'une robe verte, en broderie d'or & de perles, s'approcha de ce palais avec un air de gayeté propre à rejouir tout le monde. Mais ſi tôt qu'on la vit paroître on ferma toutes les portes, & méme les fenêtres, & l'on boucha toutes les avenuës. Ce fut donc en vain qu'elle tourna de tous côtez, puiſqu'elle n'y pût jamais entrer. Son depit fut extrême, & changeant ſa gayeté en melancolie, elle ne fit plus que pleurer. La ſeconde également belle & ſage, ſe moquoit du peu d'a-

dreſſe

dreſſe de ſa compagne. Va, diſoit-elle, tu n'as point d'artifice : regarde de quelle maniere je vais m'y prendre pour trouver entrée. Elle mit donc en uſage tous les moiens poſſibles pour s'introduire. Mais rien ne lui réuſſiſſoit ; car d'abord qu'on apercevoit ſon viſage, quelque agréable qu'il fût, chacun ſe le figuroit fort laid, & on lui fermoit non ſeulement les portes & les fenêtres, comme à la premiere, mais même on ſe fermoit les yeux pour ne la voir pas, & les oreilles pour ne l'ouïr point. Oh, que vous avez de malheur ! dit malicieuſement la troiſiéme. Voiez comme je m'introduirai dans ce palais par la porte de la faveur : car c'eſt la ſeule porte par laquelle on puiſſe y entrer. Il ſembloit d'abord qu'elle y eut trouvé quelque accès par ſa bonne grace, & par ſa complaiſance ; mais elle y fut trompée, & obligée de ſe retirer tout en colere. Toutes trois donc bien mortifiées d'avoir manqué leur coup, vantoient (comme c'eſt la coutume) leur merite en deplorant leur malheur. Un Courtiſan, mû de curioſité, s'approcha d'elles avec beaucoup de flaterie, & leur donnant

nant

nant d'abord bien des louanges, leur apprit le desir qu'il avoit de sçavoir qui elles étoient: que pour le palais, qu'elles consideroient, il lui étoit fort connu, puisqu'il y entroit tous les jours. Je suis, dit la premiere, celle qui donne à chacun les bons jours, mais la plûpart les refusent, & empêchent même les autres d'en jouir. Je suis celle qui fait ouvrir les yeux aux hommes. Je suis celle que tous les malades desirent, & que tous les méchans craignent. Je suis la mere de la vie, de la joie, & de la gayeté, l'épouse si fameuse de Titan; & il n'y a que peu d'heures que j'ai quitté mon cabinet de nacre de perles. Vous êtes donc Madame Aurore, dit le Courtisan, je ne m'étonne pas que vous n'ayez point trouvé d'entrée dans le palais du Prince, où il n'y a jamais d'heures agréables, mais toutes fâcheuses. Il n'y a point là de matin, il y fait toujours soir: l'on n'y trouve jamais d'aujourd'hui, mais toujours du lendemain. Je vous conseille donc de ne faire point de nouvelle tentative pour entrer dans cette maison. Toute éclairée que vous soiez vous n'y trouverez jamais de jour. Il se tourna vers la seconde,

qui

qui le prevint en lui disant: N'avez-vous point oui nommer cette bonne mere d'un méchant enfant? c'est moi-même, continua-t-elle, & cet enfant s'appelle la haine. Quoique je sois fort bonne, les enfans même me haïssent. Je suis celle qui brille comme la lumiere; & s'il en faut croire Lucien, je suis la fille, non pas du Tems, mais de Dieu même. Si vous êtes la Verité, dit le Courtisan, comment pretendez-vous des choses impossibles? Vous entrer dans les palais! Vous auriez grand tort de vouloir y penser. A quoi croiez-vous que servent tant d'armes attachées à leurs portes? elles ne sont pas là pour la crainte des trahisons, je vous assure, mais pour vous en empêcher l'entrée. Croiez-moi, dès à present renoncez pour toujours à cette entreprise. Alors la troisiéme, d'un air doux & agréable, qui touchoit le cœur: Je suis, dit-elle, celle qui remplit le monde de felicitez: car parmi le bonheur de la vie, il y a bien des traverses. Mais avec moi tout est dans la perfection; l'honneur, le plaisir, & le profit s'y rencontrent. Je n'ai de commerce qu'avec les bons, car parmi les me-

chans

chans, comme dit Seneque, je ne ſuis ni veritable, ni conſtante. Mon nom derive *de l'Amour*, ainſi j'habite dans le cœur qui en eſt le ſiege. Ah je vous connois à preſent, dit le Courtiſan; Vous êtes donc l'Amitié, qui a l'eſprit auſſi doux, que la Verité l'a ſevere. Cependant quoi que vous ſoiez bien flateuſe, les Princes ne vous connoiſſent point. Sçavez-vous bien ce qu'Alexandre diſoit de ſoi-même? *Le Roi a quantité d'Amis, mais Alexandre n'en a pas un.* Vous pretendez unir deux choſes entierement opoſées, l'Amitié, & la Majeſté. Croiez moi, Meſdames, paſſez toutes trois vôtre chemin, & vous en allez. Vous, Aurore, aux Ouvriers; vous Amitié, a ceux, qui ſont entierement égaux: pour vous, Madame la Verité, où? je n'en ſai rien. Argus racontoit, chemin faiſant, cette hiſtoire a nos deux pelerins, & les aſſura qu'il l'avoit apriſe de la bouche même du Courtiſan dans l'endroit où ils étoient, & que c'étoit pour cela qu'il s'en étoit ſouvenu.

Ils étoient déja parvenus au port de l'âge viril, où il y avoit une hauteur d'où on pouvoit découvrir tout le re-

ſte

ſte de la vie humaine; ce qui leur étoit autant important qu'agréable. De là ils decouvroient des païs où ils n'avoient jamais été : comme ſont ceux de la valeur & du ſçavoir, & les deux grandes provinces de l'honneur & de la vertu. Les terres du pouvoir & de l'aſſurance, les Royaumes fort étendus de la fortune, & de l'autorité : Lieux où les veritables hommes ſont ordinairement leur ſejour. Tout leur parut étranger, & bien leur prit d'avoir cent yeux, puiſqu'ils les emploierent tous à conſiderer ces nouveautez. Voyons, dit Critile, toutes les beautez de ces provinces, & remarquons ce qu'il y a de plus rare. Et parce que, comme j'ai dit, on voyoit d'un bout du monde à l'autre, & depuis les premiers ſiecles juſqu'à preſent, il commença par les plus reculez, & dit : Quels ſont ces bâtimens ſi fort éloignez, qu'à peine les aperçoit-on, & qui pourtant ſont élevez d'une magnificence ſi grande? Argus qui pour les inſtruire leur rendoit raiſon de tout, repondit : Ce ſont les ſept merveilles du monde. Merveilles? s'écria Andrenius. Se peut-il que cette ſtatuë qu'on voit parmi

parmi elles, ait été une merveille? Oui, dit Argus, car elle a été le Coloſſe du Soleil. Quand ce ſeroit le Soleil même, reprit Andrenius, je ne le ſçaurois admirer, puiſque ce n'eſt qu'un Soleil en figure. Mais ne ſemble-t-il pas, que cette autre merveille ſoit un tombeau? Oui: ne voyez-vous pas, dit Argus, qu'il eſt fait de marbre & de jaſpe? & c'eſt une femme qui l'a fait bâtir. Voilà quelque choſe de rare, répondit Critile. Je connois des femmes qui voudroient elever un Mauſolée à ce prix là, non ſeulement de porphire, mais de perles d'Orient, & de Diamans. Il eſt vrai; répondit Argus, mais la Reine qui fit bâtir ce Mauſolée donna un modele de fidelité: car on dit que comme une tourterelle, elle pleura, & gemit jour & nuit auprès du tombeau de ſon Epoux.

Laiſſons à preſent les antiquitez, dit Andrenius: n'y a-t-il point de merveilles modernes? Le monde d'aujourd'hui ne fait-il plus de miracles? Je crains bien que non, & qu'il n'en ſoit comme des hommes qui vont toujours en diminuant, & qui à chaque ſiecle diminuent d'un doigt; & ſi cela continuë,

nuë ils ne feront bien-tôt que des marionnettes, & deviendront à la fin des atomes. Je conclus donc que les cœurs degenerent de même: & c'eſt pourquoi la diſette des grans hommes regne aujourd'hui: on ne void plus de ces Conquerans du monde, de ces Fondateurs de villes, auxquels ils donnoient leurs noms. Où trouverons-nous à preſent un Romulus, un Alexandre, un Conſtantin? Hola, répondit Argus, on trouve auſſi quelques merveilles toutes nouvelles dans nos jours; mais elles ne paroiſſent plus telles quand on les regarde de trop près. Au contraire, dit Critile; quand on regarde les choſes de près on en découvre mieux toutes les beautez. Tu te trompes, répondit Argus, quand il s'agit de loüer une choſe, on voit bien autrement par l'eſprit, que par les yeux. Regardez donc attentivement ces aiguilles élevées & brillantes *ſur la grande tête du Monde*. Comment cela peut-il être, puiſqu'elles ſont ſituées entre les pieds de l'Europe, la jambe tout le long de l'Italie, & les pieds au milieu de la Mer Mediterranée, & de Naples? Celle, répondit Argus, qui te ſemble être entre les pieds de la terre,

terre, à bien juger eſt un Ciel. C'eſt la Maîtreſſe de tout le monde ; c'eſt Rome la ſainte, toujours triomphante par ſa valeur, par ſa grandeur, & par ſon Empire : Cour Roiale où l'on fait les veritables hommes, qui ſe partageant enſuite par tous les endroits du monde, font que toutes les autres Villes ne ſont que des *Colonies de ſa politeſſe*. Les Obeliſques que tu vois élevez dans ſes places, ſont autant de merveilles modernes qui meritent ton attention. Car tu dois remarquer, que quelques hauts qu'ils ſoient, il s'en faut beaucoup qu'ils n'atteignent aux éminentes vertus de ſes Seigneurs. Aprens-nous, je te ſupplie, dit Critile, ce que ces Heros très-ſçavans ont voulu nous aprendre, en élevant ces Obeliſques au deſſus des nuës ? Car je m'imagine que par là ils ont voulu nous faire remarquer quelque myſtere. C'eſt, répondit Argus, qu'ils pretendirent par là joindre la terre avec le Ciel. Cela ſembla impoſſible aux Ceſars, & eux pourtant en ſont venus à bout. Mais que regarde-tu ainſi attentivement ? Je regarde, repondit Andrenius, qu'en chaque Province il y a quelque choſe de remarquable.

ble. Je confidere cette *Cour Amphibie* qui n'eſt ni ſur mer, ni ſur terre, & qui eſt toujours chancellante. Eſt-il poſſible, dit Argus, qu'en cela tu ne remarques pas la politique de Veniſe? C'eſt par là qu'elle ſe maintient, comme diſoit le vaillant Duc d'Oſſone. C'eſt *ſon grand Canal* ſi renommé, par lequel elle attire à ſoi toute la Mer.

Critile tourna ſes yeux vers le milieu de l'Eſpagne, & dit: N'y a-t-il pas auſſi quelque merveille dans ce Roiaume? Quelle eſt cette ſuperbe Ville dont le ſommet ſemble menacer le Ciel? C'eſt ſans doute Tolede, qui orgueilleuſe de ſon ancienne ſageſſe pretend ſurpaſſer les Etoiles. Mais je voi une machine bien extraordinaire, qui fait monter les eaux baſſes du Tage juſque par deſſus les plus hautes murailles. C'eſt la machine très-celebre de *Javanel.* De quoi s'eſt-on aviſé, dit Andrenius, puiſque, comme il arrive de toutes les choſes qu'on travaille avec beaucoup d'artifice, cette machine a bien plus couté qu'elle n'a jamais rendu de profit? Ne croyez pas cela, dit Argus. Remarquez bien, & vous verrez que l'on attire avec cette machi-

ne

ne par certains tuiaux *la Riviere même de la Plata* (où l'on péche les perles) & l'une & l'autre Mer avec les richeſſes immenſes des deux Indes, juſques au Palais du Roi d'Eſpagne. Mais demanda Critile: comment nommez-vous ce Palais, qui parmi tous les autres de la France eſt couronné de fleurs d'or? Grande maiſon, grande maiſon, s'écria Argus, c'eſt où eſt le Trône Roial du Roi très Chrétien dans ſa grande Ville de Paris. On l'apelle le Louvre. Le Louvre? Que ne l'appelle-t-on plutôt le Ciel du Mars très-Chrêtien, la demeure de la Fortune & du Bonheur, le jardin des lis d'or? On le nomme Louvre, dit Argus, parce que c'eſt là qu'on a tendu des lacqs, & on a attrapé les Loups rebelles vêtus de peau de brebis, ſçavoir les heretiques. Et cet autre palais ſi magnifique à qui eſt-il? dit Andrenius. C'eſt la maiſon de la lumiere, qui ſe communique à tous ſans rien perdre de ſa ſplendeur. Seroit-ce le Palais Róyal de l'Auguſte Ferdinand troiſiéme? ce grand Empereur qui repand aujoud'hui par tout le monde la clarté de ſes exemples. Peut-être eſt-ce le Palais de Jean Caſimir de Pologne, Heros

de la Religion, qui seul s'est vaincu soi-même en triomphant de toutes ses passions. Ce Palais de lumiere merite que le Soleil même y fasse sa demeure. Et c'est par cette raison, reprit Argus, que l'immortelle Virtelia, Reine de toutes les Reines, y habite. Pour suivre une bonne route, vous devez adresser vos pas vers ce lieu-là. Je m'y en vais dès cette heure, dit Critile. Et bien, ajouta Argus; vous verrez que quoi que tout y soit magnifique & éclatant, il n'est pourtant pas encore digne d'être la demeure d'une si grande beauté.

Ils se divertissoient par ces agréables remarques, lors qu'ils virent venir vers eux un valet, qui les ayant abordez leur dit mille biens de son Maître: (chose fort rare) & leur ayant demandé lequel d'entr'eux étoit le veritable Argus (car on ne pouvoit plus les distinguer) Que me veux tu? répondit celui-ci. Je suis envoyé vers toi, reprit le Laquais, par un Gentilhomme de grand merite, qui s'apelle Salastane. Sa maison est un théatre de prodiges. Son sage dessein & son occupation est d'aquerir toutes les merveilles, non seulement de la nature & de l'art, mais même

même de la Renommée, ſans oublier celles de la Fortune. Et quoi que juſqu'à preſent il ait travaillé avec ſuccés, il ne ſçauroit être content, que tu ne lui donnes un de ces yeux pour les admirer, & pour en profiter. Prens cet œil-ci, qui eſt un de ceux de mes mains, dit Argus: il eſt enfermé dans ce petit coffre de criſtal: portes-le à ton Maître, & lui dis, qu'il s'emploie à toucher toutes choſes avec *une main oculaire*, avant que de les croire. Il s'en alloit fort ſatisfait, lors qu'Andrenius le rapella, & lui dit: J'ai une violente paſſion de voir cette maiſon de Salaſtane. Et moi, dit Critile, de faire amitié avec un homme de cette importance. Argus approuva leur deſſein, & leur ayant dit adieu, il les aſſura qu'ils ſeroient contens de leur voiage. En effet, ils le firent fort agréablement, & le tems leur parut trop court, pour entendre le recit que le valet leur faiſoit des curioſitez que ſon Maître poſſedoit. Quand il n'y auroit, diſoit-il, que les ſeules choſes que ma vigilance & mon ſoin lui ont procuré, cela ſuffiroit pour ſatisfaire votre curioſité, & pour remplir d'admiration Pline même, Geſnere, & Aldobrande.

de. Vous verrez là fidelement representées toutes les personnes les plus celebres de tous les siecles, hommes & femmes: car chacun sait qu'il y en eut d'un très-grand merite. Vous y connoitrez les Sçavans & les Guerriers, les Cesars & les Imperatrices. Non pas en or: il n'y auroit rien d'extraordinaire, mais en pierres precieuses. Cela doit être beau, dit Critile; mais qu'il le seroit bien davantage, si au lieu d'avoir conservé l'image de leurs traits corporels, qui ordinairement n'ont rien de rare dans les grands hommes, l'on avoit pû mettre en relief la grandeur de leurs esprits. Vous trouverez & l'un & l'autre, répondit ce garçon, dans le recit de leurs actions, & dans les livres qui contiennent leur doctrine. Mais il n'est pourtant pas inutile de voir la ressemblance de leurs personnes; car j'ai souvent oüi dire à mon Maître, qu'après avoir bien connu l'esprit, c'étoit une partie du veritable plaisir de voir aussi les traits & la disposition du visage, parce qu'ordinairement ils sont conformes aux idées de l'ame. Enfin, puisque des gens les plus distinguez faisoient bien du chemin pour voir un Duc d'Al-

d'Albe, & ceux du vulgaire plusieurs lieües pour un *Lopez de Vega*, on voiageroit des siecles entiers pour voir le lieu où je vous mene Tout cela donnoit beaucoup à reflechir à nos deux pelerins, qui ne cessoient d'admirer la sage politique d'éterniser les Heros dans les statuës, dans les seaux, & dans les medailles: ce qui honore leur memoire, laisse à leurs successeurs une image de leurs personnes, & produit en eux le desir d'imiter leurs exemples. C'est l'Antiquité méme qui fit ce present à Salastane, reprit le valet, pour les preserver de l'oubli, & des suites inseparables de la mort. Mais entre toutes les autres curiositez; il y en a une que l'on admire, & qui merite d'être bien considerée. Ce sont les petites chaines, qui sortant de la langue d'Hercules enchaînoient l'attention de tous ceux qui étoient presens. On dit que mon Maître les a eües d'Antoine Perez. Cela est très-curieux, dit Critile; ce sont donc de petits crochets pour attirer tout le monde à soi? Quel plaisir de voir chacun vous suivre! mais de quelle matiere sont-elles faites? Je ne crois pas, reprit le valet, qu'elles soient de fer.

Par leur ſon, elles ſemblent être d'argent. Mais pour le prix, on m'a dit que ce ſont des perles d'une éloquence bien polie.

Etant arrivez dans un endroit fort élevé, ils découvrirent au milieu d'une grande plaine une belle Ville. Ce grand bâtiment que vous voyez, dit le valet, eſt la maiſon de Salaſtane. Nous ſommes déja dans ſes avenuës. Ils entrerent d'abord dans un beau & ſpacieux parc entouré de chênes, qui par leurs feüilles toujours vertes ſont une image de l'immortalité. Après, ils rencontrerent un l'abirinthe, qui eſt l'image du ſecret, dans lequel il eſt trés-dangereux d'entrer, & difficile d'en pourvoir ſortir heureuſement. Plus avant, on voioit un grand étang couvert de cignes : dans le milieu il y avoit un rocher émaillé de fleurs. On l'apelloit le Mont Pindus. La vûë ſe divertiſſoit en regardant des allées tapiſſées de roſes & d'amarantes, fleurs conſacrées aux Heros. Ils s'arrêterent à certaine plante, qu'on diſoit être le ſimbole de la vertu, parce que ſes racines ſont fort ameres, & ſes fruits très-agréables. Il y avoit une infinité de fleurs rares par

l'o-

l'odeur, & par la figure. Jusques aux insectes, ils étoient differens de ceux qui sont d'ordinaire dans les autres jardins. Les cameleons s'étoient faits de petites cages de Laurier, *se rassasiant de l'air de la vanité.* Les effimeres, transportez de l'Orient, voloient incessamment avec leurs quatre ailes, cherchant où se placer commodément, quoi qu'elles ne dûssent vivre qu'un seul jour. C'étoit une vive image de la convoitise. On entendoit gazoüiller les petits oiseaux de Paradis. Leur bec est d'ivoire, mais ils n'ont point de pieds, pour nous aprendre, que qui veut être habitant du Ciel ne doit point s'attacher à la terre

Dans le tems que nos Pelerins étoient dans l'admiration de ces merveilles, ils entendirent un bruit comme d'une petite cloche. Le Valet se prit à fuir de toute sa force, & leur cria d'en faire autant. C'est qu'il voioit aprocher le venimeux Ceraste, qui siffle doucement, & dont le sifflement sert à faire éviter son halaine mortelle. Enfin ils arriverent à la maison, qui étoit une veritable Arche remplie de toute sorte de differentes & prodigieuses especes. Dans

ce tems-là même ils virent Salaſtane, qui faiſoit voir mille choſes curieuſes à pluſieurs grands Seigneurs, dont l'un avoit à la main une petite fiole pleine de larmes d'Heraclite, ce Philoſophe qui pleuroit de tout. Un de la compagnie fit cette reflexion fort à propos. Helas! ſi Heraclite avoit vécu de nos jours, & qu'il eût eû comme nous une fatalité & une ſuite ſi grande de malheurs, il auroit rempli de ſes larmes une centaine de cruches. J'eſtimerois davantage, reprit un autre, une bouteille des éclats de rire de ſon Antagoniſte Democrite. Je ne fais aucun cas du ris, repondit Salaſtane: mais pour les larmes je les conſerve. Sur cela le Valet entra, & preſenta à ſon Maitre l'œuil qu'il avoit reçû d'Argus en lui diſant: Monſeigneur, j'amene ici deux perſonnes fort curieuſes de vous voir, & en même tems incredules. Ils ne ſçauroient croire qu'il y ait au monde autant de raretez que vous en poſſedez. L'un s'appelle Critile, & l'autre Andrenius. Il ne tiendra qu'à vous de les faire changer de ſentiment dès ce ſoir. Excuſez mon incredulité, Seigneur, dit Critile. Salaſtane s'étant felicité de leur

leur arrivée, il leur demanda : de quoi doutez-vous, je vous prie, & qu'est-ce qui peut vous paroitre impossible? Vous avouerez sans doute que l'Art & la Nature peuvent produire des merveilles. Doutez-vous donc des prodiges de la fortune? Il est vrai, dit Critile, que je n'ai jamais pû croire ce qu'on raconte du Basilic, qu'un seul de ses regards donne la mort. Qui peut avoir été temoin de cela, puisque la seule veüe de cet animal tuë? Vous le revoquez donc en doute? dit Salastane. Plût à Dieu que ce fut un prodige, & que cela n'arrivât pas tous les jours. Dites moi ; un Medecin ne tue-il pas un malade en le voiant? Y-a-il un poison plus subtil que l'ancre d'un *recipe*? Quel Basilic plus meurtrier qu'un Hermocrates qui tua Andragoras? Je vous assure que les Medecins sont pires que les Basilics. Car si l'on met un cristal devant les yeux du Basilic, il meurt : mais pour les Medecins; si on leur apporte seulement un verre d'urine du malade, d'abord qu'ils l'on vû, quelqu'éloignez qu'ils soient, ils envoient le pauvre patient dans le tombeau. Et un Avocat?

Voions, dit-il, le procès: je ſouhaite de lire le teſtament, apportez moi les papiers. La fin de tout cela c'eſt qu'il conſume le bien & la ſubſtance du malheureux client, trés mal conſeillé de s'adreſſer à un tel homme. Pourquoi ne va-t-il pas droit à ſon Prince, qui du moins en lui diſant, je verrai, n'achevera pas de le ruïner. N'eſt-ce pas encor un Baſilic des plus dangereux qu'une belle femme? ſi vous la regardez, elle vous bleſſe: beaucoup plus ſi elle vous regarde. Croiez moi, Meſſieurs, le Monde eſt plein de Baſilics qui empoiſonnent par leurs regards. Il y en a pourtant auſſi qui ne ſont point du mal, temoin celui-ci; & il leur en fit voir un qui étoit mort, & embaumé. Alors Andrenius prenant la parole, pour moi, dit-il, j'ai toujours crû que ce qu'on ecrit de la Licorne qui, enfoncée dans l'eau, la purifie d'abord de tout venin, n'eſt qu'une fable; & je doute qu'on en ait jamais fait l'experience. La choſe eſt effectivement difficile à croire, répondit Salaſtane. Car dans le monde, il eſt bien plus rare de faire du bien, que du mal; & il eſt plus à la mode de tuer, que

que de donner la vie. Neanmoins il y a plusieurs hommes dignes d'admiration, qui par un bon zele ont nettoyé des Royaumes entiers des poisons mortels, & ont ainsi purifié les eaux, c'est-à-dire les peuples.

Le Roi Catholique Ferdinand, ce Roi d'immortelle memoire, n'a-t-il pas nettoyé l'Espagne de Mores, & de Juifs? Et le Roi Phillippe le Bon & l'Heureux, n'a-t-il pas une seconde fois delivré ce même Royaume des mêmes Mores qui, pour s'y maintenir avec plus d'assûrance, faignoient d'être Chrétiens? Mais il faut que dans les autres païs il se trouve moins de Licornes, ou qu'elles y aient moins de vertu. Autrement y auroit-il par tout tant d'Atheïsme, d'Heresies, de Schismes, d'Idolatries, de Perfidies, de Sodomies, & tant d'autres vices épouvantables? Oh, Seigneur Salastane, repliqua Critile, nous avons bien vû que dans d'autres Roiaumes on s'est employé avec courage pour detruire jusques aux endroits où ces insectes répandoient leur venin. Je vous l'avoue, repondit Salastane; mais je crains bien qu'on n'y ait entrepris cela par raison

 d'Etat,

d'Etat, plûtôt que par le motif de Religion qui étoit celui de nos Princes d'Espagne, & d'Autriche. Car pourquoi ces autres Princes dont vous parlez n'ont-ils pas peuplé l'Afrique d'Heritiques, comme Philippe l'a remplie de Mores? Ont-ils jamais perdu les millions que Ferdinand perdit en les chassant? Ont-ils reduit en desert des Provinces entieres en exterminant les schismatiques? Sur cela un de la compagnie repondit. Il faut tomber d'acord, que cette pureté de moeurs & de religion est un bonheur attaché à la Maison d'Autriche: bonheur qui vient de ses Licornes couronnées. C'est en suivant cet exemple que nos Generaux & nos Vicerois purifient de toutes sortes de vices les Provinces qu'ils gouvernent, & les Armées qu'ils commandent.

Entrez dans ce Cabinet, leur dit Salastane, je vous y ferai voir les contrepoisons, & les preservatifs que j'y conserve. C'est dans cette coupe, faite de Licorne, que les Rois d'Espagne ont bû la pureté de la foi. Ces pendant-d'oreilles que vous voiez, aussi de Licorne, sont ceux qu'une Reine portoit

toit toujours pour ſe garantir du venin des faux accuſateurs. Regardez cette bague; elle avoit la vertu de fortifier le cœur de l'invincible Charlequint. C'eſt dans cette boëte pleine d'aromates d'une ſenteur exquiſe, que les Reines d'Eſpagne ont conſervé la bonne odeur de leur modeſtie. Il leur fit encor voir pluſieurs autres choſes très curieuſes, deſquelles on fit l'experience; & chacun demeura convaincu de leur vertu. Que ſignifient, demanda-t-on, ces deux epées que voila à terre? Salaſtane les pouſſa du pied ſans les vouloir toucher, & répondit. L'une a été à Junius Brutus, & l'autre à Marcus Brutus. Vous avez raiſon de les mepriſer, lui dit-on : c'eſt ainſi qu'on doit traiter ceux qui trahiſſent leurs Seigneurs, & leurs Rois. Il eſt vrai, reprit Salaſtane, ce n'eſt pourtant pas cette raiſon, qui me les a fait jetter dans ce coin : c'eſt plûtôt par ce que ces épées ne ſont pas rares, puiſque nous venons de voir un infame bourreau couper la tête de ſon Roi, par ordre d'une juſtice mutine & rebelle. Quelle horreur! Faut-il parler après cela des Brutus? Mais ſeigneur, dit

Critile, à quoi sert ce petit cor? Il ne paroit pas digne de tenir place dans ce lieu: Nos Bergers en ont de pareils pour rassembler leurs troupeaux. Salastane soupirant s'ecria. O Ciel! ô tems! ô meurs! Peut-on profaner ainsi, peut-on faire servir à un usage si vil un instrument avec quoi, dans le siecle d'or, on publioit les grandes actions, on apelloit, & on exhortoit les hommes à devenir heros? Mais si cela ne vous paroit pas une assez grande rareté, je vais vous en montrer une que j'estime beaucoup. Tenez vôila des plumes du Phenix. Je sai que plusieurs doutent que cet oiseau existe, & que vous même ne le croiez pas. Voiez en la verité dans mes mains. J'avoüe qu'il y a eu un tems où j'en doutois aussi. Pour contenter ma curiosité j'ay mis tout en usage, & comme avec de l'argent tout se découvre, j'ay trouvé qu'il y a toujours un Phenix en chaque siecle. Car combien d'Alexandres y a-t-il eu dans le Monde? Combien de Jules Cesars? Combien de Theodoses, & de Trajans? Si vous le remarquez bien, dans chaque grande famille, vous n'y trouverez qu'un seul

ſeul Phenix. Un ſeul Emanuel Roi de Portugal, un ſeul Charles Quint, un ſeul François premier Roi de France. En chaque generation il n'y a ordinairement qu'un ſeul ſavant, un ſeul grand guerrier, & un ſeul riche. Chaque ſiecle a eu un ſeul Orateur parfait, un ſeul Philoſophe, & un ſeul Poëte celebre. Souvent en pluſieurs Provinces il ne paroit qu'un ſeul Phenix: Charles en Bourgogne, Caſtriote en Cipre, Coſme à Florence, & Alfonſe le Magnanime à Naples. Mais quoique notre ſiecle ait été depourvû de ces grandes raretez, je vais pourtant vous en montrer. Tenez, dit-il, voici une plume couronnée, très belle. C'eſt celle que la Renommée laiſſa tomber, en publiant les vertus d'Elizabeth de France Reine d'Eſpagne. Car vous remarquerez que les Iſabelles en Eſpagne ont toujours été d'un merite ſingulier. Voici encore une aile de Phenix de Marguerite Reine d'Eſpagne. Ces autres ſont celles que pluſieurs fameux Generaux ont porté ſur leurs caſques: & celles-ci ſont les plumes de divers celebres Ecrivains. La Compagnie en convint, & aiant ceſſé d'ad-

d'admirer, elle applaudît & loüa fort Salastane, du soin qu'il avoit eu de recueillir tant de raretez. Il y a pourtant une chose, dit Critile, que j'ai bien de la peine à me persuader, quoique plusieurs l'assûrent. Qu'est-ce donc, reprit ce Seigneur. Seroit-ce ce poisson si petit qu'à peine on l'apperçoit, & qui pourtant arrête les plus grands vaisseaux, & même des flotes entieres? Je vais dés ce moment vous en montrer un, que je conserve dans le sel. Non; Ce n'est pas la Remore, repondit Critile, mais c'est le Pelican; tromperie, & Mensonge impossible à croire. Et surquoi fondez vous cette impossibilité? Seroit ce sur ce qu'il se perce la poitrine avec son bec, & qu'il nourit ses petits de son propre sang? Mais il n'y a rien là d'incroiable, car il est Pere. Doutez vous aussi qu'il resuscite ses petits? Vous avec tort, cela n'est pas surprenant, car le sang fait des miracles quand il est bouillant. Ce n'est pas cela, dit Critile. J'ai peine à croire ce qu'on dit du Pelican, qu'il est toujours seul, & qu'il ne se méle jamais parmi les autres oiseaux. Croiez-vous qu'il soit possi-

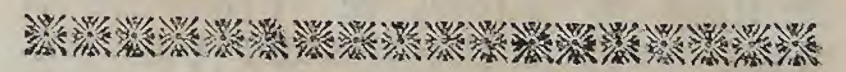
poſſible de trouver quelqu'un dans le monde qui ne s'ingere pas des affaires d'autrui, qui ne ſe plaiſe point à parler, à mentir, & à murmurer de ſon prochain, & qui puiſſe vivre ſans tromper ? Non, je ne puis m'imaginer qu'il y en ait. C'eſt juſtement par cette raiſon, répondit Salaſtane, que de nos jours, on a vû cet oiſeau ſolitaire mêlé avec les autres oiſeaux *dans le Palais Roial du Retiro.* Vous convenez donc, reprit Critile, que n'aiant pû demeurer ſeul, il chercha compagnie. Quelle arme extraordinaire eſt celle-ci, demanda le brave Don Alonſe Eſteret qui étoit de la compagnie. C'eſt, répondit Salaſtane le ſabre de la Reine des Amazones, & ſon baudrier. C'eſt un des trophées d'Hercules. Faut-il donc croire, reprit un autre, qu'il y ait eu des Amazones ? Non ſeulement il y en a eu, reprit Salaſtane; mais il y en a encore aujourdhui. Etes-vous le ſeul qui ne connoiſſiez pas la ſereniſſime Anne d'Autriche, Reine de France? N'avoûrez-vous pas auſſi que Chriſtine, Reine de Pologne, eſt une Amazone, ſuivant par tout ſon invincible Mars ? Venerons donc ces Heroïnes,

roïnes, & ne les oublions jamais.

Cependant je veux vous montrer plusieurs autres prodiges plus grands, & presque incroyables. En même tems on les fit entrer dans un lieu où il y avoit un homme de bien; un juge subalterne qui n'avoit point de doits aux mains, non plus que sa femme; un Grand Seigneur sans dettes; un Prince heureux, une Reine chaste; un autre Prince qui écoutoit la verité; une Avocat pauvre, un Poëte riche; une Personne Roiale morte sans soupçon de poison; un Espagnol humble; un François paisible; un Allemand qui n'aimoit point le vin; un Particulier qui ne médisoit point, un Prince Chrétien en paix; un sçavant recompensé; une Veuve Sage; un Fou mécontent; un Indien liberal; une femme sincere; un Portugais sans esprit; un écu en Espagne; la France pacifique; le Nord sans heresies; la Mer sans vagues; la Terre stable; & tout le Monde pur; & sans crimes.

Dans ce tems-là arriva un Valet qu'on avoit envoié à la découverte d'un nouveau prodige. Salastane le re-

reçut avec une joie extraordinaire. Sois le bien venu, lui dit-il. As-tu trouvé ce qu'on a tant cherché en vain? Ouï Seigneur, & je l'ai vû, je lui ai parlé. Eſt-il donc poſſible, s'ecria Salaſtane, qu'il y ait une telle rareté ſur la terre? à preſent, Meſſieurs, je puis vous aſſûrer que tout ce que vous avez vû n'aproche pas de nôtre nouvelle découverte. Ils étoient tous fort curieux de ſavoir ce que c'étoit: nous le verrons dans le chapitre ſuivant.



CHAPITRE III.

La Maiſon enchantée.

ON dit qu'un jour les François avec leur legereté naturelle, comparurent fort en colere devant la Fortune. Et de quoi vous plaignez vous? leur demanda-t-elle. De ce que je ſuis favorable aux Eſpagnols? Vous ſavez que je ne ſuis jamais ſtable, & c'eſt à vous d'aprendre à mieux conſerver ce que vous poſſedez. Vous pouvez pourtant bien vous trom-

tromper, & l'envie que vous portez au bonheur de l'Eſpagne, vient de ce que vous enviſagez les choſes du mechant côté! Helas, dirent les François, nous ne voions que trop, que tu n'es qu'une Maratre pour nous, & une bonne Mere pour les Eſpagnols. Se peut-il que quoique la France ſoit la fleur des Royaumes, quoiqu'elle ait donné le jour aux Heros les plus fameux, qu'elle ait été gouvernée par des Rois très pieux & très ſages, qu'elle ait été un tems le ſiege des Papes, le Trône de la Tetrarchie, le Theatre des plus belles actions, l'Ecole de la Sageſſe, le païs de la nobleſſe & de la politeſſe, enfin le centre de la Vertu : ſe peut-il que ſans avoir aucun égard à tant de merites, tu donnes continuellement de tes fruits à l'Eſpagne, pendant que tu nous amuſes avec des fleurs ? Tu lui as donné les deux Indes, & à nous une terre ſterile ſous un beau nom de Floride. On voit bien que quand tu commences à favoriſer quelqu'un, tu le fais ſans bornes. Non contente d'avoir pouſſé ta partialité, juſques à nous preferer ta chere Eſpagne,

gne, n'eſt-il pas vrai qu'en ſa faveur tu as rendu réel & veritable ce qui n'étoit qu'une chimere, & ce qui paſſoit pour impoſſible ? Pouvois-tu faire d'avantage, que de lui donner des rivieres d'argent, des montagnes d'or, des mers de Perles, des bois d'Aromates & des Iſles d'Ambre ? Mais ce n'eſt pas encore tout. Ce Païs fortuné nommé vulgairement *Cocagne*, qui juſques à preſent avoit paſſé pour fabuleux, ſe trouve rëel & effectif pour les Eſpagnols. Les Fleuves ſont de miel, les Rochers de Sucre, la terre de Biſcuits. Ainſi celui qui nomma le Breſil un Paradis fait de Confitures, avoit bien rencontré. N'eſt-ce donc pas avoir tout donné à l'Eſpagne ; & rien aux François? Eh qu'il nous ſoit au moins permis de nous plaindre? Ne le diſois-je pas bien, répondit la Fortune, que vous êtes des ingrats ? Comme ſi je ne vous avois pas donné des Indes, ſans qu'il vous en coutât rien? Répondez moi. Ne tirez-vous pas de ceux à qui vous portez tant d'envie tout ce qu'ils aportent des Indes? Ils trompent les habitans de ces païs là

avec

avec leurs petits miroirs, leurs petites ſonnettes, & leurs aiguilles: & vous de même avec vos peignes, vos étuits, vos petites trompetes d'acier, n'attrapez-vous pas aux Eſpagnols tout leur Or, & tout leur argent, & cela ſans faire aucune dépenſe en flotes, ſans avoir à travailler aux mines, ni à penetrer dans les entrailles de la terre, ſans riſquer vos vies, ſans tirer un ſeul coup de Canon, ſans depeupler vos Royaumes, & ſans paſſer les Mers: Allez, tombez d'accord que je ne vous dis rien que de fort vrai, & faites plus de compte de mes faveurs à l'avenir. Croiez moi, les Eſpagnols ſont vos Indiens, & mille fois plus ſimples & plus étourdis que les Indiens mêmes. Car avec leurs flotes, ils aportent devant vos maiſons l'or & l'argent tout purifié, & reſtent depouillez; ſemblables à des brebis à qui on a ôté la toiſon. Les François ne purent nier des verités ſi connües, Mais ils n'en étoient pas plus contens; Au contraire ils murmuroient tout bas. Qu'eſt ce donc que ceci? s'écria la Fortune: qu'avez-vous; Parlez clairement Grande Reine, dirent-

rent-ils, nous ſouhaiterions que votre faveur fut plus complette, & que vous nous donnaſſiez un peu d'honneur avec le profit: car rien ne nous chagrine plus que la ſervitude & que l'eſclavage, où il nous faut être pour nous attirer les richeſſes des Eſpagnols. Nous avons honte de l'avoüer, Oh! ignorez vous Meſſieurs, reprit la Fortune, que l'honneur, & les Piſtoles ſont toujours mal enſemble? Avez-vous oublié qu'au commencement quand on partagea tous les biens, l'honneur fût pour les Eſpagnols, le profit pour les François, le plaiſir pour les Anglois, & la domination pour les Italiens? Ce fut ainſi que la Fortune les congedia. Nous allons faire voir que le deſir des richeſſes eſt un mal incurable. Mais premierement, il faut écouter ce que raporta le Valet de Salaſtane, du prodige qu'il avoit trouvé.

Je ſuis allé, dit-il, à la recherche de ce prodige ſi rare, comme vous me l'aviez ordonné: ſavoir d'un veritable Ami. Je demandois à tous ceux que je rencontrois s'ils n'en connoiſſoient point; & comme ſi c'eut été une choſe inouïe,

inouïe, ils se moquoient tous de moi. Comment, disoient-ils? Un Ami fidele & veritable dans le tems où nous sommes? L'on trouveroit plûtôt un Phenix. Je me suis informé à Timon, celui dont parle Lucien, & il m'a répondu que si je voulois des amis de table, de carosse, de comedie, de jeu, de promenade, de jour de noces, & de prosperité, il s'en trouveroit par tout, & qu'ils viendroient en foule prendre part aux plaisirs: mais qu'ils fuioient au moment de l'adversité, & des peines. Un vieux Courtisan m'assura que pendant qu'il étoit en faveur, il avoit tant d'amis qu'il n'en sçavoit pas le nombre; mais qu'à present qu'il étoit en disgrace, chacun lui tournoit le dos. J'ay donc poursuivi mon chemin, & aiant fait rencontre d'un homme Sage & discret, je l'ai prié de m'indiquer ce que je cherchois. Comment, dit-il, nous cherchons tous deux la méme chose? Ce bon vieillard de cent ans m'assura que tout le tems de sa vie il avoit souhaité de trouver un veritable Ami, mais qu'il l'avoit cherché inutilement. Il y a des contes de vieil-

lès

les, ajouta-t-il, qui nous parlent d'un Oreſte, & d'un Pilade: mais je t'avoüe que je les ai toujours regardez comme fabuleux. Un Soldat Eſpagnol qui entendit cela me jura que je perdois mes pas. J'ai parcouru, dit-il, tout le monde, & tout le Roiaume d'Eſpagne, j'ai vû bien des raretez, *comme les Geans dans la terre du feu, les Pigmées dans l'air, les Amazones dans la riviere.* J'en ai vû quantité qui n'ont point de tête, d'autres qui n'ont qu'un oeuil, & qui eſt ſur la poitrine: d'autres qui ne s'apuient que ſur un ſeul pied comme les gruës; les Satires, les Faunes, & les Sauvages; & je n'ai jamais rencontré ce que vous me demandez. Il eſt vrai, que je n'ai pas été dans l'Ile Atlantide: peut-être qu'on le trouvera là parmi une infinité d'autres choſes curieuſes qui ſont encore à découvrir. Non, lui répondis-je, ce que je cherche n'eſt pas bien loin: on m'aſſure qu'il ſe doit trouver dans l'Eſpagne. Je ne le ſaurois croire, repliqua un Politique; un bon ami ſe trouve-t-il parmi des gens, qui ne peuvent ſouffrir aucun conſeil, ni recevoir le moindre avis,

fût-ce de leur meilleur ami ? Comment trouver l'amitié qui est toujours active, & toujours occupée à faire du bien ; comment, dis-je, la trouver chez les Espagnols, qui n'ont que des paroles ? Dans un païs où l'on vit avec tant de reserve, & tant de défiance, où l'on ne vous parle que par interprete, où Messieurs les Nobles daignent à peine se familiariser avez eux-mêmes, où tout n'est qu'une apparence sans réalité, où tout n'est qu'un intérêt sans bonne foi, le moïen, qu'on puisse y trouver un bon ami ? Non, cela ne se peut pas, Monsieur, lui repliquai-je : & dans la Catalogne, croyez-vous qu'il y en ait ? Cela pourroit bien être, répondit-il : car ces gens-là ont les passions vives ; quand ils aiment, c'est fortement ; & quand ils haïssent, c'est de même ; ils se consultent longtems avant de lier amitié, mais s'y sont-ils une fois resolus, ils sont constans jusqu'à la mort. Vous m'avoûrez pourtant, reprit un autre, que dans ce Roiaume les haines & les animositez passent de pere en fils, & que les démêlez n'y meurent jamais. N'est-ce pas justement ce que

je

je vous ai dit? répondit le Politique; car qui hait fortement, aime ordinairement de même. Avec ces instructions, je suis entré dans la Catalogne. Je l'avois presque toute parcouruë, lors que j'aperçûs une belle maison fort ancienne, mais pourtant en son entier. Je me sentis attiré vers elle, & sans savoir pourquoi. Je me laissai conduire à la force de mon penchant: j'y entrai avec la même liberté que si c'eut été chez moi, & aiant jetté les yeux de tous côtez je conjecturai aisément de quelle qualité pouvoit être le maître d'une telle demeure: il n'y avoit ni femmes, ni petits enfans; mais des hommes, quoi qu'en petit nombre, qui étoient fort honnêtes & qui me menerent partout. J'y vis peu de domestiques: les murailles étoient toutes tapissées des portraits des ancêtres de ceux à qui la maison apartenoit, & ces portraits étoient separez les uns des autres par des miroirs qui n'étoient point fragiles, mais d'acier poli, ou d'argent très-luisant. Ces miroirs étoient fort fideles: on s'y voioit au naturel. Chaque fenêtre avoit son rideau: & ce n'étoit pas tant contre le Soleil que contre les mouches, d'où

j'inferai qu'on n'y laiſſoit point entrer les importuns. Nous penetrames juſqu'au fond de la maiſon, & quand nous fumes dans le dernier cabinet, je vis un prodige, un monſtre, c'étoit un homme qui ſur un même corps avoit trois têtes, ſix bras, & ſix jambes. Dès qu'il me vit, il me dit : viens-tu ici pour moi, ou pour toi-même ? Car ordinairement ceux qui cherchent un ami, ſont contens pourvû qu'ils trouvent honneur, profit, & plaiſir. Dis moi qui tu es. Je lui répondis, dis le moi toi-même qui tu es, afin que je ſache ſi je trouve ici ce que je cherche. Je ſuis, dit-il, le portrait de l'amitié : les trois en un ; car quoi que nous ſoions trois, un ſeul cœur nous anime, mon nom eſt *Gerion*. Celui donc qui eſt veritablement ami, doit communiquer à ſon ami les lumieres de ſon eſprit & de ſon ſavoir ; il doit entrer dans ſes raiſons, voir par les mêmes yeux, ouïr par les mêmes oreilles, agir par les mêmes mains, regler ſes pas & ſes mouvemens avec les mêmes reſſorts, n'avoir qu'une même volonté ; car l'amitié eſt proprement une ame en pluſieurs corps ; & celui qui n'a point d'amis,

n'a

n'a ni pieds, ni mains : il vit comme un monstre difforme : marchant en aveugle, & seul ; Quand il tombe, personne ne lui préte la main pour se relever. Alors je m'écriai : ô le grand prodige, la veritable amitié ! ô le vrai bonheur de la vie ! Vertu digne d'un âge mur, principale perfection d'un homme fait. C'est toi que je cherche, heureux & mille fois heureux de t'avoir rencontré. Je suis domestique d'un grand Seigneur, qui t'estime infiniment, qui te conoit très-bien, & qui aujourd'hui par mon ministere te prie d'agréer son alliance, persuadé qu'un homme sage & prudent ne doit pas vivre sans des amis de ton caractere & de ton genie. Je conois à present à qui tu es, me répondit-il : Salastane est le nom de ton Maître ; je sai qu'il est digne d'étre choisi pour ami, qu'il a un goût admirable pour choisir les siens ; car sans amis rien ne fait plaisir dans la vie, & le bonheur, quelque grand qu'il puisse être, n'est qu'imparfait : C'est ce qui faisoit dire fort judicieusement au Duc de Nochere ; Ne me demandez pas ce que je veux avoir sur ma table, mais qui je veux avoir à

ma table. C'eſt par cette raiſon même que les Latins appelloient les feſtins *Convivium*; ce qui veut dire, vivre enſemble, vivre en compagnie. C'étoit ainſi que *Gerion* m'exaltoit l'excellence de l'amitié: & il finit en me diſant; je veux te faire voir mes trêſors, qui ſont toujours ouverts pour mes amis, leſquels je regarde comme mes plus precieuſes richeſſes. Il me montra premierement une bague, & me dit: conſidere bien cet anneau, & conçois par ce ſymbole que l'ami doit s'accommoder à ſon ami comme la bague au doigt; cette bague ne doit être ni trop étroite, de peur d'incommoder; ni trop large, de crainte qu'on ne la perde: obſerve ce Diamant: il n'eſt point faux, & il eſt à l'épreuve des plus grandes chûtes: il a beaucoup de fonds: c'eſt la marque de ſon prix; quand il ſeroit mis ſous l'enclume & expoſé aux plus rudes coups de la fortune, il y reſiſteroit; il ne s'amollit point dans les eaux de la flaterie, il reſiſte au feu de la colére: il n'y a que le poiſon des ſoupçons qui le puiſſe briſer. Il fit ainſi une revûë ſimbolique de tout ce qui avoit du raport à l'amitié. A la fin il me mon-

montra une petite bouteille de senteur; je la pris d'abord pour quelque quinteſſence d'ambre ou de muſc; mais il me dit, ce nectar eſt vieux, & néanmoins d'une force admirable; il eſt deſtiné pour les amis: c'eſt avec cette incomparable liqueur qu'on les conſole, qu'on les encourage, qu'on les réjouit, qu'on les guerit même de leurs bleſſures mortelles. Enſuite il me congedia, me mettant entre les mains ſon portrait *conſacré aux amis parfaits*. Chacun le regarda avec admiration, & tous remarquerent que cette figure étoit leur veritable image; ils reſolurent enſemble de contracter une amitié ferme & veritable conforme au modele, & aux avis que leur avoit donné *Gerion*: action veritablement digne d'eux. Enſuite chacun prit congé, & nos deux Pelerins ne pouvant retarder plus longtems la ſuite du voyage de la vie, s'en allerent auſſi prenant leur route vers la France.

Ils gagnerent les hauteurs des monts Pirenées, où l'hyver commençoit déja à faire ſentir ſa rigueur. Ils admirerent ces eſpeces de hautes murailles avec leſquelles la nature a pris ſoin de ſeparer

les deux plus grands Royaumes de l'Europe, la France & l'Eſpagne. Ce fut alors qu'ils reconurent le bon ſens d'un Coſmografe, qui dans une Mapemonde avoit placé ces deux Royaumes à l'oppoſite l'un de l'autre aux deux extremitez de la terre. Les ignorans s'en moquerent; mais les ſavans applaudirent. Dès que nos Pelerins entrerent en France, ils s'aperçûrent ſenſiblement de la difference de ces deux Roiaumes, & à meſure qu'ils avançoient dans la France, ils remarquoient combien elle differoit de l'Eſpagne en tout: dans l'air, dans le temperament; mais beaucoup plus encore dans l'humeur, dans les inclinations, dans les mœurs, dans l'eſprit, dans la langue & dans les manieres des peuples. Que te ſemble t-il de l'Eſpagne? dit Andrenius; reflechiſſons un peu ſur ce que nous avons vû, nous ne craignons point d'étre entendus des Eſpagnols. Mais quand cela ſeroit, il n'y auroit rien à aprehender: car les Eſpagnols ne ſont pas ſi formaliſtes que les François. Pour te dire le vrai, je n'ai qu'une mediocre opinion de l'Eſpagne. Elle eſt trop ſeche, & de là vient que ſes habi-

habitans ſont ſi maigres ; elle ne laiſſe pourtant pas d'avoir des fruits trés-bons, & qui meuriſſent parfaitement. On dit, qu'il y a trois écueils dangereux en Eſpagne, ſur tout pour les étrangers. Le vin, qui ôte le jugement à la raiſon ; le Soleil trop ardent, & les femmes qui ruïnent l'ame & le corps. Il y a beaucoup de montagnes, ce qui empéche la fertilité : hors cela l'Eſpagne eſt fort ſaine, & fort temperée. Il eſt vrai qu'elle n'eſt pas fort peuplée; mais en recompenſe un ſeul Eſpagnol vaut cent hommes d'une autre Nation. Sa ſituation entre deux Mers fait qu'elle eſt environnée de très-bons Ports, & le voiſinage de la Mer la rend abondante en poiſſons. Il ſemble qu'elle ſoit éloignée de tout commerce, & qu'elle n'ait aucune communication avec les autres païs. Mais qu'il ſeroit à ſouhaiter qu'elle en eut encore moins, puiſqu'on la ſait bien trouver pour lui ôter, l'Angleterre ſes vins, la Hollande ſes laines très-fines, Veniſe ſes criſtaux, l'Allemagne ſon ſaffran, Naples ſes ſoies, Genes ſes ſucres, la France ſes chevaux, & tout le monde ſon argent. Pour le naturel des habitans

c'est un si grand tissu de vertus, & de vices, que le bon absorbe le mauvais, & reciproquement le mauvais absorbe le bon. Les Espagnols sont très-braves, mais fiers. Ils ont beaucoup de jugement, mais peu d'esprit; actifs & pourtant paresseux, fort genereux, quoi que fort endettez: sobres pour la bouche, mais magnifiques dans leurs habits: ils aiment les étrangers, & ils méprisent leurs compatriotes, petits de corps, ils ont l'ame grande: ils sont raisonnables, mais fort entêtez de leurs sentimens: ils ne sont pas trop bigots, mais fort attachez à leur Religion: en un mot c'est la premiere Nation de l'Europe, mais fort haïe, parce que les autres peuples en sont jaloux. Nos voiageurs en eussent dit davantage, s'ils n'avoient aperçû quelqu'un qui venoit à leur rencontre. Voilà, dit Critile, le premier François que nous aions rencontré. Examinons bien son esprit & ses manieres d'agir, pour aprendre comment nous devons nous comporter avec les autres, car qui en voit un, les voit tous. Chaque Nation a un certain genie commun; & particulierement la Nation Françoise. Il faut

donc

donc nous en inftruire pour ne vivre pas, comme on dit, *à Rome en Hongrois.* C'eft le défaut ordinaire des étrangers, de ne daigner pas s'affujettir aux manieres de ceux chez qui ils font. La premiere chofe que le François leur demanda, & même avant de les faluër, ce fût s'ils n'avoient point eu de nouvelles de l'arrivée de la Flotte en Efpagne: car il voioit bien qu'ils en venoient. Ils répondirent qu'ouï, & qu'elle étoit très richement chargée. Ils croioient que cette réponfe alloit le chagriner: au contraire il en marqua une joie extrême. Andrenius fort étonné, lui dit, pourquoi vous rejouïffez-vous tant, vous qui étes François? Quel intérêt prenez-vous au bonheur de l'Efpagne, & de quoi vous fert-il que fes forces augmentent? Eh; Monfieur, répondit-il, vous ne favez donc pas que cette Flotte ayant une fois manqué par accident d'arriver en Efpagne, pas un des ennemis du Roi Catholique ne favoit cette année-là comment lui faire la guerre? & encore à prefent les Princes de l'Europe font fort confternez, parce que l'argent qui eft venu du Perou, n'eft pas de bon alloi.

Croiez-moi, les Eſpagnols éteingnent la ſoif de tout le monde avec leurs Flottes d'or & d'argent. Mais vous qui venez d'Eſpagne, vous étes aparemment chargez de piſtoles. Non aſſurément, reprit Critile, c'eſt à quoi nous avons le moins ſongé. Je vous plains donc, pauvres gens, leur dit-il, vous étes perdus. Eſt-il poſſible qu'étant deja dans un âge ſi avancé, vous n'ayez pas encore penſé à faire fortune ? ne ſavez-vous pas que le plaiſir eſt pour la jeuneſſe, & le profit pour l'âge mur, afin d'avoir de quoi paſſer la vieilleſſe avec honneur? Nous cherchons une Reine, lui dirent-ils, & l'on nous aſſure que ſi nous avons le bonheur de la trouver, nous jouïrons de tous les biens imaginables, car, à ce qu'on dit, elle les poſſede & les donne à ceux qui les lui demandent. Et comment s'apelle-t-elle? Elle ſe nomme Sofisbelle. Ah, je ſai qui vous voulez dire; mais ce tems eſt paſſé où on l'eſtimoit tant; Sa prudence & ſes bonnes qualitez ne font plus tant de bruit; au contraire on la mépriſe, parce qu'étant pauvre & dans la miſere, on la traite de malheureuſe, & de perſonne denuée de tout merite.

Tout

Tout le bien qu'on peut dire d'une fille quand elle n'a point de dot, eſt compté pour rien. Aprenez une choſe, c'eſt qu'il n'y a point au monde de plus grande ſcience, que celle de s'enrichir. Celui qui a de l'argent eſt ſage, galant, puiſſant, noble, & prudent; il eſt Prince, il eſt Roi, & tout ce qu'il vous plaira. Je ſuis fâché, Meſſieurs, de voir que vous aiez atteint l'âge où vous étes, ſans avoir été inſtruits de ces grandes veritez; mais ſuivez moi, & je vous conduirai dans un lieu, où vous trouverez le remede d'un ſi grand mal. Je vous menerai, leur dit-il; dans un lieu, où vous retrouverez ce que vous avez diſſipé dans vôtre jeuneſſe. On voit bien que vous ne conoiſſez pas le tems où nous ſommes. Je veux vous l'apprendre. Dites-moi, dans quel ſiecle croiez-vous vivre? dans celui de l'or; ou dans celui de bouë? Critile répondit, je croirois, que c'eſt dans le ſiecle de fer ou de bronze. On n'y voit que canons & Artillerie, tout eſt en guerre: on n'entend parler que de ſieges, que d'aſſauts, que de batailles, & que de meurtres. Il y en auroit, dit An-

 drenius,

drenius, qui l'apelleroient plutôt le ſiecle de cuivre, ou de faux or : mais pour moi, je dis que c'eſt le ſiecle de bouë : car il ne produit que des immondices : les bons ſont mépriſez & rampent : la vertu eſt tombée dans une foſſe ſur laquelle on a mis cette inſcription: *Ci git la Vertu.* On eſtime à preſent le fumier, & l'ordure eſt auſſi priſée que l'or. Vous vous trompez, Meſſieurs, repliqua le François ; je vous aſſure, que nôtre ſiécle eſt le ſiecle d'or. Qui le croiroit ? c'eſt pourtant la verité. On n'y eſtime que l'or : c'eſt lui ſeul qu'on adore, qu'on recherche : heureux qui en a ; on ne fait rien ſans lui : & on fait tout par lui. C'eſt l'Idole qu'on adore. *Tutti tirano à queſto Diavolo dargento* ; Chacun s'adreſſe à ce Diable d'argent, dit un Italien. Sur cela ils virent briller de loin un bâtiment, qui leur parut d'or pur. Andrenius qui l'avoit aperçu le premier, demanda quelle riche maiſon eſt celle-ci ? On diroit d'un brazier d'or. Ce Palais-la eſt-il tout d'or ? dit Critile. Tout d'or, répondit le François, depuis les fondemens juſqu'au haut du toit ; au dedans & au dehors ;

hors; enfin tout l'édifice n'eſt qu'or & argent. Cela me fait peur; car quoi qne l'or & le vice ſoient ſouvent broüillez, on voit cependant que la fortune favoriſe ordinairement les vicieux. Mais comment a t-on pû amaſſer autant d'or & d'argent, qu'il en a falu pour faire ce bâtiment ? Vous vous étonnez de ces richeſſes ? dit le François; ſi l'Eſpagne n'étoit pas ſaignée par l'Italie ; purgée par la France, ſi Genes ne lui appliquoit pas des ſangſuës, ſi la Flandre ne la ſuçoit pas; on ne doit pas douter que ſes Villes ne fuſſent pavées d'or, avec des murailles d'argent. Mais ce qu'il y a encore de plus ſurprenant; c'eſt la puiſſance de celui qui habite cette ſuperbe maiſon. Il a la vertu de convertir en or tout ce qu'il touche de la main droite, & en argent, ce qu'il manie de la gauche. Eh, Monſieur, dit Critile, c'eſt un vieux conte qu'on fait d'un certain Roi appellé Midas, qui aiant ſouhaité indiſcretement de convertir en or tout ce qu'il toucheroit, changeoit meme ſes alimens en ce metal, ce qui le fit mourir de faim. Comment un conte ? dit le François; c'eſt un veritè très-conſtante, & méme-

me fort ordinaire: elle ſe pratique aujourd'hui dans le monde. Eſt-ce une choſe ſi nouvelle qu'un homme convertiſſe en or tout ce qu'il touche? Avec un tour de main qu'un Avocat donne ſur un Bartole, ne fait-il pas venir à lui les cent, les deux cens ducats du pauvre plaideur? Un Medecin en tâtant le poux de ſon malade, dût-il l'envoyer au tombeau, ne voit-il pas ſes doigts convertis en or? Y a-t-il une vertu plus grande, que celle de la baguette d'un Huiſſier; ou que celle qui ſort de la plume d'un Ecrivain, & d'un Secretaire, pour faire ſortir de terre les treſors les plus cachez, quelque enchantez qu'ils ſoient? Une Venus mercenaire ne convertit-elle pas en or ſes crimes, dès qu'on s'aproche d'elle, & qu'on la touche? Il y a des gens qui par un coup de pouce ſavent convertir en or de bon poids, les quintaux de fer mal peſez. Les Marchands par ſubtilité, & par l'adreſſe de leurs mains, ne peuvent-ils pas convertir en or de la ſoie & de la toile d'Hollande? Croiez-moi, il y a pluſieurs Midas dans le monde. L'intérêt eſt le plus grand de tous les Rois: chacun lui ſert, & lui obéït.

Ainſi

Ainſi ne ſoiez plus ſurpris, ſi je vous dis que le Prince qui loge en ce Palais change tout en or, & même une des raiſons qui me menent là, c'eſt pour le prier de me toucher, & de me changer en ce metal. Mais, repliqua Andrenius, comment peut-il vivre, s'il y change auſſi ſa nourriture? Il a un bon rémede, répondit le François; il ſe ſert de gans fort épais quand il mange. Et les gans ne ſe convertiſſent-il pas auſſi? dit Andrenius. Vous ne ſavez donc pas, dit le François, qu'on a trouvé le ſecret de rendre l'or potable & mangeable? on en fait des potions cordiales: il y en a même qui prenent des boüillons faits de piſtoles, ils diſent que leur vertu en eſt ſi grande qu'ils reſſuſcitent les morts. Bien pis, il y en a d'aſſez malheureux pour vivre, en ſe laiſſant mourir de faim, diſant que c'eſt pour convertir en or leur manger & leur boire qu'ils ſe l'épargnent.

S'étant aprochez du Palais, ils virent aux portes pluſieurs Gardes armez à l'Eſpagnole, qui en défendoient l'entrée, avec tant de rigueur & de fierté qu'ils faiſoient peur. On étoit contraint de ne regarder ce lieu que de loin,

& les plus hardis étoient obligez de se taire. Comment ferons-nous donc pour entrer? dit Andrenius, puisque les Gardes sont si inexorables. Ne vous embarassez pas de cela, répondit le François; il n'y a que les jeunes gens qu'on renvoie: on ne les y laisse jamais entrer, quelques instances qu'ils fassent: c'est que ce n'est pas à eux qu'on peut confier l'or ou l'argent; mais les hommes qui ont passé trente ans, ont ce droit, à moins qu'ils ne soient grands joueurs, vagabonds, & compagnons de l'enfant prodigue. Mais pour les personnes avancées en âge, pour les François, & pour les Castillans, la porte est toujours ouverte: on les conoit méme à leur air & à leurs manieres; ainsi d'abord qu'on nous verra, on ne fera aucune difficulté de nous laisser passer. Mais il se trouva un obstacle bien plus grand; c'est que les portes étoient d'un bronze plus dur que les entrailles d'un riche, & baricadées de verroux, & de cadenats: & quoique plusieurs y frapassent, on ne répondoit point; où l'on répondoit avec une rigueur extréme. Ouvre-moi, disoit l'un, je suis de tes parens. Quand j'étois pauvre je n'a-

n'avois point de parens, ils me renonçoient tous pour tel; car ceux qui n'ont point d'argent n'ont point de parens: mais à present ils me naiſſent comme des champignons en une nuit, & il s'attachent aux habits comme des épines: non, je ne vous conois point à mon tour. Tu ne me conois point, moi qui ſuis le meilleur de tes amis? diſoit un autre. Oüi, dans le bon tems: va-t-en à preſent en chercher où tu voudras. Un Gentilhomme prioit avec beaucoup de civilité un païſan des plus ruſtiques, mais il lui répondit: A preſent, que j'ai de quoi, chacun me fait la cour, je m'en moque. Tu n'ouvriras pas à ton pere? diſoit un bon vieillard: Le fils répondit; les Loix de la nature & de la reconnoiſſance ne ſont point obſervées, & rien ne m'oblige à vous ouvrir. Au contraire un fils ſollicitoit ſon pere à lui donner l'entrée, mais le pere lui dit: Il n'y a rien a faire de mon vivant. Enfin on n'avoit egard ni à pere, ni à mere, ni à frere, ni à ſœur, bien moins à belle-mere ou à belle-fille. Nos deux Pelerins voiant cela deſeſpererent tout-à-fait d'entrer; & ils penſoient déja à ſe reti-

retirer avec honneur ſans ſe ſoucier du profit; mais leur conducteur les encourageant leur dit: Vous vous rebutez bien vîte, ceux qui ſont là-dedans n'y ſont-ils pas entrez? Nous prendrons le même chemin, l'argent nous y introduira ſans peine. En méme tems il leur montra une groſſe maſſuë qui ſervoit de batant à une cloche d'or: regardez, leur dit-il, cette maſſuë; voici le moien de venir à nôtre fin Que croiez-vous que ce ſoit? Si elle étoit de fer, répondit Critile, & heriſſée de pointes d'acier, je croirois que ce ſeroit celle d'Hercule. Comment d'Hercule? la maſſuë d'Hercule n'étoit qu'une bagatelle, & n'aprochoit pas de celle-ci. Je vous aſſure, Meſſieurs, que tout Heros, qu'il étoit, il n'a pas entendu la maniere de faire la guerre. Je veux qu'il ait écraſé quantité de monſtres avec ſa maſſuë: mais avec celle-ci on domte l'impoſſible même; & je ne finirois jamais, ſi je voulois vous articuler les difficultez prodigieuſes dont on eſt venu à bout par ſon moien. Elle eſt donc enchantée par quelque celebre Magicien, dit Andrenius. Non, elle ne l'eſt point; mais c'eſt elle qui enchante

chante tout. Vous ſavez que la maſſuë d'Hercule n'avoit de vertu qu'en ſa main ; mains celle ci dans les mains d'une femme ou d'un enfant produit toujours des merveilles. Savez-vous pourquoi? c'eſt qu'elle eſt d'or maſſif, metal ſi fort que rien ne lui reſiſte. Avec quoi penſez-vous que les Rois faſſent la guerre ? avec le bronze des canons, le fer des fuſils, ou le plomb des bales ; Non aſſurément ; mais *con denari, i denari, e piu denari.* Et qu'eſt-ce que la *Tizona*, ſavoir l'épée du Cid Ruydaz, ou de Roland, au prix d'une maſſuë faite de piſtoles? Voyez en l'épreuve. Au même moment l'aiant detachée, il en frapa les portes, & ce coup, quoi qu'aſſez petit, eut la vertu de les faire ouvrir auſſi tôt. Nos deux Voiageurs en furent bien étonnez : & le François fort glorieux ſe vantoit, que quand elles euſſent été plus fortes que la Tour de Danaé, il les auroit fait ouvrir. Tous les obſtacles ainſi levez, il étoit en leur pouvoir d'y entrer. Mais Critile craignoit beaucoup, ne ſachant comment ils en pourroient ſortir. Alors ils ouïrent le ſon de quelque argent, ce qui les

les determina. Le nom de *Monnoie*, qui derive du verbe Latin *monere*, qui ſignifie *donner avis*, produiſit ſon effet. Car ſe laiſſant attirer par cet agréable bruit, harmonie mille fois plus charmante que celle d'Orphée, ils entrerent. On ferma derechef les portes avec des verroux de Diamans. Mais, oh ſpectacle rare, & incroyable! Ce qu'ils avoient pris pour un Palais, étoit une priſon des plus étroites, & remplie de priſonniers. Car c'étoit le ſort de ceux qui y entroient: & ce qu'il y avoit de plus remarquable, c'eſt qu'on croioit leur faire encore une grande grace. Ils perſuadoient à une belle femme qu'on lui donnoit bien des richeſſes & des magnificences, en lui mettant au coû *une chaine d'eſclave*, pour tout le tems de ſa vie; lui faiſant *un Carcan* d'un riche collier, *des menotes* de braſſelets très-precieux; lui donnant *les bagues* de ſon devoir, *les lacets* d'un amour aveugle, *un tour de perles* pour l'étrangler un jour, enfin ſa maiſon pour priſon.

On mettoit aux pieds d'un Courtiſan des ceps d'or fort peſans, tellement qu'il ne pouvoit ſe remüer: & cepen-

dant

dant on lui faisoit accroire qu'il avoit tout à souhait. Ce qu'on s'étoit imaginé devoir être des Salles magnifiques, étoient des cachots pleins de prisonniers qui s'étoient volontairement chargez de chaines, parce qu'elles étoient d'or. Ils paroissoient aussi contens qu'ils devoient l'être peu, d'avoir été trompez. Entre autres ils remarquerent un certain homme environné de chats, & qui prenoit un plaisir extrême à les entendre miauler. Que tu as le goût mauvais! dit Andrenius; ne vaudroit-il pas mieux avoir dans des cages quelques jolis oiseaux, qui par la douceur, & l'agrément de leur chant adouciroient ta prison? mais des chats qui ne font que miauler? Tu ne t'y entens guére, répondit-il; c'est pour moi la meilleure musique: ce sont les voix les plus douces & les plus charmantes qui soient au monde. Qu'est-ce que le caquet desagréable d'un perroquet, le chant d'un canari, la voix d'un flateur, la lire d'Orphée, & l'harmonie de tous les instrumens de musique, au prix du miaulement de ces animaux? Mais encore, reprit Andrenius, qu'y trouves-tu donc de si agréable

ble & de ſi harmonieux ? Comment, répondit-il; n'entens-tu pas qu'ils diſent toujours *mio*, *mio*, tout eſt *mio*, & rien pour les autres. C'eſt pour moi la voix la plus agréable de toutes. Ils conſideroient ces chats avec attention, & on leur en montra quelques-uns, même la plus grande partie, qu'on leur dit n'avoit point de cœur, ni d'entrailles, ce qui ne les empechoit pas de vivre. Et comment ſavez-vous, demanda Andrenius, qu'ils n'en ont point? Très bien, dirent-ils. On ne voit aucune marque qu'ils en aient : & de plus, lors qu'on a cherché les cœurs de quelques-uns, on les a trouvez enterrez dans un tombeau d'or, & enſevelis dans un ſac. Malheureuſe condition d'un avare, s'écria Critile, ſa vie ne fait plaiſir à perſonne, & ſa mort ne fait point répandre de pleurs. Au contraire chacun s'en rejouït au ſon de la cloche. La veuve riche en pleurant d'un œuil, rit de l'autre : la fille ſourit en ſon cœur des larmes qu'elle donne à la bienſéance : le fils ſe rejouït de la ſucceſſion qui lui vient; les eſclaves, de leur liberté; le Medecin, de ce qu'il va être païé; les Prêtres, de l'enterrement; les

les Marchands, de ce qu'ils vont vendre des habits de deüil; le Tailleur de ce qu'il les fera. Trifte deftinée d'un miferable qui finit une vie très-malheureufe par une mort encore mille fois plus déplorable. Ils virent dans une autre grande Sale un homme fi grand, & dans une pofture fi étrange qu'ils en furent épouvantez. Critile demanda à la Sentinelle ce que faifoit cet homme. Il eft en adoration, répondit-il, & c'eft un coffre qui en eft l'objet. Eft-ce donc un Juif, *qui adore l'Arche*? On peut l'apeller tel pour le métier qu'il fait : c'eft pourtant un des plus nobles & des plus riches Seigneurs du païs. Mais pourquoi cet attachement à ce coffre? C'eft qu'il eft rempli d'or par dedans, quoi que le dehors foit de fer. Dans ce coffre eft renfermé ce qu'il doit laiffer par Teftament à fes heritiers ; mais qu'il eft étourdi? Il fe met à la torture pour la garde d'un bien, dont il ignore abfolument la future deftination. Là ils virent auffi la cruauté que les Naturaliftes raportent des Viperes : c'eft qu'au tems qu'elles s'accouplent, la femelle tuë le mâle; & les petits vengent enfuite la
 mort

mort de leur pere: perçant le ventre de leur mere, & lui dechirant les entrailles pour en ſortir. C'eſt ainſi que la femme pour être une riche veuve, fait mourir ſon mari, & que le fils voiant que ſa mere l'empêche d'être le libre & ſeul heritier, lui donne la mort par des chagrins épouventables: Enſuite le couſin ſe défait du fils pour le même heritage, en ſorte qu'on s'empoiſonne, & qu'on ſe tuë l'un l'autre comme font les Viperes.

Ils ſe detournerent & ils eurent bien de quoi rire de ce qui arriva. Ce fut un voleur qui en attrapa un autre avec beaucoup de ſubtilité. Comme il connoiſſoit l'humeur de ſon compagnon, il n'eut pas grand' peine à lui perſuader de ſe défaire de tout ce qu'il avoit, juſques là même qu'il lui aida à ſe depoüiller de ſes habits, & chargeant ſur ſon dos toutes ſes hardes, tout l'or, & tout l'argent de celui qu'il trompoit, il alla cacher tout cela dans un certain lieu qu'il lui marqua; mais quand le pauvre dévaliſé alla chercher ſon butin, il ne trouva plus rien, & ſa douleur fut d'autant plus grande, qu'il avoit été lui-méme la cauſe de ſon malheur.

heur. Critile faiſoit bien des reflexions ſur la violente paſſion de l'intérêt, qui portoit un avaricieux à cacher ſon treſor, & à ſe priver de ſon bien, pour le garder à des ingrats, à des joüeurs & à des debauchés. Il meriteroit bien, cet infame, d'être condamné au ſupplice de Tantale, puiſqu'il s'ôte lui-même le manger & le boire, le ſommeil & le repos, enfin la joüiſſance de ſes biens & de ſa vie.

Ils firent ainſi le tour de ce Palais, ou pour mieux dire de cette priſon, ſans avoir pû découvrir qui en étoit le Maître. Mais à la fin croiant le trouver dans quelque grande Sale dorée, ſur un trône magnifique, vêtu d'étoffe d'or avec un manteau Imperial: ils le virent au contraire dans un cachot fort étroit, & où la lumiere du jour n'entroit par aucun endroit, tant cet homme craignoit d'être aperçû, tant il avoit peur qu'on lui demandât de l'argent. Ils decouvrirent pourtant ſa méchante mine. Il avoit un viſage affreux, & propre à faire fuir les amis, les parens, & les créanciers: il avoit la barbe longue & mal en ordre, de grands yeux comme ceux d'un banquier qui

paſſe les nuits ſans dormir. Il faiſoit horreur à voir : avec un méchant habit vieux, & tout déchiré. Il étoit ſeul, ne ſe fiant à perſonne, auſſi l'avoit-on abandonné. Sa compagnie étoit des chats, & l'on diſoit que leur ame étoit de piſtoles, mais qu'il n'en étoient pas moins adroits à égratigner. On l'auroit pris pour le cruel Radamante. Si-tôt qu'il vit paroitre les Voiageurs, il ſe leva pour les embraſſer, à deſſein de les convertir en or; mais eux craignant beaucoup ſon aproche, chercherent à ſortir promptement de cette maiſon dorée, veritable Palais de Pluton. Leur curioſité étant ſatisfaite, & fuiant la tirannie de l'Avarice, ils s'empreſſoient pour trouver la porte. Et comme dans une maiſon de cette nature-la il arrive toujours des malheurs, il tomberent dans un trébuchet couvert de limailles d'or. Plus ils s'efforçoient de ſortir, plus ils ſe ſentoient ſerrez de nœuds. Critile ſe plaignoit fort de n'avoir pas aperçû cet écueil. Andrenius ſoûpiroit d'avoir perdu ſa liberté. Nous verrons dans la ſuite comment ils en furent délivrez.

CHAPITRE IV.

Le Cabinet de l'homme ſavant.

UN homme de bon ſens cherchoit en vain, dans une des plus belles Villes du monde & dans une Cour, quelqu'un qui meritât d'être apellé vraiment homme. Il entroit dans toutes les maiſons : & n'y voioit que de riches meubles, mais point de vertu. Enfin ſon bonheur le conduiſit dans une qui n'avoit par dehors aucune aparence. D'abord qu'il y fut entré il s'écria : Nous ſommes parmi des hommes. On lui demanda à quoi il le conoiſſoit. Ne voiez-vous pas, dit-il, en leur montrant quelques livres, ces marques de ſageſſe? Voilà les meubles d'un homme. Il n'y a point de belles promenades, ni de jardins delicieux qui vaillent une Bibliotheque bien choiſie. Rien n'eſt capable de divertir un bel eſprit, que la lecture d'un livre nouveau. On ne trouve plus les Piramides d'Egipte : les Tours de Babilone ſont tombées ; le Coliſée de Rome eſt ruiné, on ne voit pas les moindres viſtiges du Palais de

Neron; toutes les merveilles du monde ſon peries: mais les Ouvrages immortels des Savans de ce tems là, & les grands hommes qui ſe ſont rendus celebres par leurs écrits, durent encore. Les richeſſes ſans la ſcience valent peu de choſe: mais ſouvent le bien & le ſavoir ne s'accordent point. Les plus riches ſont preſque toujours les plus ignorans: & ceux qui ont plus de ſcience, ont le moins d'argent. L'Ignorance a été de tout tems la Bergere des Brebis de la Toiſon d'or.

On racontoit cette hiſtoire à nos deux Pelerins enfermez dans la priſon de l'interêt, & enlacez par les chaines de l'avarice: ſoit pour les conſoler, ou pour leur donner une bonne leçon de morale. Celui qui la leur fit étoit d'une figure tout extraordinaire. Au lieu de bras, il avoit des aîles avec leſquelles il pouvoit voler juſques aux étoiles. Ce qu'il y avoit de remarquable, c'eſt qu'en entrant dans ce lieu, on l'avoit déchargé par grace d'une chaine qu'il avoit aux pieds, & qui l'empêchoit de voler; pendant que les autres dès leur arrivée étoient étroitement liez, ſans avoir la liberté de faire un ſeul pas

An-

Andrenius tout étonné lui demanda: Homme, ou Prodige, dis nous qui tu es. Lui, répondit d'abord: Je n'étois rien hier, je ſuis fort peu de choſe aujourd'hui, & demain je ſerai encore moins. Comment moins? Ouï, répondit-il, car il vaudroit bien mieux n'avoir jamais été que d'être. D'où viens-tu? Je viens du rien. Où vas-tu? Je vais chercher le tout. Es-tu ſeul? J'ai encore la moitié plus de compagnie qu'il ne m'en faudroit. A preſent je crois que tu es un ſavant. Je ne le ſuis point, mais je ſouhaite de le devenir. Par quelle occaſion es-tu venu ici? Je ſuis venu pour pouvoir prendre mon vol; car aiant le pouvoir de m'élever aux plus hautes Regions par les ailes de mon eſprit, la pauvreté envieuſe m'avoit rendu trop peſant. Ton deſſein n'eſt donc pas de planter ici ton tabernacle? Non, car un peu de liberté vaut mieux que tout l'or du monde, mais dès que j'aurai ce qu'il y a ici de plus precieux, je m'envolerai. Peux-tu donc voler? Quand je veux. Mais ne pourrois-tu pas nous délivrer auſſi? Fort aiſément, pourvû que vous le vouliez. Et pourquoi ne le vou-

drions-nous pas? Je ne ſai; car l'étourdiſſement eſt ſi grand dans le monde, qu'on demeure avec plaiſir dans ces lieux-ci. Cette priſon, parce qu'elle eſt enchantée, plait plus que toute autre maiſon, & ceux qui y ſont ſouhaitent avec paſſion d'y reſter. Comment enchantée? Ce que nous voions n'eſt-il pas effectivement un treſor? Point du tout: ce n'en eſt que l'aparence. Tout ce qui reluit n'eſt pas or, mais peut bien être de la bouë, & de l'ordure. Tout n'eſt ici qu'illuſion; une beauté qui à la fin ſe reduit à rien. Et pour vous tirer de vôtre aveuglement, & vous faire ouvrir tout-à-fait les yeux, au premier cri qu'on pouſſera vers le Ciel pour implorer ſon ſecours, vous verez en un inſtant le tout ſe convertir en charbons & en cendre. C'eſt ce qui arriva, car ſi-tôt qu'on prononça le nom de *Jeſus*, cette grande pompe diſparut comme ſi c'eut été un ſonge. Ceux qui étoient plus riches ſe trouverent les mains vuides, on ſe moquoit de ceux qu'on avoit regardé auparavant comme des Rois. Ces grands Princes habillez de pourpre, ces Reines & ces Dames magnifiquement

quement parées, ces Seigneurs couverts de broderie, tous ces gens-là furent metamorphosez en gueux vêtus d'habits déchirez. Toute la magnificence s'évanoüit; le mépris succeda au respect, la tristesse aux plaisirs: les perles se changerent en larmes, les parfums en puanteur, & toute cette grande machine d'apparence en un coup d'œuil fut reduite à neant. Critile & Andrenius tout effraiez, & plus morts que vifs, mais pourtant desabusez, demanderent à leur liberateur où ils étoient. Il leur répondit: qu'en quelque endroit qu'ils fussent, ils étoient bien, puisqu'ils avoient recouvré la liberté. Il leur proposa de le suivre jusques au Palais de la sage Sofisbelle, où ils trouveroient une parfaite délivrance. Eux ravis de cette offre, le prierent d'être leur conducteur, puisqu'il avoit été leur liberateur. Ils lui demanderent s'il conoissoit cette sage Reine. Marchons, dit-il, & je vous l'aprendrai. Si-tôt que je me suis vû des aîles, je me suis devoué à son service: mais ceux qui la cherchent sont en fort petit nombre, & il y en a encore moins qui la trouvent. J'ai parcouru

toutes les Universitez les plus celebres sans la pouvoir découvrir ; & je remarquai qu'on donne à plusieurs le nom de sages ou de savans (car le mot Latin *sapiens* signifie la même chose) qui sont en effet de francs ignorans. J'ai passé par toutes les maisons de ceux qu'on nomme communément gens de Lettres, mais si-tôt qu'il m'ont vû sans argent ils m'ont rebuté. J'ai parlé à plusieurs qui passoient pour savans ; & même à beaucoup de Docteurs, je n'en ai pas trouvé un seul qui eut de la doctrine. A la fin j'ai reconu que je n'étois pas dans le bon chemin, & qu'il n'y avoit pas dans le monde la moitié de la science, & de la sagesse qu'on dit. Mais comme je vole toujours, j'ai découvert un Palais bâti de cristal & éclairé de tous côtez : ce qui me fit croire que, puisqu'Athenes & Corinthe n'étoient plus, c'étoit assurément la demeure de la grande Reine Sofisbelle.

Pendant cet entretien on entendit comme le cri bruiant & confus d'une populace. Ils se retournerent pour voir ce que c'étoit; & ils virent paroitre un monstre fort gros qui occupoit tout le chemin, suivi d'une foule innom-

brable de gens. Sa vûë faisoit horreur, car il étoit moitié homme & moitié serpent : en sorte que de la partie superieure il regardoit le Ciel, & de l'autre il se trainoit par terre. Le personnage ailé le reconnut aussi tôt, & avertit ses compagnons de le laisser passer en le dedaignant, & méme de ne se pas informer à ceux de la suite ce que c'étoit; mais Andrenius ne pût pas s'en empécher. On lui répondit, c'est celui *qui est plus rusé que la couleuvre*; c'est le savant, des savans, le miracle de tous les peuples; en un mot c'est toute la science du monde. Tu te trompes, repliqua l'homme aîlé; il ne sait rien que selon le monde, & toute sa science est une folie à l'égard du Ciel. C'est un de ces gens qui veulent paroitre doctes aux yeux des autres, & qui ne savent rien par eux-mêmes; c'est un de ceux qui parlent beaucoup, mais sans jugement: c'est l'ignorant qui sait peu de choses, & qui ne sait rien que très-imparfaitement. Andrenius continuant de s'informer, où vous mene ce monstre, dit-il, puisque vous le suivez? Ils répondirent : il nous conduit pour étre *savans de Fortune.*

tune. Ils s'étonna de la réponſe, & repliqua : Qu'eſt-ce donc qu'être *ſavant de Fortune* ? C'eſt ; répondirent-ils, un homme qui ſans avoir étudié, paſſe pour ſavant ; qui eſt docteur, ſans avoir jamais vû de Bibliotheques ; qui eſt homme de Lettres, ſans avoir lû aucun Livre ; qui s'eſt aquis une grande reputation, ſans s'être jamais ſoucié de rien aprendre ; Enfin qui eſt devenu l'Oracle du Vulgaire, & de qui on convient qu'il ſait tout, ſans qu'on ſache ce qu'il ſait ; tant il a le bonheur d'être en credit. N'avez-vous jamais ouï le Proverbe, * *Enfant Dieu te donne bonne fortune* ? C'eſt cette bonne fortune qui l'a rendu ſavant, & c'eſt auſſi ce que nous cherchons. A ces mots Andrenius ſe perſuadant que ce ſeroit un grand avantage de pouvoir être ſavant ſans étudier, habile ſans prendre aucune peine, aquerir une haute reputation ſans avoir travaillé ; ſe ſentit attiré par les cris de joie de la foule qui accompagnoit ce faux ſavant, les uns en caroſſe, les autres en litiere, ou à cheval ; puis ſe tournant vers ſes compagnons, il leur dit : Adieu, mes amis, il

* Proverbe Eſpagnol.

il vaut mieux avoir moins de ſcience, & un peu plus de bon tems. Ainſi s'en allant avec la troupe, lui & elle diſparurent en un moment.

Le perſonnage aîlé voyant Critile fort affligé de la perte de ſon ami, lui dit pour le conſoler: Helas, qu'il y en a peu qui cherchent la veritable ſcience! Ne t'afflige point, car tu le retrouveras plûtot qu'il ne pourra te trouver. Critile vouloit le ſuivre pour le ramener: mais l'homme aux aîles lui dit: Veux tu donc t'aller perdre comme lui? alors voiant paroître le Palais qu'ils cherchoient, oubliant le paſſé, & ſans detourner les yeux, ravis de joie, ils doublerent le pas. Sa ſituation étoit ſi élevée, qu'on le découvroit de tous les environs. L'Architecture en étoit merveilleuſe: quant à la lumiere il ne pouvoit être plus éclairé; car outre que les murailles étoient d'une matiere tranſparente, il y avoit quantité de portes, de fenêtres, & de balcons. En y arrivant, ils virent des hommes dans une poſture d'adoration, & qui ſembloient baiſer les murailles; mais les aiant regardez de plus après, ils aperçurent qu'ils les

lechoient, & qu'ils en prenoient quelques morceaux pour les ſavourer. Pourquoi font-ils cela? demanda Critile: Un d'eux répondit; Goutez-en, vous trouverez qu'ils ſont d'un goût très-delicieux. Critile en prit un morceau, & l'aprochant de ſa bouche, il reconut que ce qui leur avoit paru du criſtal, étoit du ſel. La porte étoit toûjours ouverte; mais l'entrée n'en étoit permiſe qu'aux hommes faits: elle étoit entourée de lierre, & couronnée de laurier; embelli de beaucoup d'inſcriptions & d'emblémes, qui regnoient ſur toute la face de la maiſon qui étoit magnifique. Ils entrerent d'abord dans une grande Cour, où on voioit des galeries ſoûtenuës par des colomne ſi fortes, que le perſonnage aîlé aſſura qu'elles pouvoient porter l'Univers, chacune d'elles étant la colomne du *non plus ultra* de ſon ſiecle. Ils entendirent enſuite une ſi douce harmonie, que non ſeulement les hommes en étoient charmez; mais même les bétes & les choſes inanimées; il n'y avoit pas juſqu'aux rochers qui ſe ſentoient attirez, comme autrefois au ſon de la Lire d'Orphée.

Ils

Ils avancerent dans un belle & ſuperbe Sale, ou de quelque côté qu'on ſe tournât on ne voioit que de l'ivoire ou de l'or. Etant là le *Bon-goût* les introduiſit devant une Dame qui paroiſſoit une Déeſſe; ſon nom étoit la Poëſie: elle touchoit un inſtrument avec une telle delicateſſe, que ſon harmonie reſſuſcitoit les morts, immortaliſoit les vivans, tranquiliſoit les eſprits, appaiſoit les troubles de l'ame; mais auſſi lors que cela étoit neceſſaire, elle inſpiroit une fureur martiale plus qu'Homere n'auroit jamais fait. Ravis de la voir, & encore plus de l'entendre, nos gens s'aprocherent & lui donnerent le ſalut; & elle pour faire honneur à ſes hôtes, les regala de ſes plus beaux airs. Il y avoit autour d'elle pluſieurs inſtrumens de Muſique, deſquels elle choiſit les plus nouveaux. Le premier donc elle joüa fût une Guitarre, à la verité trés-harmonieuſe, mais qu'on n'entendoit pas de fort loin. On remarqua auſſi que le corps, qui devoit être d'Ivoire où d'Ebene, n'étoit que d'Aulne, quoi que les cordes fuſſent d'or trés fin. La Nimphe s'aperçut de la remarque, & ſoupi-

ſoupirant leur dit: Si le Poëte Cordon joüant de cet inſtrument avoit uni les preceptes d'une bonne morale à ſes Vers Heroïques, & ſi ſon ſtile avoit eu autant d'élevation que de douceur, ſa *Guittarre* auroit merité d'être non ſeulement d'ivoire, mais même des plus beaux Diamans. Enſuite elle prit un petit Violon Italien très-doux; & quoi que ce ne fut que l'inſtrument d'un* *Berger fidéle*, il étoit pourtant bon, & fort delicat. Proche de-là il y avoit deux Luths très-ſemblables. Voici, dit elle; des inſtrumens graves; Caton même les écouteroit. Il n'y en a point de meilleurs pour joüer les Paſtorales & les Odes, mais ils ne valent rien pour les Vers Heroïques. Apres cela ils virent une Harpe, travaillée avec artifice, au deſſous d'une autre dont la matiere étoit bien plus eſtimée, mais dont l'art étoit beaucoup moindre, ſur quoi la Nimphe leur dit: Si (a) *Arioſte* ſe fût appliqué aux Allegories de la Morale, comme a fait (b) *Homere*, ſa Harpe ne ſeroit pas au deſſous de l'autre.

Plu-

* Titre d'une Tragi-Comedie Italienne, intitulée *Paſtor Fidò*.

(a) Poete Italien. (b) Poete Grec.

Plusieurs furent étonnez d'entendre retentir le son d'un Instrument qui n'étoit fait que de roseaux joints ensemble avec de la cire; c'étoient des tuyaux de (a) *Seringua*, cueillis dans une plaine très-fertile : ils s'emplissoient *d'un vent populaire* : aussi leur son ne plût pas long-tems. Alors la Poësie dit ; Sachez , que cet Instrument fut jadis estimé sur tous les Theatres d'Espagne. Elle prit ensuite une Viole d'un ivoire plus blanc que neige; *mais si froid* qu'elle fût obligée de la quitter ; car ses doigt étoient déja gêlez : ce qui lui fit dire : Dans les Vers de (b) *Petrarque* on voit les deux contraires assemblez , sa grande froideur avec le feu de son amour. On mit cette Viole sur deux autres toutes semblables , l'une étoit de (c) *Dantes* & l'autre de *Boscan*. Plusieurs se scandalizerent de voir parmi ces instrumeus quelques sifflets de gueux. Ne vous en étonnez pas , dit la Dame , ils sont fort divertissans : ce sont les mêmes avec qui *Ma-*

[a] Nom d'un Poete.
[b[Poete Italien.
[c] Un Poete Italien, l'autre Espagnol.

[a] *Marica* charmoit ſes douleurs *étant à l'Hopital.* Ecoutez, s'il vous plait, cette [b] *Folie*, que je vais jouer ſur cette Lire. Tous l'admirerent. C'eſt, dit elle, La Lire Portugaiſe, dont le ſon eſt ſi touchant, qu'il ſemble dire; *Je vous aime.* Ils ouirent avec plaiſir joüer d'une Corne-Muſe, qui avoit été à une Princeſſe qui ſe plaiſoit à faire danſer *Fillis* à ce ſon. On vit avec chagrin un Theorbe Italien fort ſale, & qui paroiſſoit être tombé tout recemment dans l'ordure. La Nimphe n'oſa pas même le toucher, & dit : C'eſt grand dommage qu'un ſi bon Theorbe de (c) Marino ſe ſoit ſouillé dans la laſciveté. On voioit auſſi un Luth Royal fait avec beaucoup d'art, qui, dans un coin fort obſcur, éclatoit par le feu de quantité de pierreries dont il étoit couvert : on reconnut que c'étoit un Luth ſi doux & ſi agréable que les Rois mêmes prenoient plaiſir à l'entendre : & quoi qu'on ne l'eût pas encore expoſé en public, on ſavoit pourtant, que c'étoit celui du Duc d'Albe,

Au même endroit on trouva un autre

(a) autre Poete. (b) *Air Eſpagnol.*
(c) Poete Italien.

tre Inſtrument couronné des Lauriers d'Appollon, quoi que pluſieurs en doutaſſent. On entendit une Muſette qui faiſoit une melodie à double ſon, & on aſſura que la Muſe à qui elle étoit avoit un * *Cancer* dans la bouche. Il y avoit une autre Lire qui ſe faiſoit bien entendre, mais d'un ſon rude, *comme ſi on chantoit des Satires en Latin.* On en écouta une autre, mais on ne pouvoit diſtinguer ſi les airs étoient de la Proſe, ou des Vers. On remarqua dans un coin fort écarté pluſieurs autres Inſtrumens, qui, quoi que tout neufs, étoient pourtant couverts de pouſſiere. Critile étonné de cela dit: Grande Reine du Parnaſſe, pourquoi negliges-tu ſi-tôt ces nouveaux Inſtrumens? Helas! dit-elle, il y a beaucoup de Poëtes, parce qu'il n'eſt pas difficile de faire des Vers: mais le nombre de ceux qui imitent Homere & Virgile dans leurs Poëmes Heroïques eſt très-petit. Pour moi, ajouta Critile, je croi que c'eſt Horace qui les a rebutez, & decouragez par la rigueur de ſes preceptes. Non, répondit la Poëſie; c'eſt que pluſieurs ſont

* Alluſion au nom.

ſont des faiſeurs de Vaudeviles qui n'entendent point l'Art Poëtique : & pour faire des ouvrages ſublimes il faut avoir l'eſprit élevé. A propos voici le * *Taſſe*, qui eſt un autre Virgile, mais Chrétien, & ſi bon qu'il trouve à tous momens *des Anges & des miracles* pour ſe tirer d'affaire. Critile remarquant un endroit vuide, dit : On a derobé ici quelque inſtrument, ou bien c'eſt un endroit deſtiné pour quelque Auteur moderne. J'en conois un qui meriteroit cette place : car il eſt bon : & à cauſe de ſa bonté je l'ai choiſi pour mon ami. Critile prenoit plaiſir à voir tout cela ; mais ne pouvant demeurer plus long-tems dans cette Sale de la Poëſie, à cauſe du voiage qu'il devoit achever, il en ſortit. Le Tems les appella dans une autre Sale bien plus grande, car on n'en voioit point le bout. Ils y furent introduits par la Memoire ; & ils y trouverent une autre Nimphe toute extraordinaire : car elle avoit la moitié du viſage ridé comme celui d'une vieille ; & l'autre partie fort jolie comme celui d'une jeune fille. Elle avoit la vûë *ſur le preſent*, & *ſur le paſſé* ; & pour *l'avenir*

* Poete Italien.

nir elle le remettoit à la Providence. Dès que Critile la vit, il s'écria: Celle-ci est l'Histoire. Le personnage ailé le lui confirma, en disant : C'est elle qui nous aprend comme on a vécu, & comme on doit vivre. C'est elle qui éternise la reputation, c'est la Verité des actions passées. Elle étoit environnée d'hommes & de femmes, dont les uns s'étoient signalez par leurs actions heroïques, & les autres par leurs crimes: grands & petits; courageux & lâches; prudens & indiscrets; savans & ignorans; braves & timides; geans & nains, sans qu'il y eut qui que ce soit d'oublié. Elle tenoit des plumes miraculeuses; car en aiant donné une à quelqu'un, il vola d'un bout du Monde à l'autre. Elle fait faire un baume dont la vertu est si merveilleuse qu'il immortalise les belles actions; elle en donne à plusieurs, mais avec une circonspection fort remarquable, car on n'obtient jamais la *plume* qu'on souhaite, à moins que la Verité & la Franchise n'en fassent la demande. Il arriva un grand Seigneur qui offrit une grosse somme d'argent pour en avoir une; mais on le refusa,

&

& en lui ferrant la main on lui dit : Il faut que ces plumes foient franches pour être bonnes : On ne vole point à l'Eternité avec des plumes achetées. Un autre en demanda une, promettant qu'il ne s'en ferviroit *que pour badiner.* Cela ne fe peut, répondit l'Hiftoire, car ce qui pafferoit à prefent pour un jeu, feroit crû d'ici à cent ans comme une verité. Avec cette precaution on ne donnoit de plume, qu'à ceux qui étoient morts depuis cinquante ans. Ce fut après cet efpace de tems-là que l'Hiftoire donna la plume de Corneille Tacite au diffimulé Tibere & au barbare Neron. Elle en choifit une des meilleures, afin qu'un grand Auteur écrivît la vie d'un grand Prince : mais aiant remarqué qu'elle étoit dorée, elle la jetta avec mépris, difant que ces fortes de plumes étoient fort fufpectes de menfonge. Quelqu'un s'empreffoit d'en avoir une qui fut propre à écrire fes loüanges. L'Hiftoire s'informa s'il étoit homme de merite ; & n'aiant rien trouvé qui le diftinguât, elle le refufa, louant pourtant fon defir. Pour le confoler, elle lui dit que les belles actions devoient preceder les belles paroles ;

les; & que la plume ſupoſoit les hommes illuſtres, & ne les faiſoit pas. Un Heros, fort fameux en demandoit une meilleure que la ſienne, qui, diſoit-il, étoit trop ſimple : mais on le refuſa honnetement, en lui faiſant entendre, que ſes faits, heroïques éclatent plus dans un ſtile bas, que les actions ordinaires des autres publiées avec beaucoup d'éloquence. Pluſieurs Heros de nos jours ſe plaignirent qu'on ſuprimoit leurs exploits, au lieu que la plume de * *Jove* illuſtra quantité de gens beaucoup moins celebres qu'eux. Mais la Nimphe ne pût ouïr ces plaintes ſans perdre patience, & elle leur répondit fort en colere, ſi uous mépriſez, ſi vous perſecutez, ſi méme ſouvent vous empriſonnez mes trés-chers Ecrivains, comment voulez-vous qu'ils peignent vos belles actions? On n'achete point nos plumes, Meſſieurs, mais cela n'empéche point qu'on n'en doive faire cas. Toutes les Nations reprochoient à l'Eſpagnole de n'avoir jamais été celebrée par aucune plume Latine. C'eſt, répondit un Eſpagnol, que nous nous attachons plus à manier l'épée que la plu-

* C'eſt un Hiſtorien.

plume, & a faire des actions d'éclat ; qu'a les publier : les plumes si *caqueteuses* sont des plumes de *poule*. Cette foible raison ne fut pas goutée ; on y repliqua que c'étoit avoir très-peu de politique & de delicatesse ; qu'on devoit suivre l'exemple des Romains, & imiter un Cesar qui tenoit la plume d'une main, & l'épée de l'autre. L'Espagne entendant cela, & se voiant la Maîtresse du monde, resolut de demander une plume. L'Histoire jugeant qu'elle avoit raison, pensa à la tirer de l'obscurité d'un silence de tant de siecles. Et quoi qu'il soit défendu par une Loi generale de donner aux Princes & aux Etats des Historiens Nationaux, sur peine à ceux-ci de n'être pas crûs : cependant parce que l'Espagne étoit haïe de toutes les autres Nations, l'Histoire voulut bien lui donner la plume d'un Espagnol. Les autres Nations en murmurerent, mais elle, pour les apaiser, leur dit : Laissez-moi faire, car *Mariana* qui est l'Historien que je nomme quoi que bon Espagnol, est un Auteur incapable de flater ; & il écrira avec tant d'exactitude, que les Espagnols mêmes seront

les premiers à s'en plaindre. On ne confia pas ainsi la France à un Historien François; car on donna la plume Latine a un Italien, pour écrire les dernieres Revolutions & les vies des Rois de cette Monarchie. De plus on obligea cet Historien à sortir de France, & a demeurer en Italie, pour pouvoir parler plus librement. C'est ainsi que (a) Henri Cattarin a écrit cette Histoire, si fidelement, qu'il a surpassé Guiciardin & Tacite pour la verité. Chaque Nation avoit la plume à laquelle elle s'attendoit le moins. Celles qui paroissoient plumes d'un tel oiseaux étoient d'un autre: témoin la plume qu'on attribuoit à (b) Conestage, qui écrivit l'union du Portugal à la Castille, & laquelle après avoir été bien examinée fut reconuë pour être du Comte de Porte-Alegre. On donna à un la plume qu'on disoit être du Phenix, l'avertissant qu'elle n'étoit que de la Renommée: & en méme tems on reconut que la veritable plume du Phenix étoit celle qu'on presenta à Marguerite de Valois, cette belle & sage

(a) Historiens Italiens.
(b) Historiens Espagnols.

Princeſſe, mais malheureuſe, à qui, comme à Ceſar, on permit de pouvoir écrire ſon hiſtoire. Un Prince guerrier demanda la plume la mieux taillée qu'il y eut. On lui en donna une qui ne l'étoit point, en lui diſant: C'eſt vôtre épée qui doit la tailler; ſi elle la coupe bien, la plume en écrira mieux. Un Monarque voulant s'éterniſer, demanda la plus finie de toutes. Comme l'Hiſtoire confeſſa qu'il la meritoit, on lui en choiſit une de corbeau. Il n'étoit pas content, murmurant de ce qu'au lieu de lui en donner une d'aigle, on lui offroit celle d'un oiſeau de mauvais augure. Eh, Seigneur, dit l'Hiſtoire, vous n'entendez pas vos interêts; Cette plume, qui dans la Satyre eſt une plume de corbeau, eſt pourtant une des meilleures pour deviner les intentions politiques, & pour découvrir les ſecrets les plus cachez de l'Etat. Telle étoit la plume de Comines. Un grand perſonnage avoit envie de faire brûler une de ces plumes, mais on le deſabuſa en lui diſant, elles ont la qualité de celles du Phenix qui deviennent immortelles par le feu; & plus on tâche de les détruire, plus elles

elles s'élevent, & se repandent par tout le monde, On loua beaucoup la plume de *Giras*, & on en fit present à l'Arragon avec cet éloge: *Cette plume regardera toujours fixement le Soleil de la Verité.*

Tous s'étonnerent, que parmi une si grande foule d'Historiens modernes la Nimphe immortelle n'avoit aucune de leurs plumes en mains, & qu'elle n'en faisoit aucun cas: on ne méprisoit pourtant pas tout-à fait celles de *Pierre Mathieu*, de *Santore*, de *Babia*, du *Comte de la Roque*, de *Fuen-Major*, & d'autres semblables. Mais on revint de cette surprise, en remarquant que ce n'étoient que de simples colombes, sans le fiel de Tacite, sans le sel de Quinte-Curce, & sans le piquant de Suetone. Toutes les Nations, disoit la grande Reine, ne sont pas propres à écrire l'Histoire. Les unes sont trop faciles à inventer; les autres trop rempantes; la plûpart des plumes modernes sont grossieres, sans grace ni élevation. Il y a des plumes Grammairiennes, qui ne pensent qu'à bien arranger les mots, & oublient la verité, qui est *l'Ame* de l'histoire. D'autres Ergo-

teurs ne font que diſputer ſur les tems. Il y a auſſi des Antiquaires, des faiſeurs de Gazetes, des Copiſtes de Relations, gens ſans aucun fond de jugement ni trait d'eſprit. Enſuite l'Hiſtoire aperçût une plume faite de roſeau, & qui diſtilloit du Nectar : elle la rejetta, diſant, Celle-ci n'eſt pas propre à éterniſer les grands exploits, mais elle eſt bonne pour adoucir les fautes. On haïſſoit extremement toutes celles qui étoient colorées, parce qu'on les regardoit comme paſſionnées & vindicatives. Elle en prit une autre, & en la voiant, cette plume, dit-elle, eſt déja ſortie une fois de mes mains, & ſi je ne me trompe, je l'ai donnée à Ileſcas, de qui *Sandoval* a copié des Chapitres entiers. Les Pelerins euſſent demeuré plus long-tems dans cette Sale avec bien du plaiſir : mais *l'Entendement* les conduiſit dans l'apartement des Humanitez.

La *Subtilité d'eſprit* les rencontrant leur preſenta des fleurs odoriferantes, cueillies dans les jardins d'*Eraſme* & d'*Eborenſe*; & d'autres du * *Jardinage Eſpagnol*; *les Plaiſanteries Italiennes*, les

* Titres de pluſieurs Livres.

les Recreations de Guicciardin; les exploits & bons mots modernes de Botere, les six cent fleurs de Rufe, les Eloges, les Theatres, les Places, les Forêts, les Boutiques, les Emblêmes, les Polianthées, les Mêlanges, &c. Ils s'arrêterent d'abord pour voir la Nimphe de l'Antiquité, Dame fort curieuse, mais dont l'esprit n'est pas bien relevé. Elle faisoit sa demeure dans un Cabinet plein de Statuës, d'Inscriptions, de Seaux, de Monoies, de Medailles, d'Urnes, de Pots de terre de toute façon; & le tout accompagné de Livres qui traitent du vieux tems, parmi lesquels on trouvoit les *savans Dialogues de Don Antoine Augustin*, les Ecrits de *Goltzius, & la conoissance des monnoies anciennes Espagnoles du Lastanoge.* Elle les fit entrer dans un autre Cabinet qui étoit proche du premier, & tout embarassé de materiaux, ce qui leur fit croire qu'ils étoient dans la boutique de quelque artisan. Mais quand ils virent des *Globes Celestes & terrestres, des Spheres, des Astrolabes, des Boussoles, des Dioptres, des Cilindres, des Compas & des Barometres*, ils reconurent que c'étoit le Cabinet de la Mathematique, rem-

pli des Instrumens & des Livres de *l'Art*, sans oublier la Peinture & l'Architecture. Ils n'y resterent pas long-tems, se contentant de savoir ce que c'étoit. Ils en firent de même dans le Cabinet de la Philosophie naturelle, en la compagnie de laquelle on vit les quatre Elemens, avec les Livres qui parlent de leurs habitans, savoir les oiseaux, les poissons, les bêtes, les plantes, les fleurs, les pierres precieuses, les mineraux. Dans l'Element du Feu ils trouverent des *Meteores*, *des Phenomenes*, & tout ce qui concerne l'Artillerie. Mais le *Jugement* voiant qu'ils étoient fort ennuiez *de toute cette Materialité*, les tira de là.

Ils entrerent ensuite dans une chambre assez spacieuse & bien en ordre, où d'abord ils saluerent une Dame qui par sa gravité leur parut une Déesse. Ils la trouverent choisissant les feuilles de certaines plantes Medicinales, pour en distiller des *Quintessences* propres à la guerison de l'esprit humain. Ils reconnurent que c'étoit la Philosophie Morale; & l'aiant complimentée sur son caractere, elle les fit placer parmi ses venerables Conseillers. Elle leur mon-

tra en premier lieu certaines feüilles qui paroissoient être du *Dictame*, grand contre-poison. Elle les estimoit beaucoup, quoi que plusieurs les trouvassent trop seches, & plus salutaires qu'agréables. On les avoit cueillies dans le *jardin de Senéque*. Ils y en avoit d'autres sur une assiete, cueillies *du Verger de Platon*. On pourroit, dit-elle, en distiller des sources inépuisables de doctrine: elles seroient divines, si elles n'étoient pas un peu fades. On y voioit *la Rubarbe* d'Epictete, parmi *d'autres drogues purgatives*, pour desembarasser l'esprit. On fit des Dialogues de Lucien une *Salade* si appetissante que les plus degoutez en eurent envie. Après cela elle prit en main certaines feüilles assez communes; & parce qu'on les avoit toujours régardées comme pâture de bêtes, on fut fort étonné de les lui voir loüer jusques à l'hyperbole. Pourquoi les méprisez-vous? leur dit-elle; car dans les Fables d'Esope les bêtes parlent, mais les hommes apprennent; & pour marquer combien elle les estimoit, elle s'en fit une Couronne. Après cela elle ramassa toutes les feuilles *d'Alciati* sans en laisser une seule; &

quoi qu'on en trouvât parmi elles d'autres toutes ſemblables, elle ſut les choiſir ſans ſe tromper, & dit: Ces autres ne ſont pas ſi bonnes; elles n'ont pas tant de vertu, ni de moralité. Elle ſe ſervoit de la *Morale* de Plutarque pour faire des remedes ordinaires, car on y trouve des ſentences aſſez bonnes: mais on faiſoit peu de cas des *Compilateurs*, qui les avoient ramaſſées, & on ſe contenta de les remercier de leur peine, ſur tout Lucinas, pour leur avoir donné un aſſez beau tour. On en recueillit d'autres fort amples; mais aſſez communes. Si ces feuilles-ci, dit-elle de Petrarque & de Juſte Lipſe, avoient autant de vertu que d'étenduë, elles ſeroient impaiables. Il y en avoit d'autres de ſi belle aparence que chacun en prit pour en mâcher, pour en avaler, & même pour en prendre par le nez. Ce ſont, dit-elle, les feüilles de *Quevedo*, ſemblables au Tabac qu'on prend, plus par vice & par habitude, que par neceſſité & par remede. A ce propos on compara les feüilles *de la Celeſtina*, & d'autres Auteurs ſemblables au perſil dont on ſe ſert pour faire paſſer la viande avec moins

moins de dégoût. Ces autres-ci ſont piquantes, quoi que communes: il y a des perſonnes de qualité qui dépenſent toutes leurs rentes pour en avoir. Celles-ci de Barclai ſont comme la moûtarde, qui, quoi que forte au nez, ne laiſſe pas de rejouïr le goût par ce même piquant. Au contraire lors qu'il s'en trouva de trop fades dans le ſtile, & dans les penſées, on les deſtina pour ragouter les femmes & les enfans, n'étant pas jugées propres à la nourriture des hommes faits. On mit les deviſes de *Jove* parmi les herbes odoriferantes; car par leur bonne odeur elles rejouïſſent le cerveau. L'Hiſtoire en vanta d'autres de mauvaiſe aparence, diſant: On ne doit pas examiner le ſtile de *l'Infant Don Emanuel*, mais l'art avec lequel il enſeigne la bonne Morale. Pour ne rien oublier, elle leur fit voir un artichaud, & en le rompant feüille à feüille, elle dit: Ces *Relations du Parnaſſe de Bocalini* ſont fort ragoutantes *avec du ſel & du vinaigre.*

Ils n'auroient jamais penſé à ſortir de cet apartement, tant ils y trouvoient de plaiſir, mais le *Devoir* vint les prendre pour les conduire dans une autre

grande Sale encore plus magnifique. C'eſt ici, leur dit-il, que vous trouverez la ſcience la plus importante, celle qui vous aprendra à vivre. Ils entrerent par la porte de la *Raiſon d'Etat*, & ils trouverent une Nimphe couronnée, & qui paroiſſoit plus ſoigneuſe de ſe mettre communément, que de paſſer pour belle, perſuadée aparemment que la beauté eſt un bien pour les autres, & non pas pour ſoi-même. Elle affectoit fort de ſe cacher: cependant Critile la reconut, & dit: C'eſt la Politique: elle étoit occupée (car toute femme ſage n'eſt jamais oiſive) elle étoit, dis-je, occupée à faire des couronnes, ou à les perfectionner. Il y en avoit de toutes ſortes de matiere: d'or, d'argent, de cuivre, de bois de chêne, de fruits & de fleurs. Elle les arrangeoit toutes avec beaucoup d'exactitude & de raiſon. La premiere étoit faite avec art ſans aucun défaut; mais plus pour l'ornement que pour l'uſage. Chacun dit, que c'étoit *la Republique de Platon*, fort peu convenable aux tems où nous ſommes. Il y en avoit deux autres d'or, mais mal en ordre, & ſi mal faites, que quoi qu'elles euſ-

ſent

ſent belle aparence, elle les jetta à terre; & les foulant aux pieds, elle dit; Ce *Prince de Machiavel*, & cette *Republique de Baudin* ne doivent pas paroitre parmi des gens raiſonnables. Celle d'Ariſtote parut bonne, mais trop vieille. On admira celle d'un Prince ſage & Catholique, toute chargée de perles & de pierres precieuſes. C'étoit *la Raiſon d'Etat de Jean Boterus*. Il arriva alors une choſe ſurprenante: c'eſt qu'à la vûë d'une autre Politique très-parfaite, & fondée ſur les principes du Chriſtianiſme, chacun lui donna de grandes louanges. Il vint un grand Seigneur, qui paroiſſoit en avoir envie. Voulant avoir tous les exemplaires, il en donna tout ce qu'on demanda, mais lors que tout le monde crioit, qu'il l'avoit achetée pour s'en ſervir, ou pour la preſenter à ſon Prince, au contraire, de peur qu'il n'en tombat quelque exemplaire entre ſes mains, il les fit tous brûler, & jetter les cendres au vent. Quoi que cela eût été fait en ſecret, la Politique qui penetre tout, le ſût, & au méme moment elle commanda que l'ouvrage fut reimprimé, apres quoi elle fit repandre cette nou-

velle édition par toute l'Europe, prenant bien garde qu'aucun exemplaire ne tombât entre les mains de ce faux Politique. Enſuite elle tira de ſon ſein une boëte precieuſe & odoriferante, & chacun l'aiant priée de l'ouvrir, & de montrer ce qu'il y avoit dedans: C'eſt, dit-elle, une très-belle perle qu'on n'a pas encore vûë. Ce ſont les inſtructions que Charles-Quint, dont l'experience étoit conſommée, donna à ſon fils. Il y en avoit une autre fort grande, mais plus remarquable par ſon épaiſſeur, que par ſa qualité: C'eſt ſans doute, dit Critile, la Politique de *Bobadille*. Cette autre, quoi que petite, eſt precieuſe, dit la Nimphe, & elle n'a d'autre défaut, *que de citer trop d'autoritez*. On voioit beaucoup de couronnes l'une ſur l'autre, & avec peu d'ornemens: on les regarda, & on les trouva vuides & minces. Ce ſont, dit la Nimphe, les Republiques qui n'ont qu'une aparence de Roiauté. Ils reconurent la *Galaté* & ſes ſemblables. Chacun diſoit qu'ils ne devoient pas être placez parmi les Politiques: mais la Nimphe ſoutint le contraire, & allegua pour raiſon que c'étoit une regle

de

de bonne Politique de ſavoir vivre parmi les hommes. Ou trouva pluſieurs inſtructions de grands hommes à leurs enfans; pluſieurs maximes generales tirées de Tacite, & de ſes imitateurs. Il y en avoit beaucoup par terre. Ce ſont, dit on, certains diſcours compoſez d'idées chimeriques, qui n'ont aucun fond, & qui tombent d'elles-mêmes

Mais le plus beau de tous ces apartemens étoit un petit Cabinet, veritable Sanctuaire, centre de l'Ame, où l'Art de tous les Arts enſeigne la Politique du Ciel par des Livres pieux, & par des Traitez de devotion. Le perſonnage ailé dit à Critile: Ce Cabinet eſt un Paradis terreſtre. Critile s'écria; ô treſor de la memoire, delices de l'eſprit, raſſaſiement du cœur! que le commun des hommes mettent leur bonheur dans le vain plaiſir des jardins, de la bonne chere, de la muſique, des jeux, des ris, des amours, des richeſſes: pour moi je veux me donner tout entier à la lecture de ces bons Livres! Alors le perſonnage ailé fit ſigne à Critile de ſortir. Non pas, s'il vous plaît, dit-il, je ne ſortirai point avant d'avoir vû la belle Sofisbelle, puiſqu'elle de-

meure ici. Je vous ſuplie de m'introduire auprés d'elle. Je me la repreſente déja comme une beauté achevée. Il me ſemble voir ſon front ſerain, ſes yeux brillans, ſes cheveux d'une couleur charmante, ſes levres vermeilles, la majeſté de ſes regards, la douceur de ſon ris, la politeſſe de ſes diſcours, & la preſtance de ſa taille. Allons, allons nous en, repliqua le perſonnage aîlé chaque moment que tu tardes me ſemble un ſiecle; & ils s'en allerent.

CHAPITRE V.

La place du Populaire.

ON dit qu'un jour la Fortune étant aſſiſe ſur ſon trône, on lui preſenta deux Requêtes pour lui demander ſes faveurs. Le premier ſouhaitoit être heureux parmi les ſavans & avoir place parmi les hommes ſages. La Fortune lui accorda cette grace, mais d'un air chagrin & d'une maniere refrognée, Le ſecond au contraire demandoit à vivre heureux parmi les ignorans & les fous. Les Courtiſans ſe mirent à rire d'une demande ſi ridicule; mais la Fortune

tune bien contente accorda la Requête. Ils partirent donc tous deux fort ſatisfaits; chacun ſe felicitant dans ſon cœur. Les Courtiſans toujours apliquez à regarder le Prince pour tâcher de deviner ſa penſée, remarquerent bien le changement qui s'étoit fait ſur le viſage de la Reine. Elle qui s'en aperçût leur dit : Qui des deux croyez-vous avoir mieux demandé ? Vous penſez, peut être, que c'eſt le premier ? Vous vous trompez : il n'a pas connu la ſuite de la Requête; car il ne ſera jamais eſtimé dans le monde. Mais le ſecond entend beaucoup mieux ſes avantages; & il ira fort loin. Ils s'étonnerent, & avec raiſon, de ce paradoxe. Mais la Fortune pour le leur éclaircir leur dit : Combien de ſages & de ſavans penſez-vous qu'il y ait au monde ? pas quatre dans une Ville : Que dis-je quatre ? Il n'y en a pas deux dans un Royaume : mais le nombre des ignorans eſt très-grand, & celui des fous eſt infini. Ainſi qui aura la faveur des ignorans & des fous peut aſpirer à la plus haute fortune. Or de ces deux hommes qui preſenterent Requête, le premier étoit Critile, & l'autre Andre-

nius:

nius: ce dernier conduit par Cecrope entra dans la foule des ignorans & des fous: Critile & ſon Liberateur entrerent dans la plus grande place du Monde: elle étoit pleine de peuple? mais il n'y avoit pas un homme, non plus que dans cette autre place, où un fameux Philoſophe cherchoit un homme, diſoit-il, la lanterne à la main, & n'en pouvoit trouver, parce qu'en effet cette grande aſſemblée n'étoit que de demi hommes. Celui qui avoit la tête humaine, avoit le reſte de ſerpent; les femmes avoient le bas de la Sirene. Dautres avoient des pieds & n'avoient point de tête. Ils virent en cette place pluſieurs Actæons qui furent changez en Cerfs: D'autres avoient le dos de chameau, gens propres à porter des fardeaux: pluſieurs paroiſſoient des bœufs lourds & peſans: quelques-uns des loups: mais la plus grande partie étoit des anes ſtupides, & d'une bêtiſe maligne. Je m'étonne, dit Critile, que pas un n'ait la tête de ſerpent, ni d'élephant, ni de renard. Le Philoſophe répondit: C'eſt qu'étant des bêtes, ils ne ſe ſoucient pas même d'être de la meilleure eſpece. D'autres avoient

les

les grifles de lion, & d'autres les pattes d'ours. Celui-ci marchoit avec des pieds de bouc; celui-là avoit des oreilles de Midas : plusieurs avoient des yeux de hibou; d'autres de taupes. Ils étoient partagez en pelotons, parlant beaucoup, mais sans aucun jugement. Ils se mirent sur la matiere de la guerre. Tout d'un coup on assiegeoit Barcelonne; & on la prenoit en quatre jours de tranchée ouverte sans perdre ni monde ni argent. De là ils passoient à Perpignan, & pendant les troubles de la France ils retablissoient les affaires d'Espagne : ils marchoient ensuite en Flandre; & la partageant en quatre, ils donnoient ces quatre parties à quatre divers Potentats aussi oposez entre eux que les quatre élemens. Enfin ils s'en revenoient victorieux à * Saint Jaques de Compostelle pour le remercier. Et qui sont ces Heros-là, demanda Critile, qui combattent si vaillament ? Y a-t-il parmi eux un General Picolomini? Auront-ils par hazard à leur tête le Comte de Fuensaldagne, ou Totavila? Pas un d'eux n'est soldat, répondit le Sage; & pas un n'a jamais vû d'Ar-

* C'est le nom de la Ville.

d'Armées. Ne vois-tu pas que ce ſont quatre païſans? celui qui parle plus que les autres eſt celui qui lit les Gazetes; c'eſt lui qui écrit pour tous, & qui eſt le plus conſiderable du Village après Monſieur le Curé; en un mot, c'eſt le Barbier. Andrenius ne pouvant ſouffrir cette impertinence, dit bruſquement: Mais ſi ces gens-là ne ſavent que planter des navets, pourquoi parlent-ils de conquerir des Provinces, & des Roiaumes? C'eſt - répondit le Conducteur d'Andrenius, qu'ici on fait tout. Vous vous trompez, dit le Sage, on ne ſait rien; mais on y parle de tout. Ils s'approcherent d'une autre troupe de gens qui ſe mêloient de gouverner le monde. L'un prononçoit des arrêts; l'autre publioit des ſentences: on avançoit le commerce; on reformoit les abus. Ceux-ci, dit Andrenius, ſont aſſurément des Membres du Conſeil. Ce ſont des gens, dit le Sage, qui ne ſavent pas gouverner leurs maiſons, & qui parlent de rétablir la Republique? Eſt-il poſſible, s'écria Andrenius, qu'il ſoit monté à la tête de cette canaille de ſe méler du Gouvernement? Celui qui étoit moitié

tié homme & moitié ſerpent répondit ; Tu verras que chacun donne ſon ſuffrage. Oüi, comme des ivrognes, repliqua le Sage ; & s'approchant d'un Marechal il l'avertit, que ſon métier étoit de ferrer des chevaux : il dit a un *Savetier*, qu'il ſe mêlât de ſes *ſavates*. Un peu plus loin il y en avoit qui diſputoient des genealogies, & qui ſe demandoient quelle Maiſon du Roiaume étoit la plus noble ? Ceux-là méme decidoient qu'un grand Capitaine avoit été avancé par faveur plûtôt que par ſon courage ; & que ſon merite avoit été d'avoir trouvé trés peu de reſiſtance. Les Princes même n'étoient pas épargnez : on les accuſoit d'avoir plus de vices que de qualitez convenables à leur dignité. Enfin ils tranchoient net ſur toutes choſes. Que t'en ſemble ? dit le Cecrope ; les Sages de la Grece pouvoient-ils mieux raiſonner ? Ce ne ſont pourtant que des Artiſans, & pour la plupart des Tailleurs, & pourquoi, dit Andrenius, des Tailleurs ? Parce, répondit le Cecrope, que c'eſt leur metier de prendre la meſure à chacun, & de couper les habits. Combien y a-t-il dans le Monde de ces ſortes

tes de gens, qui coupent avec leurs langues, comme avec des ciſeaux, l'honneur & la reputation d'autrui?

Quoi qu'il y eut un grand bruit dans cette place, il s'y trouvoit néanmoins des gens qui crioient plus fort que toute la foule, & qui étoient dans une eſpece de cabane couverte de rameaux. Quel lieu eſt celui-ci? demanda Andrenius. C'eſt l'Areopage, dit le Cecrope en ſe moquant, c'eſt ici qu'on tient le Conſeil d'Etat de tout le Monde. Tout ira bien ſi l'on gouverne commes ces Meſſieurs ordonnent. Ce lieu paroitroit plûtôt un Cabaret, dit Andrenius. Tu ne te trompes pas; mais quand les fumées du vin leur montent à la tête, chacun eſt Chef du grand Conſeil. Pour dire la verité, ajouta Andrenius, on a vû ſortir de ces ſortes de maiſons des gens qui ſont devenus enſuite des hommes fort renommez, & qui avec le tems perdirent la tête pour leurs belles actions: témoins le Tondeur de Segovie, le Cardeur de Valence, le Faucheur de Barcelone, & le Boucher de Naples. Nos gens écouterent un moment, & ils les entendirent diſputer le uns en Eſpagnol, les

les autres en François, les autres en Irlandois, & tous comme des *Allemans*, quel Roi étoit le plus puissant, lequel avoit plus de revenu, combien de monde il pouvoit mettre en campagne, quels Etats étoient les plus étendus; bûvant cependant toujours à bon compte à leur prosperité. Je vois bien, dit Andrenius, qu'ils sont tous fort ivres. Il est vrai, répondit le Sage; ils sont pleins de vin: mais avec cette difference que les uns ont un vin gai, évaporé, les autres l'ont plein d'aigreur; c'est pourquoi ils le degorgent contre les Ministres. Les petits bûveurs sont comme des bouteilles qui s'emplissent d'abord: plusieurs sont des tonneaux couchez par terre: ils font des tambours de la peau de leur ventre, & ils battent la caisse pour s'animer au combat, & pour abimer l'ennemi.

Ceux qui ne pouvoient trouver place dans le cabaret, parce qu'il étoit trop plein, formoient plusieurs autres assemblées, dans lesquelles chacun murmuroit contre le Gouvernement, comme cela arrive dans tous les Roiaumes, & dans tous les Etats, soit en tems de guer-

guerre, ou en tems de paix. Il y avoit du plaisir à entendre les soldats se mêler du Conseil, depécher les ordres, reformer les abus, élire des Juges, nommer des Gouverneurs, visiter les Tribunaux: Des gens de robe, combatre, manier les armes, donner des assauts, & prendre des places: Des païsans, parler de negoce; & les marchands, d'Agriculture; l'étudiant, du campement des troupes; & le Soldat, des Academies: Le Laïque, critiquer les gens d'Eglise, & les gens d'Eglise blâmer l'oisiveté du Laïque Chacun sortant de sa profession: parloit de ce qu'il entendoit le moins: Les vieillards disoient du mal du tems present & beaucoup de bien du tems passé, exagerant l'insolence des jeunes gens, la grande liberté des femmes, la corruption des mœurs, & la perdition de toutes choses. Plus le monde vieillit, disoit l'un, moins je le connois. Et moi, disoit un autre, je n'y entens plus rien; c'est un Monde nouveau. Le sage s'approcha d'eux & leur dit; Regardez plus loin derriere vous, & vous verrez d'autres vieillards dire plus de mal des tems où ils vivoient, que vous n'avez à en dire

dire du votre. Pas loin de là on voioit un autre peloton d'une demi douzaine d'hommes qui paroiſſoient fort à leur aiſe, & qui pourtant n'avoient pas un ſol de bien. Ils concertoient enſemble les moiens de dégager le bien des plus illuſtres maiſons, afin de les remettre dans leur ancien éclat. Quelles richeſſes devoit poſſeder *le Duc de l'Infantado*, dans le tems qu'il logea François Premier Roi de France, lors qu'il fut priſonnier en Eſpagne; Et quelle Maiſon devoit être, diſoit un autre, celle du Marquis de Villena, lors qu'étant tout puiſſant dans la Monarchie, rien n'échapoit à ſon credit ni à ſa volonté. Et celle du Grand Amiral? dans le tems du Roi Catholique, pouvoit-on rien voir de plus ſomptueux? Andrenius demanda qui étoient ces gens-là. Ce ſont, répondit le Cecrope, ce ſont des gens d'honneur: on les apelle Gentilshommes, ou Chevaliers. Ouï, dit le Sage: ces gens, aprés avoir perdu leurs biens, ne ſongent qu'à perdre leur tems; aprés avoir ruiné leurs propres Maiſons, penſent à remettre celles des autres en leur premiere ſplendeur; tant il eſt vrai que les plus ignorans dans

leurs

leurs affaires, ſont ceux qui en ſavent le plus dans celles d'autrui.

Andrenius tout étonné diſoit, qu'il n'auroit jamais crû voir tant de foux faire les ſages, ni tant d'ignorans faire les ſavans. Helas ! répondit le Philoſophe, dans tous les endroits du Monde il y a de ces ſortes de gens ; & dans chaque Communauté, quelque bien reglée qu'elle ſoit : il y a des ignorans qui veulent parler de tout, & juger de tout ſans avoir de jugement. Mais ce qui étonna le plus Andrenius, fût de voir parmi cette lie de la Republique certains hommes de diſtinction, qu'on diſoit être des plus qualifiez. Et que font ici ces Meſſieurs ? Je ne m'étonne point de voir dans cette place plus de faiſeurs de paniers qu'à Madrid ; plus de porteurs d'eau qu'à Tolede ; plus de Faucheurs qu'à Barcelonne ; plus de porte-faix qu'à Seville ; plus de foſſoieurs qu'à Sarragoſſe ; plus de pêcheurs qu'a Valence, & plus de goujards qu'a Milan : mais qu'il y ait ici des perſonnes diſtinguées, le Chevalier, le Don, les Seigneurs ? C'eſt ce qui me ſurprend tout-à-fait. Crois-tu donc, dit le Philoſophe, que ces Meſſieurs

pour

pour rouler caroſſe, & pour être vêtus magnifiquement, en ſoient plus habiles & plus éclairez? Croiez-moi, il y en a bien qui ſont plus étourdis, & plus ignorans que leurs Laquais. Sache donc que ceux qui veulent parler des choſes ſans les ſavoir, & dire leur ſentiment ſur ce qu'ils n'entendent pas, ſe font reconnoitre d'abord pour hommes du vulgaire; fuſſent-ils des Princes; car qu'eſt-ce que le vulgaire? ce n'eſt autre choſe qu'un amas d'ignorans preſomptueux, qui parlent de ce qu'ils entendent le moins.

Enſuite ils ſe tournerent vers quelqu'un qui diſoit; Si j'étois Roi, & vous noterez que c'étoit un portefaix, ſi j'étois Pape, diſoit un gueux. Hé bien, que feriez-vous ſi vous étiez Roi? Ce que je ferois? Premierement je me laiſſerois venir des mouſtaches à l'Eſpagnole; de plus je me mettrois dans une terrible colere, & parbleu.... Doucement, Monſieur, doucement, ne jurez pas: Je veux dire que j'en ferois mettre par terre une demi douzaine; je ſai bien qu'on marcheroit droit; & que certaines gens prendroient plus garde comment ils perdent les victoi-

res & les troupes; comment ils rendent les places aux Ennemis. Je ne donnerois le commandement qu'à des ſoldats de reputation, & non pas à ceux qui portent les plumes ſur le chapeau; je ſaurois bien auſſi recompenſer le merite d'un General, & de ceux qui ſe ſont trouvez en cent batailles, & en mille ſieges. Quels Generaux, quels Vicerois, quels Miniſtres d'Etat je voudrois choiſir! Quant aux Ambaſſadeurs, je ne m'y tromperois jamais. Un Etudiant l'interrompit, & s'écria: Et moi que ne me voi-je Pape ſeulement pour un mois! je ſuis trés-ſûr que les choſes en iroient beaucoup mieux. On ne feroit aucune *nomination aux Dignitez ni aux Prebendes que par concurrence*: Tout ſe donneroit au merite; j'aurois égard à la ſcience, & à la vertu, nullement à la faveur. Au moment qu'il prononçoit ce dernier mot, il vit qu'on ouvroit la porte du Couvent pour diſtribuer à l'heure ordinaire la ſoupe aux pauvres Etudians; & le nôtre de laiſſer là toute ſa Papauté, & de courir pour ne pas manquer ſa ſoupe. Nos Pelerins paſſant d'un endroit à l'autre dans cette place remarquerent

querent diverses boutiques de toutes sortes de métiers. Des Patissiers qui faisoient de bons pâtez de chair de chien; des Chaudroniers qui avoient toujours des chaudrons à raccommoder; des Potiers de terre, qui tâchoient de vendre leurs pots cassez: des Cordonniers qui admiroient les pieds de chacun en leur prenant la mesure; & des Barbiers, qui louoient la beauté des visages en faisant la barbe. Comment, dit Andrenius, parmi tant de sortes de boutiques n'en trouve-t-on pas une seule de Medecin? N'est-ce pas encore bien assez, répondit le Cecrope, qu'il y ait tant de boutiques de Barbiers toujours remplies de gens qui savent ce que personne n'ignore! Il est pourtant surprénant que parmi un si grand peuple il n'y ait pas un Medecin: On en auroit cependant besoin d'un bon nombre, quand ce ne seroit que pour remedier à la médisance. Cela ne peut être, dit le Sage: Et pourquoi? Parce que, répondit-il, quoi que les Medecins aient des remédes à tous maux, & qu'on guerisse même de la folie dans plusieurs Hôpitaux, il n'y a pourtant point de remede pour la bê-

tiſe: & jamais Docteur, quelque habile qu'il fût, n'a pû guerir un ſtupide. Cependant en voilà des Medecins, regarde les. Ils paroiſſoient fort en colere de ce que chacun vouloit ſe mêler de leur art, & de ce qu'on pretendoit guerir tout le monde avec un ſeul remede; quelques-uns même aiant la temerité de vouloir leur aprendre leur métier, en diſputant avec eux ſur la vertu des ſirops, & ſur la neceſſité de la ſaignée. Ces gens-là feroient bien mieux, diſoient les Medecins, de ſe laiſſer tuer ſans dire mot. Les Forgerons avoient leurs boutiques bien arrangées, & ils faiſoient tant de bruit en travaillant, que les Tailleurs ne pouvant le ſuporter, les prierent de fraper plus doucement. Ils ſe querelerent, choſe aſſez ordinaire parmi ces ſortes de gens; & ils ſe maltraiterent, mais ſans ſe faire de bleſſures. Après s'être bien chamaillez, les Forgerons dirent aux Tailleurs: Retirez-vous, car vous êtes des gens ſans Dieu. Comment ſans Dieu? s'écrierent-ils; ſans conſcience paſſe: mais ſans Dieu, que voulez-vous dire par là? Oüi, repliquerent les Forgerons, car vous n'a-

vez

vez pas un Dieu Tailleur, & nous avons un Dieu Forgeron. Chaque métier a le ſien. Les Cabaretiers ont Bacchus, quoi qu'ils ne lui ſoient pas trop fidéles, car ils ont toujours chez eux Thetis la Déeſſe de la Mer. Les Marchands negocient ſous le patronage de Mercure le Dieu des Voleurs. Les Boulangers ont Ceres, les Soldats Mars; les Apotiquaires Eſculape; mais vous autres? Il faut que vous ſoiez une race maudite, puis qu'aucun Dieu ne veut être vôtre protecteur. Loin d'ici profanes, s'écrierent les Tailleurs; vous êtes des Paiens. Le Sage arriva fort à propos pour mettre le hola, & la conſolation qu'il donna aux pauvres Tailleurs, ce fut de leur dire: Puiſque vous n'avez point de Dieu, tout le monde vous envoira au Diable.

C'eſt une choſe prodigieuſe, dit Andrenius, que parmi tant de voix je ne puiſſe diſtinguer aucune parole. N'en ſoiez pas ſurpris, dit le Sage, ce que vous entendez n'eſt qu'une cohuë & qu'une confuſion. Par exemple, un bruit courut il y a quelque tems, qu'un certain jour qu'on deſignoit, quantité de gens devoient mourir ſubitement,

chacun le crut; il y en eut méme qui deux jours avant celui de la prediction moururent de peur. On divulguoit aussi qu'il arriveroit bien-tôt un tremblement de terre, & que toutes les maisons seroient renversées. Il est surprenant comment cette prophetie se repandit par tout, & comment on se la racontoit les uns aux autres. On ne pouvoit souffrir que les gens bien sensez s'en moquassent, & quoi qu'on ignorât absolument sur quoi ce bruit étoit fondé, il ne faisoit pourtant pas bon le contredire. Tous les ans il y avoit quelque nouvelle rêverie, sans qu'on se desabusât après avoir été tant de fois trompé: mais pour les choses d'importance & veritables, on les oublioit d'abord; il n'y avoit que les folies qui demeurassent & qui se transmissent de pere en fils. Mais, dit Andrenius, peut-on attribuer de la voix au peuple? Le peuple a sa voix, répondit le Cecrope, ignorez-vous cette sentente, * *la voix du peuple est la voix de Dieu?* Il est vrai, repliqua le Sage; La voix n'est pas la voix du peuple; mais celle du Dieu Bacchus; & si

* Vox populi vox Dei.

ſi vous en doutez, écoutez-les: vous les entendrez aſſurer des choſes impoſſibles, leſquelles non ſeulement ils s'imaginent, mais qu'ils croient méme devoir effectivement arriver. N'entendez-vous pas cet Eſpagnol qui raconte froidement, que le Ciel touchant une tour du bout du doigt la renverſa, & que d'un ſoufflet il jetta par terre un geant? Ecoutez ce François: avec quelle credulité conte-t-il que Roland d'un ſeul revers de ſon épée culbuta un Cavalier & ſon cheval? Les Portugais n'oublierent pas ſi-tôt la *Pele de la victorioſa Jorniera.* Comme le Sage en étoit là, il arriva un grand Philoſophe qui pretendit, dans cette place de veritables bétes, lever boutique d'hommes; en y vendant des veritez très-importantes; mais il n'y put jamais rien faire; perſonne ne voulant acheter ni verité, ni bon conſeil. Ainſi il fût obligé de ſe retirer. Au contraire il arriva un Aſtrologue qui debitoit mille fadaiſes & mille pronoſtics impertinens. Il prediſoit que l'Eſpagne devoit être ſubjuguée pour la ſeconde fois, parce que *la race des Ottomans étoit éteinte.* Il liſoit les Propheties des Mores & celles de

Nostrodamus. D'abord on vit la boutique toute pleine ; & il vendit ses tromperies avec tant de credit qu'on ne parloit d'autre chose. C'est ainsi qu'on estime plus un conteur de sornettes qu'un Seneque; & qu'on prefere un imposteur à un homme sage.

Ensuite parut une femme monstrueuse; elle étoit suivie d'une foule incroiable de peuple qui l'écoutoit avec admiration : elle étoit extremement grosse & fort sale: le Sage même s'en épouvanta. Quelle hideuse creatute! dit Andrenius: qui est-elle? Le Cecrope répondit; c'est la Minerve de cette Athene, c'est *l'Invincible*. Je ne sai qui l'a ainsi engraissée, dit le Philosophe; ne seroit-ce point l'Ignorance la plus grossiere? Mais voions ce quelle fera. Cette femme passa les boutiques, & s'assit sur un banc, qu'on appelloit *le banc du Cid*. Celle-ci, dit le Cecrope, est la Science du vulgaire : ici on donne les degrés de Docteur à tous ceux qui les demandent : ici on juge du merite de chacun : ici on decide qui est savant, & qui ne l'est pas; si l'Orateur a traité une matiere riche, & si son discours étoit éloquent; si la Harangue

rangue a été belle & bien raiſonnée; ſi la leçon publique du Profeſſeur a été profonde & inſtructive. Et qui ſont les Juges? dit Andrenius, qui ſont les Promoteurs au Doctorat? Qui pourroit-ce être? dit le Sage, ſinon un ignorant, un Archi-ignorant: un homme qui n'a jamais étudié, ni peut-être vû aucun Livre: car ce ſeroit beaucoup s'il poſſedoit quelque abregé de *Variorum*, ou quelque *Polianthea*, pour ſavoir un peu de tout. Eh! s'écria le Cecrope, ne vois-tu pas que ce ſont des perſonnes de grande reputation, qui ſont tout au moins Bacheliers? Celui qui ſe tient dans une poſture ſi grave, eſt très-bien venu à la Cour par ſes bons mots: il n'attaque perſonne, c'eſt pour cela qu'il lui eſt permis de dire des plaiſanteries, quoique fades & inſipides; de faire des Satires & des Paſquinades; enfin c'eſt l'eſprit follet des aſſemblées. Cet autre eſt un prodige qui ſait déja tout, car on ne peut jamais lui aprendre aucune nouvelle: Il a toujours les Gazetes à la main, & il entretient des correſpondences par tout le Monde; il ſe fourre par tout. Vois-tu cet homme habillé

en homme de Lettres ? C'eſt lui qui dans les Univerſitez s'ingere de tout: il ſollicite les depêches ; il eſt de toutes les conferences, il diſpoſe des ſuffrages de tous les Profeſſeurs, on ne fait rien que par ſon canal; il parle pour tous; mais quand il s'agit de ſoutenir des Theſes, on ne le voit, ni on ne l'entend jamais. Remarques-tu ce ſoldat ? il n'y a point de campagne qu'il n'ait faite: il ſait la Flandre ſur le bout du doigt: il s'eſt trouvé au ſiege d'Oſtende, il conoit particulierement le Duc d'Albe; il a fait ſentinelle à ſa tente: *c'eſt un foudre de guerre*; le premier à affronter les dangers; mais qui le jour du combat ſe rend inviſible. J'apellerois volontiers, dit Andrenius, tous ces gens-ci les *frelons du Monde*. Ce ſont donc eux qui loüent les braves guerriers, & les ſavans? Oüi, répondit le Cecrope; car celui qui a le bonheur d'avoir leur aprobation pour être Docteur, il le ſera toujours, qu'il ſoit Docte ou ignorant. Il n'apartient qu'à eux de donner de la reputation aux bons Theologiens, aux bons Predicateurs, aux bons Medecins, & aux grands hommes de Lettres. Ils ont mé-

méme l'autorité de decrier les Princes. N'eſt-ce pas tout dire? Vous ſavez très bien, que ſi le Barbier du Village n'aprouve pas le Prône du Curé, quoi que ſavant, il ne vaudra rien; il n'aura dit rien qui vaille, eut-il declamé comme un Ciceron. Voiez-vous ces autres qui ne diſent mot? Ils attendent qu'on parle premierement, & qu'on s'explique: après cela vous les entendrez dans le moment s'écrier: *ah c'eſt un grand homme, c'eſt un ſavant*: ils prodiguent leurs acclamations ſans ſavoir ſur quoi: Ils loüent & ils blâment ce qu'ils ne conoiſſent pas; c'eſt pour cela que le bon Politique tâche toujour d'avoir un de ces gens, comme un bon aiman, pour attirer la Populace, Y en a t-il donc, demanda Andrenius, qui ſe contentent d'un applaudiſſement ſi commun? Comment s'il y en a? repondit le Sage: beaucoup. Ames baſſes, petits genies qui tâchent de ſe procurer l'aprobation du vulgaire par ces belles choſes, que nous appellons *merveilles des idiots, & prodiges des païſans*. Ils font de gros ouvrages d'aparence qui n'ont ni rime, ni raiſon; trop contens, pourvû qu'ils attrapent les

 bon-

bonnes graces & la faveur du commun peuple, sur l'amitié duquel on ne peut pourtant assurément faire aucun fond; car il y a une très-grande difference de ses paroles à ses actions: Qui l'aura vû hier furieux & emporté, le menu peuple, dans le soulevement qu'il fit à Seville, le voit aujourd'hui muët dans le chatiment public qu'on fait de sa mutinerie: ses furies sont comme des tempêtes excitées par le vent, qui plus elles sont grandes, plus vîte elles s'apaisent.

Nos gens virent quelques personnes qui dormoient fort à leur aise, & cependant on publioit dans la place, qu'ils étoient à la guerre, qu'ils avoient fait des merveilles dans les combats, & qu'ils avoient même beaucoup contribué aux avantages remportez. Il y en avoit un entr'autres qui dormoit étendu tout de son long, & on disoit néanmoins qu'il ne prenoit jamais de repos & qu'il étudioit jour & nuit; ainsi on le faisoit passer pour la tête du monde la plus forte & la plus infatigable. Quel spectacle! dit Andrenius: est-il possible qu'il regne ici un si grand aveuglement? Oui, dit le Sage, si le commun

mun peuple entreprend de vanter quelqu'un, en voilà aſſez, ce quelqu'un a fait fortune en reputation. Quoi qu'il ne faſſe autre choſe que dormir, il ſera toujours un grand homme, & on écoutera ſes pauvretés comme s'il diſoit les plus belles choſes du monde. C'eſt tout le contraire des autres qui travaillent ſans ceſſe pour devenir ſavans, & qui font d'illuſtres actions: de ceux-ci on dira qu'ils ne font que dormir, & que perdre leur tems. Ne ſais-tu pas ce qui arriva à Apollon avec ſa divine Lire? Un gros & vilain porcher le défia un jour de joüer mieux ſur cette Lire que lui ſur ſa Corne-Muſe. Apollon ne voulut pas accepter le defi. Les quatre Muſes qui voioient ce ruſtre reprocher au Dieu ſa crainte, & ſe vanter de la victoire, prioient inſtamment Apollon de joüer. Mais il perſiſta conſtamment à refuſer, ne voulant pas commettre ſa grande reputation au jugement des gens qui n'en ont point. Vous ſavez auſſi que le Roſſignol perdit ſon procès avec l'Ane; que la Roſe fût ſur le point d'être declarée moindre que le chardon: & que le Pan n'oſa jamais ſe mettre en rang avec le Corbeau,

ni les Diamans avec les Cailloux ; ni le Soleil même avec la Mouche Cantaride, de peur de s'exposer à la censure des étourdis. Un homme sage disoit souvent ; C'est une mauvaise marque quand mes ouvrages plaisent à tout le monde ; car comme il y a très peu de bons conoisseurs, ce qui plait à la multitude doit par consequent deplaire au petit nombre de gens qui sont de bon goût.

On faisoit aussi courir sur la place plusieurs contes ridicules & contraires au bon sens, lesquels néanmoins chacun croioit comme des veritez. Les esprits folets, les Lutins, les Sorciers, tout cela étoit en vogue. Chaque Palais ruiné devoir avoir au moins deux Lutins : Les uns les voioient habillez de verd ; les autres de rouge : mais le plus grand nombre les voioit vêtus de gris-blanc. Ils étoient d'une taille de marionnete, & coiffez d'un petit capuchon : ils inquietoient les gens, & lors qu'ils aparoissoient aux vieilles femmes, ils ne manquoient jamais de s'écrier, *Lutins avec Lutins*. Il ne mouroit pas un Marchand, qui ne fût d'abord environné de marmotes & de chats

chats ſauvages. Il y avoit autant de ſorcieres que de vieilles femmes. On parloit d'une infinité de treſors enchantez & enfouïs ; & pluſieurs même des plus foux ſe preparoient à les aller chercher. On aſſuroit qu'à la verité l'Eſpagne ne manquoit pas de mines d'or & d'argent ; mais qu'elles étoient enfermées de groſſes murailles, & qu'on n'y pourroit point entrer, qu'après qu'on auroit épuiſé celles des Indes, de Salamanque & de Tolede. Cette perſuaſion étoit ſi generale & ſi forte, qu'on crioit malheur à celui qui en faiſoit le moindre doute. Enfin il s'éleva tout d'un coup un vrai tumulte, ſans qu'on pût en découvrir le ſujet, & ſans qu'on ſût la maniere dont il s'étoit formé. Ce n'eſt pas qu'on en fut beaucoup ſurpris, la choſe étant fort ordinaire chez un peuple ; ſur tout s'il eſt auſſi credule que celui de Valence ; auſſi groſſier que celui de Barcelone, auſſi entêté de ſa Nobleſſe que ceux de Tolede ; auſſi inſolent que le Peuple de Lisbonne : grands parleurs comme à Seville ; mal propres comme à Madrid : criailleurs comme à Salamanque : autant impoſteurs que

ceux

ceux de Cordouë; & autant méprisables que ceux de Grenade. Ce qui causoit cette émeute fut qu'on vit paroitre dans une ruë un monstre d'une espece toute singuliere. Il n'avoit point de tête, quoi qu'il eut une langue: point de bras; mais des épaules propres à porter un fardeau: sans poitrine ni mains; mais avec des doigts pour marquer les choses: son corps n'étoit qu'une masse, & comme il n'avoit point d'yeux, il tomboit fort souvent. Il attaquoit avec furie, mais un moment après il trembloit. Il se rendit d'abord maitre de la place; & dès lors il s'y éleva un broüillard si obscur, qu'on ne pouvoit plus voir le Soleil de la Verité. Andrenins s'écria, quel est donc ce Demon qui obscurcit ainsi toute la place? C'est, répondit le Sage, le fils aîné de l'Ignorance, le pere du Mensonge, le frere de la *Bétise*, qui a épousé *sa mere la Malice*; c'est-à-dire cette grande Populace, que nous voions ici. Sur cela le Roi des Cecropes prit une corne qu'il avoit derobée à un faune, & la remplissant de l'air de la Vanité, il en sonna d'une si grande force, que toute

l'assem-

l'aſſemblée aiant été ſaiſie d'une terreur panique, chacun s'enfuit de ſon côté. Il ne fût pas poſſible de leur faire entendre raiſon, ni d'en retenir pluſieurs, qui ſe jettoient tête baiſſée par les fenêtres. Les Soldats crioient en fuiant : Au meurtre, au meurtre ; & effectivement pluſieurs en venant aux mains ce fut un vrai maſſacre, ſe tuant les uns les autres plus cruellement, que ne faiſoient les Paiens pendant leurs Bacchanales. Andrenius fût obligé de ſe retirer au plus vîte, fort chagrin de s'être laiſſé tromper ; & regretant amerement la compagnie de ſon cher Critile. Encore fut-il bien heureux d'être conduit par ſon Sage, & d'avoir aquis déja quelques lumieres qui lui ſervirent bien dans cette occaſion.

CHAPITRE VI.

L'Apologie de la Fortune.

L'Homme & la femme comparurent un jour devant Jupiter pour lui demander de nouvelles graces : (car avec les

les Dieux & les Rois il faut revenir souvent à la charge.) Ils demandoient donc que celui qui leur avoit donné l'étre voulût bien les rendre parfaits. L'Homme parla le premier, & demanda la sagesse, dont il avoit besoin, disoit-il, puisqu'il étoit le chef. Sa Requéte parut assez juste, & on la lui accorda : à condition que par reconnoissance il paieroit le tribut. La femme arriva & dit, que si elle n'étoit point le chef, elle n'étoit pas non plus les pieds, mais la face : & elle suplia de bonne grace qu'on lui accordât la beauté en partage. *Fatta la gracia*, dit Jupiter, tu seras belle, à condition pourtant que tu paieras un droit pour ta foiblesse. Tous deux se retirerent fort contens : car personne ne peut jamais sortir mécontent de la presence des Dieux: L'homme prisoit la sagesse par dessus toute chose, & la femme, la beauté : L'homme vantoit sa tête, & la femme son visage. La Fortune aprenant ce qui s'étoit passé, regarda comme un affront pour elle, que ni l'homme ni la femme n'avoient pensé à demander le bonheur, tant ils en faisoient peu de cas. Laissons les faire, dit-elle, nous verrons,

rons, comment l'homme s'y prendra avec sa sagesse; & la femme, avec sa beauté, s'ils n'ont point de Fortune. Qu'ils sachent que desormais je leur serai toujours contraire: Je me declare l'ennemie de la science, & de la beauté: Je saurai bien effacer leurs belles qualitez: & on assure que depuis ce jour-là les gens de merite ont été toujours malheureux, rien ne leur réüssit: mais les petits genies sont heureux, & les ignorans sont dans la faveur. Ce n'est rien d'avoir la science, les amis, les richesses méme, si l'on n'a point de bonheur. Il en est ainsi de la femme. Que lui sert d'etre belle comme un Astre, si elle est toujours malheureuse?

Un Nain faisoit ce conte à Critile qu'il voioit fort triste, pour le consoler, & pour lui faire perdre la resolution qu'il avoit prise de voir la Princesse Sofisbelle: envie qui lui étoit venuë par les promesses de cet homme ailé, qui pourtant avoit disparu sans avoir pû le satisfaire. Croyez moi, disoit le Nain, tout ce que nous avons dans cette vie passe, ce n'est qu'une ombre. Cette maison méme du Savoir n'est que pure aparence. Quoi donc? tu pensois

ſois voir & toucher avec tes mains la Science même ? Il y a bien des années qu'elle s'eſt envolée dans le Ciel avec les autres Vertus en la compagnie d'Aſtrée. Il n'eſt reſté d'elle en ce monde que *certains broüillons* dans les écrits que tu vois ici. Elle avoit pour ſa demeure la tête des ſavans ; mais les ſavans ne ſont plus. Il n'y a d'autre Science à preſent que celle qu'on trouve dans les caracteres immortels des Livres, où il faut que tu la cherches, ſi tu veux la trouver.

Dis moi, lui demanda Critile, comment s'appelle cet homme de bon goût qui a raſſemblé tant de Livres ſi precieux & ſi bien choiſis? qui peut être le maitre d'une ſi riche & ſi nombreuſe Bibliotheque ? Si nous étions en Arragon, répondit le Nain, je croirois que c'eſt celle de Don Fernand, Duc de Villa-Hermoſa : ſi nous étions à Paris, celle du ſavant Duc d'Orleans : à Madrid, celle de Philippe le Grand, & à Conſtantinople, celle du ſage Oſman. Mais que nous importe? Allons nous en à la découverte du bonheur : car, comme je t'ai dit, toutes les richeſſes ne valent rien ſans lui. Je voudrois au-

auparavant, repliqua Critile, trouver mon camarade, qui, comme je t'ai déja dit, a été aſſez fou pour ſe laiſſer entrainer par la foule des ſots & des ignorans. S'il eſt allé avec eux, dit le Nain, nous le trouverons ſans doute dans la maiſon du bonheur; car ces gens-là y arrivent bien plutôt que les ſages. Peut-être le verrons-nous déja dans un poſte avancé. Critile lui demanda s'il ſavoit le chemin du Bonheur. Voilà la difficulté, répondit-il: car ſi une fois nous trouvons ce chemin, nous arriverons bien-tôt au comble de toutes les felicitez.

Il me ſemble pourtant que nous y ſommes. Je le reconnois par ſon inégalité. Vois-tu bien ces Lierres? c'eſt la marque qu'on m'a donné pour le trouver; car tu ſais que les Lierres qu'on voudroit faire venir avec arrangement, ſe flétriſſent d'abord; au lieu que ceux, qui ſans aucun ordre ſont mélez enſemble, s'avancent, & croiſſent beaucoup. C'eſt là la marque pour conoitre le chemin du bonheur. Il arriva dans ce moment un ſoldat, qui d'un air fort empreſſé demanda s'il étoit dans le bon chemin. Le Nain lui répondit; Quel

Quel bonheur cherches-tu ? le faux ; ou le veritable ? Et quoi donc ? repliqua le ſoldat ; je n'ai jamais ouï dire qu'il y ait de faux bonheur Oh, dit le Nain, on n'en conoit preſque pas d'autre aujourd'hui. Un riche croit etre heureux, & il en eſt ſouvent bien éloigné. Un autre s'imagine, que c'eſt un grand bonheur pour lui d'avoir échapé pluſieurs fois à la juſtice ; & il n'a échapé pourtant que pour étre reſervé à un plus grand châtiment. On entend dire ſouvent, cet homme-là m'a ſervi d'Ange tutelaire, & cet Ange pretendu eſt le mauvais Demon qui a cauſé ſa perte. Quelques uns ſe glorifient de n'avoir jamais aprouvé aucun revers de fortune, ne reflechiſſant pas que c'eſt une marque que le Ciel ne les juge pas dignes d'entreprendre des actions de courage. Un avaricieux, quand on lui aporte de l'argent s'écrie: *c'eſt Dieu qui me l'envoie*, & c'eſt au contraire le Diable, miniſtre de ſon uſure. Il y en a qui ſe croient bienheureux de n'avoir jamais été malades. quoi que la maladie eut été l'unique remede pour guerir leurs ames. L'impudique ſe vante d'avoir eu la faveur des

des Dames, & ce ne ſont pourtant que les Dames qui l'ont perdu. Une fille fait gloire de ſa beauté, & c'eſt cette même beauté qui eſt l'occaſion de ſa perte. C'eſt ainſi que la plûpart des hommes ſe trompent dans le juſte prix du bonheur & du malheur; c'eſt ainſi que d'un faux principe on ne peut jamais tirer que de fauſſes conſequences

Il vint un Courtiſan qui murmuroit, & un Etudiant le contrarioit; car tous ceux qui croient ſavoir quelque choſe ſont toujours prêts à contredire. Ces deux champions, après avoir combatu quelque tems de la langue, attaquerent le Nain. Que cherches-tu ici? lui dit l'Etudiant. A devenir auſſi grand qu'un geant, répondit le Nain. Le deſſein eſt fort beau, repliqua l'Etudiant; mais comment t'y prendre pour l'executer? Rein n'eſt plus facile, dit le Nain, pourvû que Madame la Fortune le veüille: car ſelon qu'il lui plait, les Nains deviennent Geans, & les Geans diviennent Nains. Pluſieurs qui étoient plus petits que moi, ſont à preſent de plus haute taille. On n'a point d'égard aux bon-

bonnes ni mauvaiſes qualitez : à la ſcience, ou à l'ignorance ; à la bravoure, ou à la timidité ; à la beauté, ou a la laideur : mais le tout conſiſte au bonheur d'être né ſous une heureuſe Planete. Parbleu, dit le ſoldat ; il faut bon gré malgré que cette Madame la Fortune me faſſe juſtice. Doucement, Monſieur l'Officier, dit l'Etudiant, il eſt dangereux de parler ici trop haut. Je parle du ton naturel de ma voix, répondit-il, & je la hauſſerois encore plus, quand même je ſerois dans la Sale de Don François Ruez de Contrera. Croiez moi, le parti qu'il faut prendre avec la Fortune, eſt de lui montrer les dents : car elle ſe moque de ceux qui ſouffrent patiemment ſes caprices : c'eſt pourquoi on voit ſi ſouvent que les gens hardis à parler, & à s'intriguer font tout ce qu'ils veulent dans le Monde : il n'y a que pour eux à être avancez ; mais pour les gens timides, euſſent-ils d'ailleurs tout le merite poſſible, on les laiſſe dans l'obſcurité. Parbleu, j'en jure, il y aura bien du malheur, ſi Dame Fortune me refuſe ſes bonnes graces. Vous ſerez donc bien habile, repliqua l'Etudiant : car on ne

ne ſait comment s'y prendre pour la fixer: elle eſt trop adroite dans ſes coups de revers: j'ai ouï dire ſouvent que le meilleur moien pour la gagner, étoit de lui faire bien ſa cour. Si cela eſt, dit le Courtiſan, je puis donc compter ſur ſes faveurs, car par mes ſoumiſſions, par des reverences très-profondes, & en lui baiſant mille fois la main, je la gagnerai ſans doute. Lui baiſer les mains? dit le ſoldat; je le ferai peut-être ſi elle me donne ce que je lui demande: à cela près, ce qui eſt dit, eſt dit.

Il me ſemble déja la voir, diſoit le Nain: pour elle, elle n'aura pas les yeux aſſez bons pour m'apercevoir, à cauſe de mon extréme petiteſſe; & puis hors ceux qui ont belle apparence, tous les autres ſont inviſibles. Elle ne me verra donc pas non plus, dit l'Etudiant, car je ſuis dans les tenebres de la miſere; or vous ſavez qu'on *ne voit pas les choſes dans l'obſcurité*. Comment pourroit-elle vous voir, dit le Courtiſan, puiſqu'elle eſt aveugle? Critile prenant la parole, dit. Je ne ſais combien il y a qu'elle eſt aveugle; mais on ne parle d'autre choſe à la Cour. Et com-

ment donc peut-elle diſtribuer ſes biens ? Comment ? répondit l'Etudiant, en aveugle : il me ſouvient d'avoir lû qu'un ſavant homme la vit aſſiſe ſur un arbre bien touffu, qui lui ſervoit de thrône : on voioit pendre aux branches de cet arbre, au lieu de fruits, des Couronnes, des Tiares, des Mitres, des Chapeaux des Bâtons de commandement, & mille autres marques de dignité, le tout entremêlé de coutelas, de rames de galére, de chaînes, & de bonnets d'ignominie. Autour de l'arbre étoit une groſſe foule d'hommes & de bêtes ; de bons & de méchans ; un ſavant & un âne ; un loup & une brebis ; un ſerpent & une colombe. La Fortune frapoit à l'avanture avec ſon bâton d'aveugle : & dans le même moment les uns voioient tomber des Couronnes ſur la tête, d'autres des coutelas ſur le cou ; & cela par un ſimple hazard. Tel homme ſe trouvoit honoré d'un Baton de commandement, qui auroit eu les mains plus propres à ramer. Tant il eſt vrai que tout ſe faiſoit à l'aveugle. Ce n'eſt pas en dire aſſez, repliqua l'Etudiant, il faut ajouter, follement. Chacun convient

que

que la Fortune eſt devenuë folle, & on le voit bien, puiſqu'il n'y a ni ordre, ni diſcernement en tout ce qu'elle fait. On raconte diverſement la cauſe de ſa folie. L'opinion la mieux fondée, eſt que la Malice lui donna un philtre, & qu'abuſant enſuite de l'autorité de la Fortune, ſous le pretexte de la ſoulager de ſes penibles occupations, elle ſe ſervit de l'occaſion pour donner à ſes favoris tout ce qu'ils pouvoient ſouhaiter; aux voleurs, les richeſſes: aux arrogans, les honneurs: aux ambitieux, les dignitez: aux ſtupides, les bonnes avantures: aux femmes ſottes, la beauté: aux timides, les victoires: aux ignorans, les applaudiſſement; & tout aux impoſteurs. Les recompenſes ne ſont plus pour le merite, ni les châtimens pour les crimes. Ils n'y a point d'ordre, tout va follement comme je l'ai dit. Et pourquoi ne dirons-nous pas auſſi que tout y va, comme dans un lieu infame? perſonne n'ignore ſa mauvaiſe reputation. Cette debauchée ne s'attache qu'aux jeunes gens, ennemie des hommes faits, & d'un jugement meur; mâratre envers les bons, envieuſe des ſavans; tiranne des Heros;

 cruel-

cruelle pour les affligez, inconſtante envers tout le monde. Puis donc qu'elle n'eſt qu'un compoſé de malheurs, pourquoi allons-nous la chercher dès nôtre enfance? Nous ſommes en cela bien plus aveugles, & bien plus fous qu'elle.

Dans ce moment-là ils aperçurent un Palais fort extraordinaire: car d'un côté il paroiſſoit un édifice ſuperbe; mais de l'autre ce n'étoit qu'une machine ruineuſe & fondée ſur rien. En s'aprochant ils reconurent que ce qu'ils avoient pris pour un grand bâtiment, n'étoit qu'une échelle: car en toute cette grande maiſon de la Fortune on ne fait que monter & deſcendre. Les degrez étoient d'une glace fort fragile, quoi que double; & tous ces degrez étoient ſi gliſſans, qu'on ne pouvoit ſe tenir ferme, & qu'on étoit toujours en danger de tomber. Il étoit plus difficile de monter la premiere marche, qu'il ne l'eſt d'arriver au ſommet d'une montagne: mais auſſi quand une fois on avoit franchi ce premier degré, tous les autres étoient très-faciles. Du côté par où il faloit deſcendre, c'étoit tout le contraire; car d'abord que quel-

qu'un

qu'un commençoit à monter, au meme instant un autre tomboit assez rapidement. Nos voiageurs arriverent justement lors qu'un homme descendoit: sa chute divertit beaucoup les spectateurs, parce qu'en tombant ses benefices, ses honneurs, ses dignitez, ses richesses, ses titres, tout roula avec lui, aussi bien que tout ce qu'il avoit volé dans ses charges. On vit une Commanderie qui en tombant sauta dans les mains d'un de ses ennemis. Un autre aiant perdu, suivant la coutume, sa charge, c'étoit à qui le pilleroit le mieux, & chacun se rejouissoit du chagrin que ce malheureux avoit de sa chute. Critile riant comme les autres, s'écria: Quel joli coup de fortune c'eut été, quel agréable spectacle, de voir rouler jusques en bas un Alexandre le Grand, de voir tomber de ses mains un Monde entier, tant de Couronnes, tant de Roiaumes & de Provinces, tout cela, dis-je, tomber comme des noix qu'on abbat d'un arbre pour ceux qui peuvent les attraper!

Critile & ses camarades s'aprocherent du premier degré. La Faveur premier Ministre & confident de la Fortune,

tune, y aſſiſtoit toujours, & donnoit la main à quiconque ſe preſentoit, pour lui aider à monter : en rendant ce bon office, elle n'avoit égard qu'à ſon propre gout, qui devoit être bien mauvais, puiſqu'elle ne donnoit la main à aucun homme de bien. Elle choiſiſſoit toujours ceux qui avoient le moins de merite. Voioit-elle quelque ignorant ; elle l'apelloit auſſi-tôt, ſans vouloir jetter les yeux ſur pluſieurs ſavans ; & , quoi que tout le monde murmurât, elle n'en faiſoit pas moins à ſa tête. Les hommes de bon ſens & d'integrité lui étoient inſuportables, parce qu'il lui ſembloit qu'ils remarquoient ſes folies, & qu'ils avoient ſes injuſtices en horreur. Mais pour les flateurs & pour les fourbes ? Oh ! elle leur tendoit les bras : & leur donnoit tout ce qu'il y avoit de meilleur ; ainſi tout alloit en confuſion : Il y avoit autour d'elle pluſieurs gens qui imploroient ſon aſſiſtance : mais voiant un homme d'eſprit, un Seigneur de merite, elle diſoit je ne ferai pas la ſotiſe d'aider cet homme-là : il en ſait trop : ce n'eſt pas ce qu'il me faut. Enfin c'étoit ſa maniere de mépriſer les hommes illuſtres dans le

Gou-

Gouvernement, dans les armes & dans les Lettres; & ne ſuivant que ſon aveûgle paſſion, elle faiſoit tout à tort & à travers.

Telle étoit l'échelle pour monter: mais il n'y avoit rien à faire pour Critile qui étoit un inconu, ni pour le Courtiſan, quoi qu'il eut aſſez de conoiſſance; ni pour l'Etudiant, ni pour le ſoldat, quoi qu'ils euſſent du merite, tout le bonheur tomba ſur le Nain. Aiant fait conoitre à la Faveur qu'il étoit ſon allié, d'abord elle lui donna la main pour le faire monter. Le ſoldat enrageoit de voir que les poules montoient en volant; & l'Etudiant n'avoit pas moins d'indignation de remarquer comment les bêtes avancent en courant. Parmi tant de difficultez on aperçut Andrenius qui étoit au haut de l'échelle C'avoit été par la faveur du peuple qu'il s'étoit avancé ſi-tôt; & qu'il ſe trouvoit déja élevé aux plus grandes dignitez. Il reconut Critile, choſe aſſez rare! car il y en a pluſieurs, qui quand ils ſont grands Seigneurs, ne conoiſſent plus perſonne, non pas même leurs peres, ni leurs enfans. Il appella donc ſon ami, & lui donnant la main,

il l'éleva. Ainſi tous deux enſemble purent après cela aider les autres à monter. On ſautoit de degrez en degrez avec beaucoup de facilité: après avoir gagné le premier, on alloit de charge en charge, & quelquefois d'une dignité à toutes les autres enſemble. Etant arrivez à la moitié de l'échelle, ils remarquerent une choſe ſurprenante: car tous ceux qu'ils voioient les plus hauts leur paroiſſoient de grands hommes, & des geans; & ils diſoient en eux-mêmes: Quel eſt donc ce puiſſant Monarque qui vient de paſſer? Quels ſont ces Capitaines? Au contraire, regardant au deſſous d'eux, tous ceux qu'ils voioient n'étoient à leurs yeux que de très-petits hommes, que des Nains.

Il y a une difference très-grande, dit Critile, a être montez les premiers: car ceux qui nous ont precedé nous paroiſſent de grands hommes; mais tous ceux qui ſont preſens, & ceux qui viennent après nous, ne nous paroiſſent rien. Cela arrive à proportion qu'on regarde les hommes differemment, ou comme ſes ſuperieurs, ou comme ſes inferieurs; en les conſiderant

rant, ou de bas en haut, ou du haut en bas. Ils parvinrent enfin jusques à l'endroit où la Fortune s'est placée; mais qu'ils furent surpris quand ils la virent toute autre qu'ils ne se l'étoient representée, & que tout le monde se la figure. Car outre qu'elle n'étoit point aveugle, son visage avoit un grand éclat: des yeux plus vifs que ceux de l'aigle, & plus penetrans que ceux du linx. Son air, quoi que serieux, étoit fort doux: elle n'étoit jamais en repos; toujours en mouvement, aiant dessous les pieds deux petites roües qui lui servoient de souliers: ses habits étoient un mélange de deüil, & de magnificence. Ils la regarderent avec une attention extraordinaire, fort étonnez d'une telle nouveauté, & ils doutoient presque que ce fût elle-même. L'Equité qui étoit auprès d'elle, une balance à la main, remarquant leur surprise, leur dit: Qui pensez-vous donc que ce soit? La Fortune leur dit aussi; mais d'une maniere naturelle & obligeante; Aprochez-vous, & parlez moi franchement: vous savez que j'aime ceux qui ne craignent rien. Pourquoi paroissez-vous si étonnez? Auçun de la troupe n'osa

répondre, excepté le ſoldat: celui-ci à qui la langue demangeoit, & qui étoit le plus hardi d'un air intrepide fit cette réponſe: Grande Reine, maitreſſe & diſpenſatrice de toutes les faveurs, je veux te dire aujourd'hui toutes tes veritez. Le monde d'un bout à l'autre eſt rempli de gens qui murmurent contre toi: depuis le Roi juſqu'au Berger chacun eſt mécontent des tes manieres: je te parle avec ſincerité: car je ſai qu'à toi comme à tous les Grands on cache les nouvelles les plus veritables, & qu'on prend grand ſoin d'empécher qu'ils ne ſachent ce qui ſe dit d'eux. Je ſuis bien informée, répondit la Fortune, qu'on ſe plaint de moi; mais j'en ignore la raiſon. De quoi donc ſe plaignent-ils? Beaucoup plus que tu ne ſaurois t'imaginer, repliqua le ſoldat; & pour te ſatisfaire, je te dirai premierement qu'ils t'accuſent d'être aveugle; ſecondement d'être folle, & puis d'être . . . . Tout beau, tout beau, dit la Fortune en l'interrompant, n'allons pas ſi vîte: je veux donner ſatisfaction à tout le monde. Je proteſte donc, qu'étant fille de Dieu, conduite par ſa divine providence, & ſi ſoumiſe

mise à ses ordres, que pas une feüille d'arbre ne meut sans sa volonté; qu'étant, dis-je, fille de Dieu, je suis bonne & judicieuse. Je n'ai point d'enfans que je puisse favoriser preferablement aux gens de merite; car le bonheur & le malheur ne passent jamais en succession. Les hommes se plaignent à tort que je favorise les méchants; & vous leur rendrez témoignage que je ne suis point aveugle: mais ce sont eux qui sont cause de leurs disgraces, en prodiguant leurs biens. Un riche donne son argent aux assassins, aux scelerats, & aux infames: il fait des presens de cent & de deux cens pistoles à une maitresse, pendant qu'il laissera dans le besoin sa propre fille, qui est un Ange en bonté & en beauté; & qu'il maltraitera sa femme, quoi que très-vertueuse. Ceux qui ont du pouvoir donnent les charges à des fripons; ils protegent avec passion les plus indignes; ils favorisent les ignorans; ils recompensent un lâche flateur; ils soutiennent un imposteur; élevant toujours aux dignitez ceux qui en sont les moins capables, & ne se souciant nullement de faire valoir le merite. Les peres sont portez pour celui

de leurs enfans qui eſt le plus méchant, & les meres, pour leur fille la plus folle; le Prince, pour le Miniſtre le plus temeraire; le Maitre, pour le diſciple le moins capable; le Paſteur, pour la Brebis galeuſe; l'Evêque, pour celui qui eſt le plus libertin; le Capitaine, pour le ſoldat le plus timide; mais au contraire quand ceux qui gouvernent ont de l'integrité & de la vertu, comme ceux qui gouvernent aujourd'hui, on peut voir que les bons ſont eſtimez & les ſavans recompenſez. Sera ce donc ma faute ſi un homme choiſit pour ſon ami le plus grand ennemi de ſon honneur, & pour ſon confident un indiſcret? Tout le mal vient d'eux-mémes; ce ſont eux qui favoriſent le vice, ce ſont eux qui mépriſent & qui haïſſent la vertu. Pour moi je ne ſouhaite rien avec tant d'ardeur que de voir les gens de bien heureux & contens. Voiez mes mains; conſiderez les bien, & vous verrez qu'elles ne ſont pas à moi. Celle-ci eſt la main d'un grand Prince Eccleſiaſtique; & l'autre celle d'un Prince Seculier; c'eſt pourtant avec ces deux mains que je partage les biens: Ce ſont elles qui diſtribuent les recompenſes,

penſes, & qui diſpenſent les felicitez : c'eſt donc à elles à prendre garde qui ſont ceux qu'elles élevent. Pour moi je ne donne rien que par les mains des hommes mêmes, & je n'en ai point d'autres. Mais pour vous prouver ſenſiblement une verité ſi importante, pour vous la faire toucher à l'œuil : Hola! cria-t-elle, qu'on me faſſe venir ici l'argent, l'honneur, les charges, les recompenſes & le bonheur; qu'on amene tout ce qui eſt eſtimé dans le Monde, en un mot tout ce qu'on nomme mes biens. Ils comparurent d'abord; & elle leur dit : Venez méchante canaille, gens de rien, qui me perdez de reputation, & qui me faites paſſer pour une Reine ſans honneur. Toi argent, répons moi, pourquoi n'aimes-tu pas les gens de bien? Pourquoi ne remplis-tu pas les mains des ſages & des vertueux? Eſt-il poſſible qu'on aura toujours ſujet de dire que tu ne te plais que chez les méchans; que les plus grands ſcelerats ſont tes amis; & que tu n'aimes qu'à frequenter qu'eux? peut-on ſouffrir cela? Madame, répondit l'argent, il eſt pourtant certain que les fripons, les bateleurs, les de-

bauchez & les debauchées n'ont jamais un écu dans leurs poches : mais si les gens de bien sont aussi gueux, ce n'est pas ma faute. A qui donc doivent-ils s'en prendre? A eux-mêmes. A eux-mêmes? & comment cela? Parce qu'ils ne veulent point de moi. Ils ne volent point; ils ne trompent personne : ils ne savent pas mentir; ils ne font point de querelles; ils ne se laissent point suborner; ils ne pillent point les pauvres; ils ne succent point le sang des orphelins; comment donc pourroient-ils devenir riches, puis qu'ils ne veulent pas se donner la peine de me chercher? Hé quoi! répondit la Fortune; faut-il que ce soient eux qui vous cherchent? Vous qui courez si bien, allez vous-même les trouver; & leur faites offre de vos services, & de vôtre tout-puissant credit. Madame, répondit l'argent, j'y vais aussi quelquefois de mon propre mouvement; ou bien, on m'y envoie, soit par recompense, ou par heritage: mais ils ne me savent point garder, & je ne suis pas plutôt chez eux qu'ils m'envoient de côté & d'autre pour secourir les miserables : ils s'empressent de paier leur dettes; ils ont

sans

ſans ceſſe à la bouche une je ne ſai quelle charité, qui leur fait partager tout ce qu'ils ont avec les miſerables : enfin ils ne ſauroient me ſouffrir chez eux, & ils me chaſſent à meſure que j'entre dans leurs maiſons. Et toi, Honneur, que répondras-tu ? dit la Fortune: Je ſouſcris à tout ce que dit l'Argent, repliqua-t-il : Les gens de bien ne ſont point ambitieux; ils ne pretendent rien; ils ne ſont ni hableurs, ni intriguans. Au contraire, ils s'humilient, ils ſe retirent des troubles; ils ne font point de Requêtes; ils ne font point de preſens dans la vûë de parvenir aux charges : ainſi comme ils ne ſe ſoucient pas de moi, je les laiſſe-là. Alors la Fortune s'adreſſant à la Beauté, elle lui ordonna de plaider auſſi ſa cauſe. J'ai beaucoup d'ennemis, dit-elle ; chacun me perſecute, & veut m'avoir; on ne me ſouhaite que pour plaire au monde, & jamais pour arriver au Ciel. Les femmes prudentes m'enferment & me cachent ; elles ne ſe laiſſent voir à qui que ce ſoit ; & c'eſt la raiſon pourquoi je ne m'étale ordinairement que chez les coquetes. Et toi, Bonheur, que diras-tu ? dit la Reine : Pour moi, Madame,

répon-

répondit-il, je ſuis toujours avec les jeunes gens, parce que ceux qui ſont avancez en âge ne ſont point hardis : Les hommes prudens trouvent toujours mille difficultez, mais les fous ont du courage; les temeraires ne prennent garde à rien, & les deſeſperez n'ont rien à perdre. Que voulez-vous que je diſe ? répondit la Fortune. Vous voiez, Monſieur l'Officier, qu'on me calomnie groſſierement. Toute la compagnie fut perſuadée de ce qu'elle venoit d'entendre. Mais l'Officier lui dit, Madame, il y a bien des choſes qui ne dependent point du tout des hommes, mais que vous donnez vous ſeule avec un pouvoir abſolu : vous les partagez comme il vous plaît, & avec une inégalité trop remarquable. C'eſt cela dont on ſe plaint; c'eſt ce qui vous attire un murmure univerſel. Les femmes qui ſont ſages ſe plaignent d'être laides; les belles ſe plaignent de n'avoir point d'eſprit; les gens riches ſont fâchez d'être ignorans; les ſavans d'être pauvres; les grands Seigneurs d'être toujours malades; ceux qui ont de la ſanté, de n'avoir point de bien; ceux qui ont du bien, d'être ſans heritiers; ceux qui

ont

ont du courage, d'être malheureux : ceux qui ont du bonheur ne vivent guere, ceux qui ont du malheur, sont immortels, ainsi personne n'est content : il n'y a point de felicité parfaite, ni de plaisir sans chagrin. La nature même murmure de ce que vous lui êtes toujours contraire : Vous ne songez l'une & l'autre qu'à vous chagriner : vous ne sauriez croire quel scandale cela produit. Quand la nature a favorisé quelqu'un, c'est precisément celui que vous persecutez le plus ; si elle donne des talens, vous les decreditez, & vous les maltraitez en sorte, que toute la terre est aujourd'hui remplie de ces sortes d'exemples. Combien de grands genies manquent de bonheur, & vivent dans l'obscurité ? Un grand Capitaine languit dans la poussiere ; un François Premier, Roi de France est prisonnier, un Henri Quatre tué d'un coup de couteau, un Roi Don Sebastien vaincu ; un Belisaire aveugle, un Duc d'Albe empoisonné ; un Don Lope de Hozez brulé tout vif ; un Prince Don Baltazar, le Soleil de l'Espagne, éclipsé ; enfin je vous dis que vous mettez tout le monde en combustion. C'est assez, dit

la Fortune: eſt-il donc poſſible qu'on me calomnie, par cela même qui devroit me faire eſtimer? Hola, Equité, aportez ici vos balances. Vous ſavez bien que je ne donne jamais rien ſans l'avoir bien peſé. Venez donc ici. Dites moi ſots & inconſiderez que vous êtes, ſi je donnois tout aux ſages, que feriez-vous, je vous prie, deſtituez de toutes choſes? que deviendroit une femme qui ſeroit tout enſemble ſans eſprit, laide, & malheureuſe? n'eſt-il pas vrai qu'elle n'auroit qu'à ſe deſeſperer! Et ſi une beauté étoit egalement heureuſe & ſavante, qui oſeroit s'en aprocher? Prenons donc un expedient. Qu'on aporte ici tout ce que j'ai donné. Que les belles, ſujettes aux diſgraces, changent leur condition avec les laides. Que les éclairez qui ſont ſi mécontens changent avec les riches ſtupides; car il n'eſt pas juſte qu'un ſeul poſſede tout. Aiant dit cela, elle mit d'abord dans la balance tout le bien & le mal: Couronnes, Sceptres, Mitres, Richeſſes, Or & Argent, Dignitez, enfin toutes les faveurs & toutes les diſgraces de la Fortune; & le contrepoids fut égal des inquietudes avec les honneurs; des chagrins

grins avec les plaisirs; du repentir avec les delices, des obligations avec les dignitez, du travail avec les charges, du soin avec les richesses, de la precaution avec la santé, du peril avec le courage, des dedains avec la beauté, du mépris de tout avec la science, que chacun avoüa qu'il avoit tort. Ces deux balances que vous voiez, dit la Fortune, sont la nature & moi qui égalisons toutes sortes d'avantages: si elle fait pancher la balance d'un côté, je la fais pancher de l'autre: si elle favorise un savant, je me declare pour un ignorant: toujours oposées l'une de l'autre nous contrepesons ainsi tous les biens.

Tout cela est fort bien, repliqua l'Officier; mais pourquoi êtes-vous toujours inconstante? A quoi sert un tel changement? Vous voudriez, répondit la Fortune, que les heureux joüissent toujours des mêmes biens, sans qu'à leur tour les malheureux en eussent leur part; cela ne seroit pas juste, & je me garderai bien de le faire. Hola! le Tems, s'écria t-elle, tournez bien la roüe, ne vous arrêtez pas: qu'on voie toujours les orgueilleux abatus & les humbles relevez: que cha-

cun sache à son tour ce que c'est que de souffrir & de se rejoüir. Helas ! si ceux qui sont en fortune & en credit sont si peu raisonnables, quoi qu'ils n'ignorent pas que je change à tous momens ; si, dis-je, dans cette situation ils ne pensent point aux disgraces qui pourroient leur arriver le lendemain, méprisant leurs inferieurs, & foulant aux pieds ceux qui sont pauvres, que feroient-ils s'ils étoient assurez qu'il ne leur arrivera point de changement ? Tems, tournez donc bien la rouë ; & que tout l'Univers aprenne qu'il n'y a rien de fixe que la Vertu. L'Officier n'eut rien à repliquer : mais se tournant vers l'Etudiant il lui dit ; Vous autres Messieurs les Bacheliers qui vous dechainez continuellement contre la Fortune, ne direz-vous rien ? Parlez donc, puisque l'occasion se presente : L'Etudiant avoüa qu'il n'étoit point encore Bachelier, mais qu'il venoit seulement pour demander un Benefice vacant ; sur quoi la Fortune répondit : Je sai que ceux qui disent le plus de mal de moi sont les savans, & c'est sur mon chapitre qu'ils font le plus pompeux étalage de leur science : mais ils ont

beau

beau me blâmer, n'en déplaiſe à leur grand ſavoir, ce ne ſont que des ignorans, & ils ne ſavent ce qu'ils diſent. Je n'ai pour but dans ma conduite que de mortifier les orgueilleux: je ſuis le fantôme qui épouvante tous ceux qui ſont trop puiſſans: je tâche de faire trembler les riches, de faire craindre les heureux, & de tenir tout le monde en bride. Il faut pourtant avoüer, que ceux qui ſont veritablement Philoſophes, prudens & vertueux, ſe mettent toujours au deſſus de la crainte, & ſe moquent des influences des Planetes. Il eſt bien vrai auſſi que je prens ſoin que l'abondance ne leur faſſe point de tort: autrement ils s'endormiroient dans l'oiſiveté, ſemblables aux oiſeaux enfermez dans leurs cages, qui aiant de quoi manger ne chantent plus. Mais pour vous montrer que les Philoſophes peuvent être heureux; jettez les yeux ſur cette table. C'étoit une table ronde, & fort grande, au milieu de laquelle on voioit beaucoup de felicitez & de biens de fortune: Sceptres, Tiares, Couronnes, Mitres, Bâtons de commandement, Lauriers, Pourpres, Chapeaux de Cardinal, habits

de Chevalerie, Or ; Argent, Perles ; & tout cela ſur un tapis très-riche. D'abord on appella tous ceux qui pretendoient au bonheur. Il en vint une foule incroiable. En un mot, c'étoient tous les vivans ; (car qui eſt celui qui vit ſans deſirer ?) Ils environnerent donc toute la table ; & la Fortune les voiant tous enſemble, leur dit ; Meſſieurs, tous ces biens ſont pour vous: ça mettez-vous en état de les prendre ; car je ne veux pas vous les partager, afin qu'aucun de vous ne puiſſe ſe plaindre de moi. Que chacun choiſiſſe ce qu'il ſouhaite, & qu'il attrape ce qu'il pourra. Elle leur fit ſigne de commencer, & tous à l'envi étendirent les bras pour ſe ſaiſir de ce qu'ils vouloient ; mais pas un ne réüſſit. Il y en eut un entre autres qui tout prêt d'avoir une Mitre, quoi qu'il ne la meritât pas, demeura tout le tems de ſa vie ſans pouvoir mettre la main deſſus, & il mourut avec ſa bonne volonté. Un autre ſautoit pour atteindre *à une Clef d'or* ; mais il ſe fatiguoit en vain, & n'y pût réüſſir. Quelques-uns s'élevoient pour avoir un Chapeau de Cardinal ; mais à la fin ils reconurent qu'ils perdoient leur tems.

Un

Un autre faiſoit tous ſes efforts pour obtenir un Bâton de Commandant; mais au moment même qu'il étoit ſur le point de l'avoir, un boulet de canon lui emporta la tête. Les uns prenoient leurs ſecouſſes de loin afin de mieux ſauter, les autres faiſoient des tours & des detours; mais à la fin tous ſe plaignoient de ne pouvoir rien gagner. Un certain perſonnage tournoit au tour de la table, ſans paroitre ſe ſoucier de rien; mais c'étoit pure diſſimulation, car il ne conchoit pas moins en vûë qu'une Couronne: & il fut obligé de ſe retirer avec ſes belles eſperances. Il arriva un Geant qui ne daigna pas même regarder l'Aſſemblée, & qui ſe moquoit de tous ces empreſſemens. Ah, c'eſt celui-ci, s'écria-t-on, qui emportera tout: il a les mains trop longues, & trop crochuës pour y manquer. Ce Geant éleva un bras ſi puiſſant, qu'il fit trembler tous les biens de la Fortune: mais quoi qu'il eut brouillé tous ces biens, & qu'il tirât de toute ſa force pour entrainer une Couronne, à l'inſtant même qu'il croioit la poſer ſur ſa tête, elle lui échapa, & trés-mortifié, il maudit & blaſphema la Fortuue.

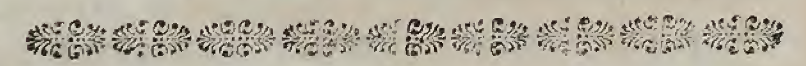
Ainſi

Ainsi chacun après avoir éprouvé son habileté, après s'être donné tous les mouvemens possibles pour avoir ce qu'il souhaitoit, se rendit & se desista de sa poursuite. Alors la Fortune s'écria, Y a-t-il ici quelque Philosophe? qu'ils s'a-proche & qu'il éprouve. Il arriva d'abord un homme de fort petite taille; * (*car ordinairement les grans corps ne sont pas savans.*) Quand on le vit, on se mit à rire; & chacun disoit, comment ce Nain pourroit-il atteindre à ce que tant de Geans n'ont pû attraper. Mais le savant sans s'étonner, sans courir, sans se fatiguer, ni presser les autres, prit le tapis, le tira à soi, avec tous les biens qui étoient dessus. Sur cela tous commencerent à s'écrier. Mais la Fortune leur dit: Vous allez voir comment un Philosophie sait triompher de mes biens. Cet homme se voiant le maitre de toutes ces richesses les pesa; & ne prit ni la Couronne, ni la Tiare, ni les Chapeaux de Cardinal; mais il se contenta des ornemens de Docteur, qui étoient la marque d'une mediocre fortune, estimant plus cela que toutes les autres felicitez. L'Officier voiant ce-la

* Homo longus raro sapiens.

la s'aprocha du ſavant ; & le pria de lui donner un Bâton de Commandant, ou quelqu'autre charge à la Cour : Le Philoſophe lui demanda s'il vouloit être *Aide de Camp*. Cela, dit-il, ne m'accommode point : j'aimerois mieux être *Officier de Table*. Il n'y a plus de ces ſortes d'Offices, lui répondit-il, *c'eſt une place morte*. Prens cette Lieutenance aux Gardes : Eh, Monſieur, dit-il, cet emploi eſt plus de dépenſe que de profit, ce n'eſt pas ce qu'il me faut. Prens donc *cette clef de la ſommellerie* : Monſieur, ajouta-t-il, je vous prie de m'accorder autre choſe ; car pour la ſommelerie ce n'eſt pas mon fait ; je ſuis vieux, & j'ai perdu toutes mes dents à la guerre, ainſi comment pourrois-je manger? Si vous voulez laiſſer les charges à la Cour pour les jeunes gens j'y conſens : Donnez moi un Gouvernement aux Indes ; le plus éloigné ſera toujours le meilleur. Il le contenta. L'Etudiant s'aprocha auſſi, & obtint un benefice. Critile & Andrenius s'avancerent, & il leur donna un miroir pour ſe reconnoitre, & pour ſe détromper. En ce moment là on vit une très-grande confuſion :

C'étoit le Tems avec ſa potence; la Mort avec ſa faux ; l'Oubli avec ſa pêle; qui frapoient à tort & à travers; le Changement auſſi donnoit des revers; la Diſgrace des coups de pied; & la Vengeance des égratignures. Chacun ſe tournoit ſans pouvoir échaper, car il n'y avoit qu'un ſeul degré fort gliſſant pour deſcendre, & c'étoit un precipice. Au commencement du Chapitre ſuivant nous verrons, comment nos deux Pelerins de la vie ſortirent de ce commun danger.



CHAPITRE VII.

L'Hermitage d'Hipocrinde.

DAns la formation de l'homme toutes les créatures apporterent leurs perfections, mais à condition qu'elles ne feroient que les prêter ; & qu'elles les reprendroient. Le Ciel lui donna l'ame ; la terre, le corps; le feu, la chaleur; l'eau, les humeurs, l'air la reſpiration; les étoiles, les yeux ; le ſoleil, la face; la Fortune, les richeſſes; la Renommée, les honneurs; le Tems,

Tems, les années; le Monde, une maison; les amis, la compagnie; les parens, la naissance; & les Maitres, le savoir. Mais l'homme voiant que tous ces biens n'avoient rien de stable, qu'ils étoient sujets à une revolution continuelle, & qu'on ne les possedoit que pour un tems, dit: Si tout ce que j'ai n'est que pour un usage passager, où sera donc mon propre? & que me restera-t-il quand j'aurai rendu tout ce qu'on m'a prêté? La Vertu, lui répondit-on? c'est le seul bien dont l'homme soit le maitre, il n'y a que celui-là qu'on ne peut lui ôter. Sans la vertu tout n'est rien: elle est le réel & le solide de tous les biens: tous les autres avantages de la vie ne sont que les aparences du bien; la vertu seule en est la verité. C'est l'ame de l'ame, la vie de la vie, le prix de toutes les perfections, & la perfection de tout être. C'est le centre de la felicité, le trône de l'honneur, le plaisir de la vie, la paix de la conscience, l'activité de l'esprit, l'objet de l'entendement, le mobile de la volonté, la source des vraies delices, & le comble de la joie. Elle est rare, cette vertu, parce qu'elle

eſt difficile; mais en quelque endroit qu'on la découvre, on ne peut s'empêcher de l'eſtimer, & d'admirer ſa beauté. Pluſieurs font ſemblant de vouloir la poſſeder; mais que ceux qui la ſouhaitent veritablement ſont en petit nombre! Le Vice même ſe couvre de ſon voile, & les plus ſcelerats ſont ceux qui voudroient paſſer pour les plus vertueux. On aime plus à la voir briller hors de chez ſoi, qu'à la poſſeder: on exige des autres de la fidelité, de la verité, de la franchiſe. Nous trouvons fort mauvais qu'on nous faſſe le moindre tort, & nous uſons d'une methode toute opoſée envers nos ſemblables. Le malheur de cette vertu, quoi que ſi belle, quoi que ſi charmante, c'eſt qu'elle a preſque autant d'ennemis qu'il y a d'hommes; rien n'eſt plus rare que de la rencontrer, & quand on s'imagine la voir on ne voit que ſon ombre, c'eſt-à-dire l'hypocriſie; en ſorte qu'un homme de bien, un vrai amateur de la vertu eſt un Phenix. Ce fut une des plus jolies Dames d'honneur de la Fortune, & qui étoit dans ſa confidence, qui debita cette morale à Critile & à Andrenius. Aiant compaſſion

paſſion de les voir ſur le point de tomber dans un abîme; elle les retint par les cheveux, & appellant *l'Avanture*, elle lui ordonna de jetter un pont levis: ce fut ſur ce pont qu'ils paſſerent d'une hauteur à une autre; des grandeurs de la Fortune aux grandeurs de la Vertu; & par là ils furent délivrez de ce funeſte precipice. Vous êtes maintenant en lieu de ſeureté, leur dit-elle: c'eſt un bonheur qui arrive à très-peu de gens car vous-mêmes vous en avez vû tomber dix mille a vôtre gauche, & dix mille à vôtre droite. Suivés donc cette route ſans vous détourner tant ſoit peu; non pas même quand un Ange vous diroit le contraire. C'eſt ce chemin qui vous conduira au Palais de la belle Virtelia, cette grande Reine de toutes les felicitez: Vous n'aurez pas de peine à le reconnoitre; car il eſt ſitué ſur le ſommet d'une montagne. Armez-vous de courage pour y monter; le chemin eſt eſcarpé & difficile; mais auſſi le prix n'eſt-il deſtiné que pour ceux qui auront combattu vaillamment; & quoi que l'endroit par lequel il faut monter ſoit trés-rude, ne vous rebutez point: ayez toujours les yeux fixes ſur l'heu-

reuſe fin qui couronnera vos travaux. Aiant dit cela elle les congedia en les embraſſant, & dès qu'elle eut repaſſé de l'autre côté on leva le pont. Helas, dit Critile, après que cette Dame les eut quitez, nous avons bien manqué de ne lui avoir pas demandé ſon nom! Eſt-il poſſible que nous n'aïons pas ſongé à conoitre nôtre bienfaitrice. Il eſt encore tems, dit Andrenius, nous ne l'avons pas encore perduë de vûë; & elle pourra bien nous entendre. Ils l'apellerent donc, & elle voulut bien les rejoüir encore de ſon beau viſage & de ſes beaux yeux. Madame, dit alors Critile, pardonnez nous, s'il vous plait, cette incivilité. Nous vous ſuplions de nous aprendre qui vous êtes. Mais elle répondit en ſouriant; perdez cette envie là, car ſi je vous diſois qui je ſuis, vous en ſeriez fâchez dans la ſuite. Eux, plus curieux que jamais, la prierent inſtamment de ſe faire conoitre. Puiſque vous le voulez, dit-elle, vous ſaurez que je ſuis la fille ainée de la Fortune, celle après qui on court avec tant d'empreſſement. On m'apelle *Bonne Fortune*; & dans le moment elle diſparut: Ah, je l'aurois juré, s'é-

cria

cria Critile, qu'après que nous l'aurions connuë, elle difparoitroit. Peut-on avoir moins de bonheur? Ainfi arrive-t-il tous les jours à bien des gens. Combien y en a-t-il qui poffedant le bonheur ne le conoiffent qu'après qu'ils l'ont perdu? Ne voit-on pas fouvent des gens qui après avoir hazardé fans peine & perdu tout d'un coup cent mille écus de bien, font autant de cas d'une piece de quatre fols que d'une medaille d'or. Un mari méprife fa femme chafte & prudente que le Ciel lui a donnée, & quand elle eft morte, il gemit, il foupire, & il reproche toujours fes bonnes qualitez à la femme qu'il a époufée en fecondes noces. Quelques-uns tombent par leur faute d'une belle & heureufe fortune, qui dans la fuite mendient des emplois infiniment moindres. Il nous arrive, dit Andrenius, la même chofe qu'à un amant, qui faute de conoitre tout le merite de fa maitreffe, en neglige la poffeffion; & puis lors qu'il la voit entre les bras d'un autre, il fe defefpere de chagrin, & il en perd l'efprit. C'eft ainfi que plufieurs ont laiffé échaper le tems l'occafion, le bonheur, les richeffes, les

emplois, les Roiaumes mêmes; après quoi ils conçoivent un regret aussi amer qu'il est inutile. Voila ce qui faisoit pleurer le Roi de Navarre en passant les Pirenées; & ce Roi prodigue qui ne donna jamais de relâche à sa douleur. Mais combien plus malheureux seront ceux qui pour avoir negligé les occasions, perdront le Ciel?

Nos deux Pelerins avançoient dans leur chemin en faisant ainsi leurs plaintes, lors qu'ils rencontrerent un homme d'une mine venerable, qui imprimoit le respect par sa grande barbe, & par son visage ridé: il avoit les yeux enfoncez, les joües décharnées, le nez long & tiré, l'air triste, le cou semblable à une tige de lit, & le front couvert. Son habit étoit de pieces raportées; il avoit pour ceinture une corde à laquelle pendoit une discipline, instrument qui d'ordinaire fait plus de mal aux yeux de ceux qui le regardent, qu'aux épaules de celui qui le porte; il avoit des souliers rapiecetez, & plus commodes que propres: enfin cet homme leur parut un Hermite. Il les salua & leur demanda où ils alloient. Nous allons, répondit Critile, trouver

la

la grande & belle Reine Virtelia: on nous a dit qu'elle demeuroit ſur le haut de cette montagne qui ſemble toucher le Ciel. Si vous êtes de ſa maiſon & de ſa famille, comme il nous le paroit, nous vous prions de vouloir bien nous y conduire. Alors l'Hermite pouſſa de gros ſoupirs, verſa un torrent de larmes, & enfin il leur dit; helas, que vous êtes trompez, & que vous me faites grand pitié ! Cette Virtelia que vous cherchez eſt à la verité une Reine, mais une Reine enchantée: elle vit, ou pour mieux dire, elle meurt continuellement ſur une montagne pleine de ronces & d'epines, habitée par des bêtes farouches par des ſerpens venimeux, & par des dragons meurtriers. Ce qu'il y a de plus dangereux, c'eſt un Lion qui ſe tient au milieu du chemin, & qui dechire tous les paſſans. De plus quand vous aurez franchi un endroit inacceſſible, vous trouverez des precipices ſi gliſſans, qu'il y a très-peu de Pelerins qui ne tombent, & qui ne ſoient mis en pieces. Ceux qui peuvent ſe vanter d'avoir atteint le ſommet, ſont en ſi petit nombre que ce n'eſt pas la peine d'en parler. Mais quand même vous

aurez eu aſſez de hardieſſe & de bonheur pour arriver au haut de cette montagne ſi rude, ce n'eſt encore rien au prix du Palais enchanté. Vous trouverez aux portes de ce Palais des Geans épouvantables, qui, une maſſuë de fer à la main, en défendent l'entrée: ils ſont ſi terribles que je tremble d'horreur quand j'y penſe; & j'ai une veritable douleur de vous voir entreprendre une choſe autant impoſſible que dangereuſe. Voulez-vous ſuivre mon conſeil? changez de deſſein; & prenez la route aiſée que prennent aujourd'hui tous ceux qui ont du diſcernement. Vous ſaurez donc que proche d'ici, dans une plaine très-belle & très-unie, demeure une autre Reine qui reſſemble en tout à Virtelia: le viſage, les manieres, le port, la demarche, enfin tout eſt ſi ſemblable qu'on les prendroit l'une pour l'autre; celle-ci eſt pourtant plus agréable & de plus belle aparence. Quant à la puiſſance, elle fait des miracles comme l'autre; & pour ne pas vous dire la choſe à demi, c'eſt celle-là même que vous cherchez. Car qu'eſperez-vous après avoir trouvé Virtelia? qu'elle vous honore? qu'el-

le

le vous donne un rang diſtingué? ou qu'elle vous rende capable de pavenir aux Dignitez, aux Gouvernemens, aux honneurs, aux plaiſirs & aux delices? Vous pourrez obtenir ici tout cela ſans vous fatiguer, ſans qu'il vous en coute rien, ſans inquietude, ſans ſoupirs ni travail, enfin ſans expoſer vos vies, comme vous les expoſeriez dans l'autre chemin: je vous le repete; cette route eſt la plus facile; c'eſt celle des gens d'eſprit; tous ceux qui ont du diſcernement, du goût, & qui ſavent vivre, ne manquent pas de la choiſir comme la plus courte & la plus frequentée. Andrenius ſe ſentant déja du penchant à ſuivre le conſeil de l'Hermite, lui demanda s'il étoit bien vrai que la Reine, dont il lui faiſoit l'éloge, eut autant de pouvoir que Virtelia. Je vous l'ai déja dit, repliqua-t-il, elle ne lui cede en rien, & elle a bien plus d'aparence. De plus elle aime à paroitre, & elle cherche à ſe faire voir. Ce qu'il y a de meilleur pour vous, c'eſt que ſous ſes auſpices vous pourrez joüir de tous les plaiſirs de la vie: la bonne chere & les richeſſes s'accommodent très-bien avec la vertu qu'elle-

pratique; & ce que l'autre Reine ne permet point, celle-ci le souffre sans scrupule, pourvû que tout se passe en cachette, & que le public n'en sache rien. Vous verrez comment elle sait accorder deux choses aussi incompatibles que le sont le Ciel & la terre. Il n'en fallut pas davantage pour faire resoudre Andrenius: L'Hermite s'étant engagé de le conduire, marchoit devant, & le Voiageur suivoit le plus content du monde. Critile avoit beau crier, arrête, mon ami, tu vas te perdre: Andrenius n'en alloit pas moins son chemin. Je ne veux point, disoit-il, de ces montagnes gardées par des Geants & par des Lions. Ils marchoient donc à grands pas, & comme des gens fort pressez d'arriver au Palais d'Hipocrinde; & quoi que Critile ne cessât de crier, arrête, je te prie, mon ami, arrête prens garde à toi, on te trompe, & tu en seras la dupe, Andrenius n'y faisoit pas la moindre attention. Le faux Hermite l'encourageoit: Ne craignez rien, lui disoit-il; n'est-ce pas un beau chemin que celui qui conduit à une vertu facile, à une probité à la mode, à une vie de joie & de plai-

plaiſir ; au lieu que l'autre route mene à une vie qui eſt une vraie mort. Les aiant fait paſſer par des endroits couverts & cachez d'arbriſſeaux, après avoir paſſé pluſieurs petits detours, ils trouverent un Labirinthe. Ils s'y enfoncerent, & quand ils eurent tourné long-tems, ils entrerent dans une maiſon, bâtie avec tant d'artifice, qu'ils ne l'aperçurent que quand ils furent dedans. On auroit pris cette demeure pour un Cloître, tant il y regnoit un ſilence profond ; mais c'étoit un monde entier par la foule des habitans. Tout conſiſtoit à agir ſans parler, & à faire tout ſans dire un ſeul mot. Les cloches en étoient bannies, à cauſe de leur grand bruit. Cette retraite étoit ſi ſpacieuſe qu'elle pouvoit contenir la plus grande partie du monde fort au large : ſa ſituation étoit entre des montagnes, ce qui la mettoit à couvert du ſoleil ; & les arbres qui l'entouroient étoient ſi hauts & ſi touffus qu'ils formoient une obſcurité tout-à-fait impenetrable à la lumiere. Ce Couvent eſt bien obſcur, dit Andrenius. C'eſt ce qu'il faut, répondit l'Hermite, & la clarté ne convient pas à ce lieu. Le

Portier pour ne point se fatiguer, étoit étendu dans un grand fauteuil, & laissoit la porte toujours ouverte. Il avoit des souliers faits d'écaille de tortuë, un habit fort sale & tout bigarré de pieces. Si celui-ci, dit Critile, étoit une femme, je le prendrois pour la paresse. C'est, répondit l'Hermite, un Indolent. Si tu lui demandes pourquoi il est ainsi, il te dira que ce n'est point par negligence, mais par pauvreté, & que cette malpropreté vient du mépris qu'il fait du monde. Ce Portier les salua, & leur fit un compliment muet sur l'heureuse vie qu'ils alloient commencer. Ensuite sans se remuer, il leur montra par signes un écriteau qui étoit dessus la porte, où il y avoit écrit en grosses Lettres Gotiques *Silence* : ce que l'Hermite expliqua ainsi : Cela veut dire, que desormais vous ne devez plus dire ce que vous pensez; il vous est défendu de parler ouvertement, & il faut que la grimace vous tienne lieu de parole. En un mot, il faut se taire ici, & faire semblant de parler. Ils entrerent dans le Cloître qui étoit fermé de tous côtez, chose commode & propre en tout tems. Nos Pele-

Pelerins ne furent pas long-tems sans rencontrer du monde: ils prirent ces gens à leurs habits pour des Moines, & ils ne se trompoient pas, car c'en étoit en effet; mais habillez à la mode de ce Couvent. Leur robe étoit une peau de brebis fourrée d'une peau de loup. Critile remarqua qu'ils portoient chacun un manteau de bonne étoffe. C'est la regle de l'Ordre, dit l'Hermite, on ne doit jamais le quitter, & ce manteau designe la sainte apparence sous laquelle on doit faire tout. Je le croi, dit Critile, c'est ainsi que sous le voile d'une compassion charitable on médit de son prochain, & qu'on donne à la vengeance le beau nom de correction fraternelle; sous le nom de debonnaireté on permet les crimes; sous le pretexte du necessaire on donne dans l'intemperance. ; le Juge nomme zéle de Justice ce qui est humeur sanguinaire & cruauté: l'envieux s'apuie de la haine du vice pour fletrir les meilleures actions; la libertine donne le nom de simple galanterie à ses debauches: le simoniaque apelle gratitude l'argent qu'il donne; & l'usurier, honnête intérêt celui qu'il reçoit: l'ambitieux dit qu'il

qu'il aime son Prince & sa patrie : les amans, sous pretexte de devotion, ne frequentent les Eglises que pour voir leurs maitresses : les avaricieux ne parlent que de jeune & de mortification : pour commettre adultere on s'introduit dans les maisons sous le nom de parens & d'amis. Ce sont là les miracles, dit l'Hermite, que l'Hipocrisie, la Reine de ce Couvent, opere tous les jours. Elle fait passer les vices pour vertus, les plus scelerats pour des Saints; enfin c'est par la vertu de son art que les Demons, sous le voile de sainteté, ressemblent à des Anges. Voiez-vous, ajouta ce veritable imposteur, celui-la qui est si mal habillé ? Il dit, que c'est par humilité, & que la corde qui lui sert de ceinture, est pour mortifier sa concupiscence. Il feroit bien mieux de la porter à son coû, reprit Critile, par punition de ses crimes. Croiez-vous, dit le faux Hermite, qu'il cache ses mains par modestie ? ce n'est que pour frapper son coup en traitre. Regardez bien ce pretendu Saint, il paroit detaché du monde : il semble recueilli en soi même ; & cependant il n'est rien moins que chez soi, car il ne

pense

penſe qu'à ce qui ne lui apartient pas, & il ſonge toujours aux moiens d'atraper le bien d'autrui: il cache ſon viſage, comme s'il avoit honte d'être regardé, il baiſſe les yeux comme s'il ſe jugeoit indigne d'enviſager les hommes; mais il fait ſa cour en ſaluant tout le monde: il eſt déchauſſé, car comme c'eſt un voleur, il craint de faire du bruit. Et cet autre, dit Andrenius, eſt-ce un Novice, ou bien s'il a déja fait profeſſion de l'Ordre? C'eſt, lui répondit-on, un devot par excellence; il n'a rien en propre, mais dès qu'il peut mettre le pied dans une Maiſon, il s'arroge un droit de maitriſe & d'autorité ſur tout ce qu'il y a. Il eſt fort charitable, car il aide aux femmes devotes à ſe dépoüiller de ce qu'elles ont de meilleur, pour faire l'aumône au Couvent: il ſe fait tant aimer par tout où il va, qu'on ne l'oublie jamais, & qu'on eſt fort chagrin quand il en eſt ſorti. Il me ſemble, dit Andrenius, que toutes ces belles qualitez ſont plutôt d'un voleur que d'un Moine. C'eſt juſtement là un des miracles d'Hipocrinde, répondit l'Hermite, qu'un voleur reſſemble à un Moine. Avec

tout

tout cela, croiriez-vous bien que ce fourbe est dans une si grande reputation, qu'on est prêt de l'élever à une belle charge, & de le preferer en cela aux domestiques de la Maison de Virtelia? On assure que l'affaire est presque concluë; & si par hasard elle vient à manquer, il se retirera dans un Couvent, où il passera doucement & tranquillement le reste de ses jours, comme un vieillard d'un merite distingué. Critile en voiant un autre fort extraordinaire demanda qui il étoit. Cet homme-là, répondit l'Hermite, fait honneur à la penitence: il est d'une mortification surprenante; on ne l'a jamais vû manger; aussi voiez-vous qu'il ne peut presque se soutenir, & qu'il marche tout courbé. Grande merveille, dit Critile, c'est peut-être qu'il ne convie personne à ses repas, & qu'il garde tout pour soi. Après avoir mangé un bon chapon & une couple perdrix, il est en état de faire abstinence jusques au lendemain. Ce bon penitent a la conscience fort delicate & de peur de la charger, il ne mange que du gibier: il n'est pas étonnant que chacun le regarde comme un homme de Dieu, car il

vit

vit des benedictions de la divine Providence. Entrons dans la cellule: ce doit être sans doute un Sanctuaire de devotion. Ils y entrerent, & le jeuneur les y reçût fort charitablement. D'abord ouvrant une armoire assez bien garnie, il les regala de bonnes tranches de jambon, de beaux fruits, de confitures, & de bien d'autres friandises. Quel jeune! dit Critile. C'est un miracle d'Hipocrinde, répondit l'Hermite, & cet homme qui est un Epicurien couvert du manteau de l'Ordre, passe pour le plus austere Hermite des premiers siecles. Je serois curieux de savoir, repliqua Critile, si parmi ceux qui prennent cet Ordre d'Hipocrinde, il se trouve aussi des soldats. Beaucoup, répondit l'Hermite. Ce sont les meilleurs de tous; & ils sont si bons Chrétiens qu'ils ne veulent jamais voir l'ennemi, de peur de commettre des homicides. Voiez celui-là qui porte l'habit de Chevalier de St. Jaques; il est d'une humanité reconuë, & tout le monde sait que depuis qu'il porte l'épée, bien loin d'être sanguinaire, il n'a jamais blessé personne. Je croi pourtant qu'il a été en Pelerinage, & qu'en

qu'en paſſant par la ville * *de St. Dominique de la Calzada*; il a pris les plumes de poules qu'il porte ſur ſon chapeau. Le jour de la revûë il eſt ſoldat, mais le jour de la Bataille il eſt Hermite. Il n'eſt nullement glorieux, & vous ne l'entendez jamais menacer de ſon épée: il n'eſt point ambitieux, preferant toujours la retraite aux occaſions de ſe ſignaler: Quoi qu'il tourne le dos à l'ennemi, il ne laiſſe pas de paier de ſa preſence au conſeil de guerre. Enfin ſa reputation de ſoldat & de Capitaine eſt ſi bien établie, qu'on doit le choiſir pour General, preferablement à deux autres qui ſont pourtant de grands Chefs. Cet autre-là paſſe pour un homme ſavant, & qui ne ſe laſſe jamais d'étudier: on le voit tous les jours acheter des Livres; mais ce n'eſt que pour avoir la reputation d'habile homme, il lui ſuffit de l'être en aparence, & de s'attirer l'encens du vulgaire. Car voiez-vous, les noms de docte & de brave ſont d'une aquiſition bien plus aiſée, que celle de la ſcience & de la valeur. Il y avoit dans la cour de cette maiſon plu-

* Ville d'Eſpagne ſur la grande route de France. Compoſtele.

plusieurs ſtatuës faites au naturel. Ce ſont, dit l'Hermite, des Idoles creuſes au dedans, quoi qu'elles paroiſſent maſſives. L'un ſe met, par exemple, dans la ſtatuë qui repreſente un ſage, & dès qu'il ouvre la bouche, on dit que c'eſt le ſage qui parle. L'autre dans la ſtatuë d'un Prince eſt écouté comme un Prince. Ce ſont auſſi des emblêmes de ce que tu vois arriver tous les jours. Cette ſtatuë-ci qui a la nez de cire, repreſente un Monarque qui ſe laiſſe conduire par les courtiſans, & qui ne fait rien que par leurs conſeils paſſionnez. Cet autre avec ſon air affable eſt un Juge qui n'eſt jamais ſevere, pourvû qu'on lui porte de l'argent. Ces deux-ci avec leur air grave ſont les images de ceux qui veulent s'ériger en reformateurs de morale, voulant remedier à tout, & mettant au contraire tout en deſordre : ils n'épargnent perſonne, ne ceſſant de crier que tout le monde ſe perd; & ils ſont pires que tous les autres. Ce ſont pourtant des prodiges de vertu en aparence, mais ils ſont auſſi les merveilles de l'hipocriſie ; Uliſſe même avec toute ſa prudence y ſeroit trompé. L'Hermite aprit enſuite à

nos

nos Voiageurs, qu'il arrivoit souvent que deux personnes, dont l'une sortoit de cette maison, & l'autre du Palais de la veritable Vertu, étoient en concurrence pour la même dignité; & que celui qui sortoit du Palais d'Hipocrinde, étoit ordinairement preferé, par la raison qu'on n'examine guerre que l'aparence; car l'acier bien poli brille de loin du moins autant que le Diamant; & les connoisseurs de la veritable vertu sont en très-petit nombre. Je voudrois bien, dit Andrenius, savoir ce bel art de faire paroitre veritable ce qui est faux, & bon, ce qui est mauvais comment cela se fait-il? C'est, répondit l'Hermite, que nous avons de differens moules, pour donner de differentes formes aux personnes, quoi qu'incapables, & quoi qu'indignes de ce qu'ils cherchent. Si quelqu'un pretend à une dignité, nous lui donnons une belle prestance: S'il souhaite un bon mariage, nous lui donnons une belle taille, un air grave & majestueux; nous lui aprenons à être posé dans ses paroles, à ne gesticuler qu'en admirant, & à parler toujours bas. Quoi qu'il ait des yeux de linx, nous ne laissons pas de lui mettre

tre

tre ſur le nez de grandes lunettes, cela donne un grand credit. Nous avons auſſi des teintures de toutes ſortes de couleurs, qui du ſoir au matin font paroitre tout autre qu'on n'eſt. Avec ce ſecours-là un corbeau, oiſeau de mechant augure, eſt changé en cigne; une vipere venimeuſe eſt couverte de plumes de colombe. A propos de colombe, nous ne manquons pas d'avertir nos gens qu'ils aient grand ſoin de cacher leur fiel & leur colere; car il ne faut qu'un petit emportement pour faire perdre l'eſtime qu'on s'eſt aquiſe tout le tems de ſa vie. Comme l'Hermite diſoit cela, on vit paſſer un Religieux de l'Ordre qui crachoit avec des efforts, & comme s'il eut eu mal au cœur. Eh, qu'a donc celui-là, demanda Andrenius. Aprochez-vous, dit l'Hermite, & vous l'entendrez maudire les femmes & leurs parures; il ferme même les yeux en leur preſence. C'eſt bien prendre ſes precautions, dit Andrenius. Je conois pluſieurs de ces hipocrites, ajouta Critile, qui brulent d'un feu caché: ils s'introduiſent dans les maiſons à peu près comme les hirondelles; car ils n'y entrent que par couple,

ple, & ils en ſortent cinq ou ſix. Cela me fait naître une curioſité, dit Andrenius. Y a t-il une Communauté de femmes dans cette retraite? Oui, répondit l'Hermite, & Dieu nous garde d'elles, car elles ſont bien malignes : elles demeurent dans cet apartement ſeparé. Ils s'aprocherent d'une fenêtre, d'où ſans être vûs ils pouvoient voir leur maniere de vivre. Pluſieurs de ces femmes étoient en devotion, & adoroient les images de St. Alexis & des autres Saints, qui, comme lui, ont paſſé leur vie en de continuels Pelerinages : mais elles n'avoient pas grande devotion pour les images de St. Lin ou de St. Hilaire, qui ont vêcu dans la retraite. Voiezvous celle qui paſſe? dit l'Hermite; c'eſt une veuve prude, qui dés le crepuſcule du ſoir ferme ſa cellule; mais je n'aſſurerois pas que ſon galant n'y ſoit déja entré. Cette fille en robe pourroit bien être groſſe : cette nouvelle mariée eſt une Sainte qui a bien des adorateurs : celle-là eſt une bonne menagere, car elle enrichit ſa maiſon en vivant ſur ſon honnenr. Son mari jure qu'elle eſt ſage, & qu'il en mettroit les mains au feu; mais il vaudroit

droit bien mieux qu'il les mît dans l'eau pour eteindre l'ardeur criminelle de sa femme. Il y en avoit une qui grondoit ses servantes de ce qu'elles avoient fait signe à leurs amans. Cela n'est pas permis ici, leur crioit-elle, c'est un crime énorme, & même il est défendu d'y penser. Mais ces filles répondoient entre leurs dents; vous nous dites un gros mensonge. Une mere debauchée prechoit la chasteté à sa fille. Une autre, au contraire, apelloit sa fille bien heureuse d'être toujours dans les plaisirs. Et pourquoi, demanda Andrenius, celles-ci ont-elles le visage si pâle? Ce n'est pas de maladie, répondit l'Hermite, mais c'est qu'elles sont dans la mortification de la chair, & qu'elles n'ont pas ce qui contenteroit bien leur appetit. Il y en a aussi parmi elles de jalouses, & qui sont en concurrence de galanterie. Mais, dit Critile, où est donc cette vertu commode? où est cette Altesse si aimable qui gouverne ce Convent? Nous la verrons bien-tôt, répondit l'Hermite. Entrons dans le Refectoire, nous les trouverons sans doute * *fai-*

* Les Moines apellent faire abstinence quand ils prennent leur repas.

ſant abſtinence. Ils y entrerent, & ils y virent une groſſe femme d'une mine édifiante. Elle étoit aſſiſe, ne pouvant pas demeurer debout : elle avoit le viſage pâle, un chapelet à la main fait du bois de quaiac, au bout duquel il y avoit une tête de mort qui étoit d'ivoire : elle entrecoupoit ſes paroles de ſoupirs, & environnée de gens qui étoient encore novices dans le monde, elle leur donnoit des leçons pour leur aprendre à ſavoir vivre. Il ne faut pas, diſoit-elle, que vous vous ſerviez de vôtre eſprit pour affecter un air de ſimplicité: car c'eſt une ſcience de paroitre ignorant. Je vous recommande ſur toutes choſes d'être bien ſur vos gardes, & de ne donner jamais de ſcandale au public. Ah ſi vous pouviez bien conoitre ce que c'eſt que l'aparence, vous l'eſtimeriez beaucoup, c'eſt ce qui fait tout: car dans le monde on ne juge des choſes que par l'exterieur. Souvenez-vous qu'on agit en quatre differentes manieres; la premiere eſt quand on neglige les occaſions de paroitre ; & c'eſt une grande faute ; la ſeconde eſt de faire des actions d'éclat, & il n'eſt pas ſurprenant qu'on les admire : la troiſieme

eſt

eſt de bien faire pour ſa propre ſatisfaction, & c'eſt une grande bêtiſe; mais toute la ſcience conſiſte en ceci: de paroitre faire ce qu'on ne fait pas. Tâchez qu'on ait bonne opinion de vous car pluſieurs ne vivent que ſur le credit. Ne ſoiez pas aſſez ſimples pour vous apliquer à l'étude: aiez ſeulement l'adreſſe de vous faire valoir ſans affectation. Tout Medecin & tout Avocat ne vivent qu'en trompant le genre humain. C'eſt beaucoup de ſavoir bien cauſer: Un Peroquet qui parle bien entre dans les maiſons des Grands, & on le met ſur la plus belle fenêtre. Je vous le dis encore une fois, pour bien vivre il faut s'accommoder avec tout le monde: il faut paroitre ſage avec les ſages; ſavant avec les ſavans. C'eſt ainſi qu'en ont uſé les gens d'autorité & d'experience, qui aiant ſû profiter de mes avis, ſont aujourd'hui dans une grande reputation, & occupent les meilleurs poſtes. Andrenius étoit auſſi étonné que content d'avoir trouvé une felicité à ſi bon marché; une vertu ſi commode, ſans avoir à ſurmonter des montagnes de difficultez, ni à combattre avec des bêtes feroces. Il étoit preſ-

que determiné à prendre l'habit de cet Ordre, & à professer l'Hypocrisie. Mais Critile se tournant vers l'Hermite; Mais je voudrois savoir, dit-il, si avec cette vie commode, avec cette fausse vertu nous pourrons arriver à la véritable felicité. Helas, répondit-il, qu'il y auroit à dire là-dessus! laissons ce point-là pour une autre fois

CHAPITRE VI.

L'Arsenal de la Valeur.

LA Valeur étant sur le point de mourir, aiant déja perdu sa vigueur, ses forces & sa vivacité: on dit que toutes les Nations s'empresserent de lui rendre visite, chacune la priant de faire testament en sa faveur. Que pouvez-vous esperer de moi, leur répondit-elle; je n'ai rien que moi-même: tout ce que je pourrois vous laisser, ce ne seroit que mon miserable cadavre. Aprochez-vous par ordre, je vous en partagerai les membres. Les Italiens qui étoient arrivez les premiers, furent les premiers aussi qui demanderent la

la tête. Oüi, dit la Valeur, je vous la donne; vous ſerez d'habiles gens pour gouverner, & vous commanderez à tout le monde. Les François s'avancerent fort inquiets, & ſouhaitant de mettre les mains ſur tout: Je crains, dit la Valeur, que ſi je vous donne les mains, vous ne mettrez toute la terre en deſordre. Je vous les donne néanmoins: vous aurez les bras longs & fort agiſſans; mais a condition que vous ne demeurerez jamais en repos avec vos voiſins. Mais les Genois au même moment leur couperent les ongles, de ſorte qu'ils ne pouvoient plus rien prendre, ni retenir ce qu'ils avoient pris. Cela n'empêche pourtant pas qu'ils n'aient bien égratigné les Eſpagnols en leur derobant leur argent. *Item*, ajouta la Valeur; je laiſſe ma face aux Anglois: ils ſeront beaux comme des Anges, mais je crains qu'ils ne ſoient trop faciles à proſtituer leur beauté, ſe laiſſant careſſer par un Calvin, par un Luther, & par le Diable même. Prenez bien garde, Meſſieurs les Anglois, de vous montrer au Renard de la fable; car il crieroit auſſi-tôt: *C'eſt une belle tête, mais ſans cervelle.* Les Veni-

tiens fort attentifs demanderent les dents. Les autres s'en moquoient; mais la Valeur dit, vous n'y entendez rien; laissez les faire, & vous les verrez manger tout ce que que les autres auront: *Item* elle laissa sa langue aux Siciliens; mais une grande dispute s'étant élevée entre eux & les Napolitains sur ce sujet, la Valeur s'expliqua & dit, qu'elle entendoit les deux Siciles ensemble. *Item* aux Irlandois le foie, aux Allemans la taille: Vous serez, leur dit-elle, de grands hommes bien faits; mais prenez bien garde de faire plus de cas de vôtre corps que de vôtre ame. *Item* aux Polonois le derrier, aux Moscovites les poumons, aux Flamans & Hollandois tout le ventre, à condition qu'ils n'en fissent pas leur Dieu. *Item* aux Suedois la poitrine; aux Turcs les jambes, & c'est pour cela qu'ils les ont fermes, fixes, stables, & qu'ils ne sortent jamais d'un païs, quand une fois ils y ont mis les pieds. *Item* aux Perses les entrailles; aux Afriquains les os; car, dit-elle, ce sont des chiens, il faut leur laisser de quoi ronger; aux Chinois, les épaules; aux Japonois qui sont les Espagnols d'Asie, le cœur;

&

& aux Negres l'épine du dos. Les Espagnols avec leur flegme ordinaire arriverent les derniers ; ils avoient été occupez à chasser de chez eux les étrangers qui étoient venus de loin pour s'y établir : & nous, dirent-ils, qu'est-ce donc que nous aurons ? La Valeur leur répondit ; vous arrivez trop tard, j'ai disposé de tout. Il est pourtant juste, dirent-ils, qu'étant tes fils ainez tu nous fasses un Leg testamentaire qui convienne à nôtre droit d'ainesse. Je ne sai que vous donner, répondit la Valeur, si j'avois deux cœurs, vous auriez le meilleur : tout ce que je puis vous laisser, & qui vous servira plus qu'autre chose, c'est ce conseil : Puisque toutes les Nations vous inquietent, défendez-vous contre toutes les Nations. Je dis plus, faites ce que les Romains ont fait avant vous. Declarez la guerre à tout le monde, & prenez tout ce qui vous accommode, puisque je vous y authorise. La Valeur ne dit pas cela à des sourds. Ils surent profiter de l'avis ; car il n'y a Nation au monde à qui les Espagnols n'aient pris le meilleur ; de sorte que peu à peu ils ont regagné la Valeur tout

entiere depuis les pieds jusqu'à la tête. Celui qui racontoit cette histoire à nos Pelerins, qui venoient de sortir de la France par la Picardie, étoit un homme fort extraordinaire : car au lieu qu'Argus avoit cent yeux, & Briare cent bras, celui-ci avoit cent cœurs. Il étoit tout cœur. Vous quittez aparemment la France avec chagrin, leur dit-il. Non asseurément, répondirent-ils; & pourquoi la quitterions-nous avec chagrin? puisque les François mêmes l'abandonnent; les étrangers ne doivent pas se soucier d'y demeurer. C'est pourtant, ajouta-t-il, un grand Roiaume. Il est vrai, dit Critile: mais ce Roiaume, tout grand qu'il est, ne suffit pas à soi-même. Il est bien fertile : mais ce qu'il produit ne vaut pas grand'chose : c'est un beau & agréable païs; mais il y fait presque par tout de gros vents, ce qui cause la legereté d'esprit de ses habitans. Les peuples y sont industrieux; mais seulement dans la mecanique : ils sont laborieux, parce qu'ils sont presque tous païsans; & il n'y pas de païs au monde qui soit plus populaire : Ils sont guerriers & vaillans; mais toujours si in-

quiets

quiets qu'on pourroit bien les apeller *les Lutins de l'Europe.* Leur merite de guerre consiste à aller comme un éclair au premier feu ; mais faut-il revenir à la charge, ce ne sont plus les mêmes hommes. Ils aiment les Lettres ; ils les aiment en pedans : ils sont assez civils, mais ils rempent comme des serpens, & ils sont esclaves des autres Nations. Ils entreprennent beaucoup ; ils attrapent peu, & ne gardent rien. Ils promettent toujours, mais on ne doit pas compter sur leur parole. Ils sont si traîtres qu'ils assassinent même leurs Rois, témoin Henri le Grand. On ne peut pas nier qu'ils n'aient eu de glorieux Monarques, mais la plûpart de ces Rois, quel bien ont-ils fait à la Monarchie ? Ces Princes n'oublient rien pour arriver à la Monarchie universelle mais qu'ils concertent mal leurs desseins ! s'ils font des merveilles le matin, ils sont obligez de se retirer avec le Soleil. Ce sont les Vêpres Siciliennes qui leur ont apris cette retraite du soir. Ils sont toujours prêts à proteger les Sujets étrangers qui leur demandent du secours : mais par quel motif ? c'est qu'ils tâchent de les faire soulever con-

tre leurs Souverains, afin d'en profiter & de s'en rendre les maîtres. Les François se sont-ils introduits chez un étranger; au commencement ce sont des esclaves, peu aprés ils commandent en proprietaires, & enfin ils usent de tyrannie & se rendent insuportables; car il n'y a point de milieu chez eux: ou ils font les dernieres bassesses, ou ils en viennent jusqu'à l'insolence. Ils ont également de grands vices, & de grandes vertus; & on ne peut pas dire dans lequel des deux ils excellent. En un mot les François sont les Antipodes des Espagnols. Mais parlons de nous-mêmes dit l'homme tout cœur se tournant vers Critile, & dis moi la réponse que fit l'Hermite à ta derniere demande. Il m'avoua fort ingenûment, répondit Critile, que l'hypocrisie & la fausse vertu ne peuvent recompenser solidement ni produire une veritable felicité, & que, quoi qu'on puisse tromper les hommes, on ne sauroit impunément se moquer de Dieu. Andrenins & moi aiant entendu cela, nous nous donnâmes le mot, & trouvant l'occasion favorable nous nous sauvâmes de la maison d'Hipocrinde. Vous avez très-

bien

bien fait, répondit l'homme au cœur; le plaisir de l'hypocrite passe comme un éclair: sachez qu'il n'y a rien de plus aisé que de distinguer la veritable vertu. Chacun y prend garde, & dès qu'on voit un hypocrite, on s'aperçoit d'abord qu'il ne marche pas droit. Le vice ne peut si bien se couvrir du manteau de la vertu, qu'on ne le reconoisse, par cela même qu'il tàche de s'en envelòper; car la vertu solide & parfaite ne craint point de se faire voir au Ciel & à la terre; c'est elle qui est toute puissante, & qui dure éternellement: Vous devez la trouver cette incomparable Virtelia, fût-ce meme à travers les lances & les épées; c'est elle qui vous conduira à Feliconde, qui est l'objet du pelerinage de vôtre vie. C'étoit ainsi qu'il les encourageoit à prendre le chemin de cette montagne, qui paroissoit si difficile & si dangereuse à Andrenius. Allons, disoit-il, c'est ta crainte qui te fait paroître ce gros Lion qui est au milieu du chemin beaucoup plus terrible qu'il n'est. Faites, je vous prie, reflexion combien de jeunes gens, hommes & femmes, ont su le domter. Andrenius demanda comment ils avoient

fait pour le vaincre. Premierement ils formerent leur projet : ensuite ils combattirent vaillamment ; car une forte resolution surmonte tout. Mais où trouverous-nous d'assez bonnes armes ? dit Critile. Suivez moi, repondit l'homme, & je vous conduirai en un endroit où vous en pourrez choisir. Ils le suivirent toujours entretenant la conversation ; mais à quoi vous serviront des armes, puisque la Valeur est morte : ce seroit en fournir pour vous combattre. La Valeur est donc morte ? dit Critile. Ouï, il n'y en a plus au monde. Il n'y a plus d'Hercules pour domter les monstres & les tyrans. Au contraire on voit à tous momens renaître de ces derniers. Dans le vieux tems il n'y avoit qu'un seul Cacus, qu'un seul imposteur, qu'un seul voleur en toute une ville ; mais aujourd'hui chaque coin a son voleur, & chaque maison est la retraite d'un assassin. A chaque pas on trouve un nouvel Anteus, enfant du siecle qui s'éleve de la poussiere de la terre : des harpies devorantes ; des hydres à sept têtes, & d'un milion de capitchoros ; de vilains sangliers, & de fiers Lions. Tout le monde

de eſt plein de monſtres qui vont en troupe, ſans qu'on trouve un ſeul Heros qui par ſa valeur les combatte; un Heros qui de ſon bras peut domter les chimeres de l'eſprit humain, & donner des bornes aux caprices de l'homme. La Valeur, dit Andrenius, n'a pas vêcu long-tems. Tu dis vrai, répondit l'homme au cœur, car les grands perſonages ne vivent jamais aſſez. De quoi, eſt-elle morte? dit Critile. De poiſon, répondit cet homme. Quel dommage, dit Critile; ſi du moins elle étoit morte dans le lit d'honneur, par exemple, dans la fameuſe Bataille de Nortlingen, ou au ſiege de Barcelone, cela paſſeroit encore, car une fin glorieuſe eſt la couronne de toute la vie paſſée. Mais de poiſon? c'eſt aſſurément une fatalité bien cruelle. Dites moi, je vous prie, de quelle ſorte de poiſon? D'une poudre plus mortelle que celles de Milan, & plus peſtiferée que celle d'un murmurateur, d'un délateur, d'un traître; d'une marâtre, d'un beaufrere & d'une belle-mere. Cela n'eſt peut-être pas vrai, dit Critile; car c'eſt l'ordinaire de faire mourir les grands hommes par des poudres empoiſonnées. Je

vous le dis ſincerement, répondit l'homme aux cœurs; car la malice humaine eſt arrivée à un ſi haut point, que les ſiecles futurs ne pourront jamais la ſurpaſſer. C'eſt elle qui a inventé certaines poudres venimeuſes & violentes, qui ont fait perir tant de grands hommes. Depuis que ces poudres ſont en vogue, il n'eſt au monde preſque aucun homme de valeur; eux & leurs belles actions ont fini. Il ne faut plus parler ni d'un Cid, ni d'un Roland: on ſe moqueroit aujourd'hui d'un Hercules. & il faudroit un miracle pour donner un Sanſon; enfin on ſe rit de la bravoure & du courage. Critile demanda de quoi ces poudres étoient compoſées: ſeroient-elles faites, dit-il, de chair de Baſilic, des entrailles de Vipere, de queües de Scorpion? Elles ſont encore pires, répondit l'homme; il y en a qui diſent qu'elles ſont compoſées d'un ſoufre & d'un ſalpêtre qui viennent de l'Enfer, & de charbons allumez par le ſoufle du Diable: mais pour moi je croi qu'elles ſont faites de cœurs humains, plus cruels mille fois que les Furies, plus inexorables que les Parques, plus ſanguinaires que la guerre,

&

& plus impitoiables que la mort. N'est-ce pas la cruauté seule de l'homme qui a inventé la poudre à canon? C'est par les funestes effets de cette poudre qu'on ne voit plus dans le monde des Hectors ni des Achiles. Quel bien revient-il d'avoir du courage, de la force, & de l'adresse, puisque avec cette poudre un enfant terrasse un geant, & que le plus poltron tuë un Heros, sans que personne puisse se distinguer par sa bravoure? J'ai pourtant ouï le contraire, dit Critile, car on m'a assuré que la Valeur étoit aujourd'hui dans son plus grand lustre; quel courage faut-il avoir pour s'exposer à cent mille bouches de feu? Quelle intrepidité pour entendre sans crainte siffler à ses oreilles les boulets de canon? cela s'apelle avoir du courage; & si on vouloit en croire nos gens, la valeur ancienne n'étoit qu'un badinage au prix de celle de nos jours. C'est dans le cœur, disent-ils, qu'elle gît aujourd'hui: mais anciennement tout consistoit dans la force du bras, & dans la roideur de la jambe. On se trompe en raisonnant si mal, répondit l'homme de cœur; car ce qui passe aujourd'hui pour courage, n'est proprement

ment que temerité. Je l'avoue, dit Andrenius, & c'est aparemment ce que vouloit dire ce brave Espagnol, qui eut la prudence d'aquerir sa reputation dans sa premiere & derniere campagne: lors qu'il entendit les boulets de canon siffler à ses oreilles; est-il possible, dit-il en s'écriant, que mon pere ait pris plaisir à ces sifflets? Plusieurs suivirent son exemple, prenant le parti de la retraite. Il me souvient d'avoir oui dire que la Bravoure & la Sagesse se brouillerent un jour; & que depuis ce tems-là elles ne se sont jamais accordées. Tu te trompes, répondit l'homme de cœur; car que seroit-ce du courage sans prudence? c'est pour cela que l'âge des hommes faits & prudens est le tems de la veritable valeur: que le courage n'est dans l'adolescence qu'une temerité, & dans la vieillesse il degenere en crainte.

Nos Pelerins arriverent à une grande maison bien fortifiée. Ils donnerent leurs noms, & ils prirent aussi le mot du guet, qui étoit, *Ici on gagne la Renommée*. Ils y entrerent, & ils virent d'abord un Theatre plein des merveilles de la Valeur, & des prodigieuses machines

chines de guerre. C'étoit un Arſenal de toutes ſortes d'armes anciennes & modernes, eſtimées par l'experience & par l'eſſai que les plus grands Capitaines en avoient fait. Rien n'étoit plus curieux que de voir d'un coup d'oeuil tous les inſtrumens de la Valeur. Aprochez-vous, diſoit l'homme tout cœur, & admirez ces armes. A cela Critile fut ſaiſi d'une grande fraieur; ce que ſon conducteur remarquant, il lui en demanda la cauſe. Eſt-il poſſible; répondit-il, qu'on ait inventé tant de ſortes de machines pour détruire une vie ſi fragile? Je les eſtimerois bien plus ſi elles étoient propres à la conſerver. Mais une ſi prodigieuſe diverſité d'ouvrages pour abattre une feüille qu'un ſimple ſouffle de vent peut abattre: helas, que les hommes ſont malheureux d'épuiſer leur eſprit pour leur propre deſtruction! C'eſt donc là ce ſabre qui trancha le fil de la vie du ameux Don Sebaſtien, qui meritoit de vivre une éternité? Ce fut aparemment celui-là qui tua le malheureux Roi de Perſe. Voilà la flêche qui traverſa le corps du Roi Don Sanche d'Arragon; & celle-ci qui emporta

Don

Don Sanche de Caſtille. Maudits inſtrumens, que leur memoire ſoit toujours en horreur! Avançons, je ne veux jamais les voir. C'eſt, répondit l'homme tout cœur, que tu ne vois pas les bras qui les manioient; car c'étoient ces bras qui faiſoient tout le merite de ces inſtrumens, tout teints de ſang depuis la poignée juſques à la pointe. Il y en avoit deux entre autres, dont on ne pouvoit dire au juſte laquelle des deux avoit gagné plus de Batailles: l'une étoit de Don Jeme le Conquerant, & l'autre du Cid de Caſtille. La premiere étoit moins renommée: mais on l'eſtimoit plus que l'autre qu'on croioit fabuleuſe. Critile demanda où étoit l'épée d'Alexandre le Grand, & qu'il ſouhaitoit fort de la voir: Ne vous fatiguez pas à la chercher, lui répondit-on; elle n'eſt pas ici: car quoi qu'Alexandre ait conquis tout le Monde par cette épée, ſa victoire n'a pas été complete, puis qu'il n'a jamais pû domter ſa colére. Vous n'y trouverez point non plus celle de Cezar, quoi que peut-être vous vous attendiez à la voir dans le meilleur rang. La raiſon en eſt qu'elle s'épointa tout-

à-fait lors qu'il s'en servit contre ses amis, & lors qu'elle coupa les plus illustres têtes de Rome. J'en vois, dit Critile, quelques-unes assez bonnes, si elles n'étoient pas un peu trop courtes. Le Comte de Fuentes ne disoit pas cela, répondit le Vaillant: il n'en trouva jamais de trop courtes, parce qu'il joignoit toujours son ennemi. Ces trois ci sont de Pepin, de Charles le Grand, & de Loüis IX. Roi de France. N'y a-t-il point d'autres armes Françoises? demanda Critile. Non, répondit le brave. Comment? dit Critile, où sont donc celles de tant de Rois, de tant de Pairs, de tant de Maréchaux si celebres qu'il y a eu en France? Où sont donc les deux épées des deux Birons, & celle d'Henri IV.? car je n'en vois que trois. C'est, dit-il, que ces trois ont été emploiées contre les Mores, au lieu que les autres ont servi contre les Chrétiens. Il n'y en avoit qu'une dans le foureau; toutes les autres étoient nuës, & teintes encore de sang: cela les surprit, mais le Brave leur dit; celle-ci que vous regardez, est surnommée la Grande, & l'Heroïque. Vous ne la voiez pas nuë,
parce

parce que le grand Capitaine qui la portoit, faisoit consister la valeur d'un homme à ne se voir jamais obligé de tirer l'épée. On en vit une dont le bout du fourreau étoit d'or: & on dit à nos Pelerins que c'etoit l'epée du Marquis de Leganez, & qu'il fit orner ainsi le bout du fourreau après avoir battu un ennemi qu'il croioit invincible. Andrenius aiant marqué qu'il seroit bien aise de conoitre la meilleure épée du monde, l'homme tout cœur lui dit: Il n'est pas aisé de decider cela; mais pour moi je croi que c'est celle du Roi Ferdinand. Et pourquoi non celle d'Hector ou d'Achile; qui sont si celebres & si vantées par les Poëtes, dit Critile. Pourquoi non? répondit l'homme tout cœur, c'est que si l'épée de Ferdinand à fait moins de bruit que celles de vos deux Heros; en recompense on en a tiré de plus grands avantages; car elle conquît une des plus belles, & des plus vastes Monarchies du monde. Cette lame du Roi Catholique, & la cuirasse du Roi Philippe III. n'ont pas leurs semblables; l'une pour conquerir, & l'autre pour conserver les conquêtes. Montrez nous donc cette cuirasse de Phi-

Philippe, dit Andrenius. Le Brave la leur fit voir, qui brilloit parmi les autres; elle étoit faite toute de ducats & d'écus entremêlez & mis l'un ſur l'autre en façon d'écailles; ce qui faiſoit un très-bel effet. Ce harnois, dit le Brave, a été le meilleur qu'on ait jamais vû: ſon maitre n'a pourtant jamais eu lieu de s'en armer; & quoi qu'ils s'en ſervît dans toutes les rencontres, ce n'étoit que pour éviter les occaſions de combattre: c'eſt par là qu'il conſerva ſa grande Monarchie dans tout ſon entier. Tant il eſt vrai que ſavoir conſerver ſes conquêtes, eſt quelque choſe de plus que d'en faire. Ce qui fit dire à un de ſes plus grands Miniſtres: que comme celui qui poſſede de grands biens, doit éviter les procès; ainſi un Prince prudent doit tâcher de joüir en paix des fruits de ſes victoires. Parmi ces épées ſi brillantes, il y avoit un bâton très-commun, mais bien fort. Andrenius tout étonné de le voir, oh! oh! s'écria-t-il, un bâton ici! & qui donc pourroit l'y avoir mis? Vous vous imaginez peut-être que c'eſt la houlette de quelque berger, répondit le conducteur; mais vous vous trompez fort; car

car cette arme a été effectivement à un Roi d'Arragon surnommé le Grand, qui abîma les François à coups de bâton. Ils s'étonnerent aussi de voir deux épées roüillées, parmi d'autres si polies & si tranchantes. A quoi sont-elles bonnes? dit Critile: quand elles seroient ou du brave Caranza, ou de l'adroit Narvez, elles ne meritent pas d'être au rang des autres. Ce sont, dit le Brave, celles de deux grands & puissans Princes, qui après plusieurs années de guerre, après avoir perdu bien de l'argent & du monde, sont demeurez dans leur premier état, sans avoir jamais pû gagner l'un sur l'autre un seul pouce de terre: de sorte qu'on auroit pû dire à la fin que ces Princes n'avoient pas fait la guerre; mais qu'ils avoient joüé. Je ne vois pas ici, dit Andrenius, les armes de plusieurs Capitaines celebres, qui de simples soldats sont parvenus à une grande fortune. Vous vous trompez, dit le Vaillant, on les trouve ici, & quelques-unes d'elles sont mêmes fort estimées. Celle-ci est du Comte Pierre Navar; l'autre de Garcie de Parades; & voici celle du Capitaine de las

Nue-

Nuezes, trois guerriers qui ont ſurpaſſé tout ce que la Renommée en a publié. On en voit ici pluſieurs autres qui meritent plutôt le nom de crochet pour attirer l'or, que le nom d'arme; car elles apartenoient à des Generaux, dont la methode étoit d'acheter plutôt la victoire, que de combattre l'ennemi. Qu'eſt devenuë celle de Marc-Antoine, ce fameux Romain, ce Concurrent d'Auguſte? Tenez, la voilà par terre avec ſes ſemblables, rompuë en mille pieces par les foibles mains d'une femme. On trouve à Capoüe celle d'Annibal, qui, quoi que d'un bon acier, a perdu toute ſa force dans les delices. A qui eſt cette épée ſi brillante & ſi droite? C'eſt celle de Charles-Quint, le Ceſar des Ceſars. Elle viſa toujours droit ſans ſe détourner; n'aiant jamais ſervi qu'à la raiſon & qu'à la juſtice. C'eſt tout le contraire en celles des fameux Ottomans Mahomet de Soliman, & Selim. Leurs épées ſont crochües, parce qu'ils ne s'en ſont jamais ſervis droitement; mais qu'ils ont toujours combattu contre la foi, la juſtice, la raiſon & la verité; uſurpant tiranniquement les Roiaumes d'autrui.

Voiez-

Voiez-vous cette épée garnie d'or, dont la poignée eſt enrichie d'émeraudes, & qui eſt toute couverte de perles? Elle a été à Don Fernand Cortez Marquis del Vale, Heros dont les belles actions ont été au deſſus de tout éloge, & de toute recompenſe. Je me rejouïs de la voir, dit Andrenius, j'avois oui dire que l'épée de ce grand Capitaine étoit de cannes de roſeaux, à cauſe qu'il avoit eu affaire aux Indiens, qui n'y ont que des épées de bois, & des lances de canne. Qu'on diſe ce qu'on voudra, répondit l'homme tout cœur, la ſincerité de la Renommée prevaut ſur toute l'envie. Cette épée avec ſa lame d'or à mis en pieces toutes les autres épées en Flandre & en Lombardie. Ils en virent une autre toute neuve, qui tranſperçoit trois Couronnes, & qui en menaçoit bien d'autres. Critile demanda, qui eſt l'homme heureux & vaillant à qui cette épée apartient? Qui pouvoit-ce être, dit le Brave, ſi non Don Jean d'Autriche l'Hercule de nos jours, qui comptoit ſes années par les Couronnes qu'il acqueroit à la Monarchie d'Eſpagne? A qui eſt ce Trident, qui du milieu des eaux lance des éclairs? Il eſt

au

au brave Duc d'Alburquerque, qui par ſa valeur a ſurpaſſé la grande reputation que ſon pere s'étoit acquiſe dans le Gouvernement de Catalogne. Et qu'eſt-ce que c'eſt, je vous prie, que cet arc rompu, & qui eſt ſi petit qu'on diroit que c'eſt un joüet d'enfant? Il eſt pourtant fort: ce qui me fait croire qu'il a éte à quelque Geant. Cet arc, répondit le Brave, eſt un des plus beaux trophées de la Valeur. C'eſt l'arc du Dieu d'Amour. Je ne trouve pas, dit Andrenius, que ce ſoit ſi grand' choſe d'avoir vaincu & deſarmé un enfant. Ah! s'écria l'homme tout cœur, ſi vous n'appellez pas cela un exploit heroïque ſi vous traitez la choſe de bagatelle, c'eſt que vous ignorez que cet enfant a rompu avec cet arc la maſſuë d'Hercule, & s'eſt moqué des foudres de Jupiter. Il eſt très-bien armé dans ſa nudité; très-fort dans ſa foibleſſe; très-cruel dans ſes pleurs, & très-dangereux avec ſes yeux bandez; C'eſt lui qui dompte tout le monde: Eſt-ce donc une petite victoire de l'avoir vaincu? Et qui a ſû le vaincre? Un ſeul de mille, un Alfonſe, un Philippe, un Loüis de France.

Que penſez-vous de ce verre à vin, de qui vous voiez les petits reſtes par terre? Ce n'eſt pas grand' choſe, dit Andrenius. les Pages font tous les jours de ſemblables prouëſſes. Il eſt pourtant vrai, dit l'homme aux cœurs, que celui qui ſe ſervoit de ce verre pour faire la guerre, abattoit les plus fort & les plus hardis. Etoit-ce donc un verre enſorcelé? Non; mais étant rempli de vin, il enſorceloit les autres, & leur faiſoit tourner la tête. Circé n'eut jamais de filtres plus forts que celui-ci. Metamorphoſoit-il donc les hommes? C'eſt cela même: les hommes devenoient des ſinges; les femmes des louves; & ce vin eſt un poiſon ſi ſubtil, que dès qu'il a attaqué le corps, il bleſſe l'ame & offuſque l'eſprit. Helas! combien d'hommes ſages ſe ſont ainſi égarez; & ce qu'il y a de plux extraordinaire, c'eſt qu'ils ſont plus gais après avoir été vaincus.

Voions, dit Critile, ces armes enfermées dans des armoires d'or; il faut ſans doute qu'elles ſoient de grand prix, puiſqu'on les conſerve avec tant de ſoin & de magnificence. C'eſt, répondit le Guide, que ces armes ſont

beaucoup meilleures que toutes les autres, par la raiſon qu'elles ſont purement défenſives. Que ces boucliers ſont beaux ! ce premier paroit de criſtal. Auſſi en eſt-il, & dès que l'ennemi s'y mire; il s'aveugle & il eſt obligé de ſe rendre: c'eſt le bouclier de la raiſon & de la verité, avec lequel l'Empereur Ferdinand Second triompha de l'orgueil de Guſtave Adolphe, & de ſes adherens. Ceux-ci qui ſont ſi petits, & qui ſont faits en forme de croiſſant, à qui étoient-ils? A des femmes. Comment? des femmes parmi les Heros? Oüi; car les Amazones qui ne ſouffroient point d'hommes parmi elles, ſe ſont plus fait redouter que les hommes; & tout au contraire les hommes parmi des femmes ſont plus foibles que les femmes. Ce bouclier que vous voiez ici eſt, dit-on, enchanté; car de quelque force qu'on ait frapé deſſus, on n'a jamais pû l'écorner. La Fortune même avec ſes rudes revers ne l'a point endommagé: c'eſt qu'il eſt fait à l'épreuve de la patience de Don Gonzale de Cordouë. Regardez cet autre qui eſt ſi brillant, & qui paroit tout nouvellement fait: Il eſt auſſi impene-

trable; & il avoit pour maître le ſage & vaillant Marquis de Mortara, qui retablit la Catalogne par ſa grande debonnaireté. Cette rondache couverte d'acier, & gravée de tant d'exploits, & de tant de trophées, étoit au premier Comte de Ribagorça, qui n'acquit pas moins de valeur que ſon pere, & que ſon frere. Nos Pelerins eurent la curioſité de lire certains caracteres qu'on voioit ſur un autre bouclier, & qui diſoient, *Ou ſous lui, ou avec lui.* C'étoit la Deviſe d'Alphonſe d'Arragon le vainqueur des Rois, & ce Prince vouloit dire par là, qu'il retourneroit victorieux avec ſon bouclier, ou qu'on le trouveroit mort ſous lui. Ils prirent plaiſir de voir ſur un autre un grain de poivre gravé pour Embleme. Comment l'ennemi pouvoit-il le voir? dit Andrenius. C'eſt, répondit le Vaillant, que le General François Gonzales * *Pimienta*, s'aprochoit aſſez de l'ennemi pour lui faire voir les armes de ſa Maiſon, & éprouver la force de ſon bras.

Ils en remarquerent un autre fait en forme de cœur. Oh! celui-ci, dit An-

* *Pimienta* en Eſpagnol ſignifie *Poivre*.

Andrenius, ſera de quelque amoureux. Il eſt, répondit le Brave, d'un homme qui a du cœur juſques ſur ſon bouclier; c'eſt le Duc de l'Infantado, l'heritier du grand Cid, & de ſa valeur. De quoi eſt donc faite cette Rondache? dit Andrenius, je ne conois point du tout cette matiere-là? Elle eſt faite, répondit le Brave, de l'oreille d'un Elephant: le Marquis de Caracene vouloit deſigner par ce ſymbole ſon grand courage, accompagné d'une égale prudence.

Ce caſque-ci eſt le même que le Roi Don Pierre d'Arragon ſe mettoit ſur la tête, & avec lequel il ſe couvroit ſi bien que pas une de ſes penſées n'oſoit pas même paroître. Il diſoit ſouvent, *qu'il bruleroit ſa chemiſe, s'il croioit qu'elle eut penetré ſon ſecret.* Cet autre ſi grand & ſi fort a été fait pour la tete du Duc d'Albe, perſonnage de grand jugement, & invincible; non ſeulement par raport aux ennemis, mais même par raport à la valeur de ſes Troupes; car il n'étoit pas homme à commettre la faute de Pompée, qui attaqua Ceſar contre ſon propre ſentiment, & pour n'avoir pû reſiſter à

 l'im-

l'importunité de ses Troupes. Ne seroit-ce point là le casque de Mambrin? Non, répondit le Brave, c'est celui de Don Philippe de Silve, de qui le Maréchal de la Mote disoit: la tête de cet homme-là me donne plus d'affaire, que sa goute ne me laisse en repos. Voiez la forme bizarre de cet autre: c'est celui de qui se servoit le Marquis de Spinola pour regarder droit, & sans se tromper, les desseins du Roi de France Henri Quatre, quoi que très-rusé. Toutes ces armes-ci ne sont pas destinées pour de jeunes temeraires; mais pour des hommes prudens. On les estime tant que ce Cabinet est apellé par excellence, *la retraite de la Valeur*. Proche de là les Voiageurs virent à terre des lances rompuës parmi d'autres équipages de guerre. Ne croiez pas, dit le Vaillant, qu'il se soit donné ici quelque Bataille: mais c'est en memoire d'un grand Capitaine qui accorda les parties avant qu'on en vint aux mains. Voulez-vous voir le plus bel exploit du monde? Aprochez, regardez ces perles, ces diamans, ces beaux habits, foulez aux pieds, & jettez avec mépris dans un coin: Cela me paroit, repliqua An-

Andrenius, un attirail de femmes. Ce sont, dit l'homme vaillant, les dépoüilles de la Vanité. Les Serenissimes Infantes Marguerite de France & Dorothée d'Autriche surent ainsi triompher du monde, & de ses mondanitez. Cette faux toute brisée est un trophée de la valeur de Thomas Morus, & de la Reine Marie Stuart qui mépriserent la mort même.

Nos deux Pelerins animez à la vûë de toutes ces armes, choisirent les meilleures épées, & les meilleurs boucliers, afin d'être en état de monter au Palais de la Reine Virtelia. Outre cela l'homme vaillant les revêtit de plusieurs cœurs. Andrenius se voiant si bien armé s'écria : je n'ai plus rien à craindre. Il est vrai, répondit le Brave ; mais à condition que vous vous tiendrez bien sur vos gardes, & que vous ne vous laisserez pas surprendre par ce qui est criminel & injuste. Critile donnoit de grandes marques de joie. Vous avez raison, lui dit l'homme aux cœurs, de vous rejouïr & de montrer du courage, car toutes les autres qualitez ne servent de rien sans la valeur. Et où en sommes-nous, si nôtre courage n'e-

execute ce que le bon ſens nous dicte, & ce que la Providence nous preſente. C'eſt ce que la Nature nous aprend dans la formation de l'homme, commençant à former dans le même moment & le cœur & le cerveau, pour nous enſeigner qu'il faut toujours joindre l'execution au projet. Ce conducteur donnoit ces bons avis à ſes Voiageurs, & ils furent interrompus par une allarme, lors qu'ils coururent d'abord prendre les armes & occuper leurs poſtes. Le Chapitre ſuivant nous aprendra ce que c'étoit.

CHAPITRE IX.

Le Theatre des Monſtres.

UN homme (ſi l'on peut apeller tel un fou & un inſenſé) ſe trouva au bord d'une riviere qui ſerpentoit dans un terroir élevé. Cette riviere étoit bordée de fleurs d'un côté, & à l'autre bord ce n'étoient que des fruits. Du côté des fleurs il y avoit quantité de ſerpens & d'aſpics, qui ne cherchoient qu'à mordre. Parmi tant de dangers

cet

cet homme demeuroit fort tranquille; il paſſoit ſon tems à cueillir des roſes & à s'en couronner: ſe tournant quelquefois pour voir la riviere, & ſe mirant dans ſes criſtaux liquides. Un homme ſage crioit pour l'avertir d'éviter le peril, & le convioit de paſſer au plus vite de l'autre côté: mais il répondit ſottement, qu'il attendoit que la riviere fut écoulée pour la pouvoir paſſer à ſec. Quiconque ſe rit de cet inſenſé fabuleux doit ſonger que c'eſt de lui-même qu'il ſe moque. La folie n'eſt pas moins grande, quand tu ne veux pas croire ceux qui t'exhortent à quitter les dangers du vice & à chercher la vertu: ſi on te demande pourquoi tu ne te determines par à mener une vie plus raiſonnable, tu répons que tu le feras après que le torrent de tes paſſions ſera écoulé; & que tu ne veux pas entrer aujourd'hui dans le chemin de la vertu, de peur que tes mauvaiſes habitudes ne te remettent demain dans celui du vice. Si on fait penſer une femme à ſon devoir, au tort qu'elle ſe fait, à elle & à ſes parens; ſi on lui repreſente la médiſance dont elle ſe rend l'objet; elle vous répond qu'elle fait comme les

autres ; & que quand elle ſera un peu plus vieille, elle ſera plus retenuë. Un ignorant ſe conſole en diſant qu'il eſt inutile de ſe fatiguer à l'étude, qu'on ne recompenſe point les ſavans, & qu'on ne fait point de cas du merite. Un étourdi s'excuſe ſur ce que tout le monde vit comme lui, que la vertu n'eſt plus en vogue, puiſque chacun trompe, flate, ment, vole, & vit d'artifice : & ainſi il ſe laiſſe emporter par le torrent du vice & de la méchanceté. Le juge ſe lave les mains de l'injuſtice, en diſant que tout eſt en confuſion, & qu'il ne ſait auquel entendre. C'eſt ainſi que chacun attend que la foule des crimes ſoit paſſée pour paſſer à la vertu : choſe abſolument impoſſible pendant qu'il y aura des hommes, & du moins autant impoſſible, que d'épuiſer tout-à-fait une riviere dont la ſource ſeroit tout-à-fait inépuiſable. Le plus ſeur parti donc eſt de paſſer l'eau courageuſement, pour arriver à l'autre bord, & joüir là d'une heureuſe & ſeure tranquillité.

Nos deux braves Voiageurs combattoient déja dans le milieu de la vie humaine, qui n'eſt qu'un combat continuel

tinuel contre les vices. Il s'en repandit un allarme ; car une troupe de monſtres arrivant, ils les découvrirent à la lumiere de la raiſon, leur courage s'enflamma, & d'une ardeur la plus belle du monde, ils les battirent, les pourſuivirent, & les obligerent à ſe retirer. Enſuite nos gens s'avancerent juſqu'aux portes d'un très-beau Palais, le premier bâtiment du monde ; d'une architecture & d'une magnificence ſi grandes, qu'ils n'en avoient jamais vû de ſemblables. Il étoit ſitué au milieu d'une plaine toute charmante, qu'on auroit priſe aiſément pour un Paradis terreſtre. Il n'étoit conſtruit que de terre, mais qui étoit ſi induſtrieuſement travaillée, qu'on auroit dit que c'étoit le Ciel du Soleil. Ouvrage enfin d'un très-grand maître, & fait pour un très grand Prince. Andrenius dit d'abord, ne ſeroit-ce point là le Palais ſi renommé de Virtelia ? car une Reine belle & accomplie comme elle eſt, aura ſans doute choiſi pour ſa demeure un lieu qui réponde à ſa grandeur. Vôtre conjecture ne peut pas être vraie, dit Critile ; ce Palais-ci eſt au pied de la montagne, & celui de Virtelia eſt

ſur le ſommet : celui-ci eſt dans un vallon fort profond, & l'autre s'éleve juſqu'au Ciel. Celui-ci eſt entouré de delices, & l'autre eſt parmi des ronces & des épines. Ils s'entretenoient ainſi lors qu'ils virent paroître à la porte un homme très-petit, & qui avoit le nez d'une longueur prodigieuſe; comme il s'aperçût de leur étonnement, il leur dit ; je ne ſai pourquoi vous êtes ſurpris ; car comme vous avez le cœur grand, j'ai le nez de même. C'eſt que j'ai toujours crû, dit Critile, qu'un grand nez étoit la marque d'un trompeur. Et pourquoi non d'un homme fin ? repliqua le Portier : c'eſt pourtant par mon adreſſe, que je vous ouvrirai le chemin; ſuivez moi. Le premier apartement qu'ils aperçurent en entrant dans l'interieur du Palais, fut une Ecurie qui tomboit en ruine, & qui cependant n'en étoit pas moins pleine de beau monde, de perſonnes de diſtinction & de fortune : tous ces gens étoient pêle mêle avec les bêtes, ſans ſe rebuter de la puanteur, ni de la ſaleté de l'endroit. Comment, dit Critile, ces gens qui paroiſſent raiſonnables & de bon goût demeurent dans un

en-

endroit si mal propre ? Ils y prennent plaisir, répondit le Satire, car la plus grande partie des hommes se plaisent mieux dans l'ordure de leurs passions brutales, que dans le Salon lumieux & doré de la raison. On n'entendoit sortir de ce lieu que des hurlemens épouvantables de bêtes, & de monstres : la mauvaise odeur étoit insupportable. Oh, que cette maison est trompeuse! s'écria Andrenius. A la voir par dehors, c'est une merveille, mais au dedans ce ne sont que des horreurs. Vous saurez, dit le Satire, que ce beau Palais a été bâti par la Vertu : mais le vice s'en est emparé : car c'est sa coutume de loger dans les endroits les plus beaux & les plus agréables. Un corps joli & bien fait, qui semble destiné pour être la demeure d'une belle ame, vous le trouverez plein d'ordures. La plus grande Noblesse est la retraite de l'infamie, & les richesses sont le repaire des crimes les plus énormes.

Nos Voiageurs commencerent à craindre de s'engager plus avant, ne sachant pas comment ils pourroient en sortir. Mais un des monstres du lieu leur dit, ne nous mettez pas en peine:

on trouve toujours à ſortir d'ici; & quand on en eſt embarraſſé, je ſuis celui qui montre le chemin. C'eſt ainſi, que je perſuade à une fille de vendre ſon honneur, en lui diſant qu'elle ne manquera pas de tante, ou d'amie charitable, en qui elle pourra ſe fier. J'encourage le meurtrier à tuer, en lui ſuggerant qu'il trouvera bien quelqu'un pour le proteger. Je dis au Voleur de prendre hardiment; j'exhorte l'aſſaſſin à faire ſon coup, lui faiſant eſperer que je lui trouverai quelque azile auprès de quelque Seigneur, qui par compaſſion demandera ſa grace à la Juſtice. Je dis au joüeur de pouſſer ſa fortune, & qu'il ne manquera pas d'amis qui lui porteront de l'argent; de ſorte que, quelques grandes que ſoient les difficultez, je fais toujours paroitre les moiens d'en ſortir fort aiſez; & s'il y a trop de peine à trouver l'iſſuë de ce labirinte, j'ai toujours la Toiſon d'or, qui eſt un expedient infaillible pour en ſortir. Entrez donc, & ſoiez ſeurs que je vous tirerai d'ici quand vous voudrez. Critile avança donc; & au même inſtant il rencontra un monſtre horrible, qui avoit les oreilles d'Avo-

cat,

cat, la langue de Procureur, les mains d'Ecrivain, & les pieds de Sergent. Le Satire s'écria, Evitez les procès, vous en dût-il couter le manteau. Comme ils se retiroient fort effraiez ils aperçurent un autre monstre à visage d'homme, qui les pria très-honnêtement d'entrer en sa maison, & qu'ils ne seroient pas les premiers qui lui auroient fait cet honneur-là. C'est ainsi que plusieurs se sont laissez entrainer par la civilité & par la complaisance, où leur jugement & leur raison leur défendoit d'aller. Demandez à ce Seigneur qui paroit si sage, comment il a perdu son bien au jeu, comment il a ruinê sa maison, & son honneur; il vous dira qu'un ami le pria d'être d'une partie, & qu'il ne voulut pas commettre l'incivilité de le refuser; que d'abord il perdit, & qu'après, dans l'esperance de se remettre, il s'abîma. Demandez à cet autre qui se croit homme d'esprit, comment il perdit sa santé, son honneur & ses biens avec une maitresse; & il vous répondra, que pour ne pas paroitre stupide, il entra en conversation; qu'insensiblement il sentit de l'inclination, & enfin il se petdit par civilité; par

la

ſa même raiſon une fille répond aux billets doux, & aux rendez-vous. Un mari pour ne paſſer pas pour jaloux, ne fait pas ſemblant de voir ceux qui entrent dans ſa maiſon & qui en ſortent. Un juge fait des injuſticcs, pour n'oſer ne pas ſe rendre aux inſtances d'un grand Seigneur: de ſorte qu'une infinité de gens ſe ſont perdus par courtoiſie. Après ces bons avis le Satire leur fit mille reverences, & les obligea d'entrer. La maiſon étoit ſi ſpacieuſe, qu'elle pouvoit contenir tout un monde. C'étoit un amphitheatre celebre de monſtres abominables. Ils virent d'abord un gros ſerpent, plus terrible que l'Hydre même, & qui vomiſſoit du poiſon; il avoit des aîles, & pouvoit ſe changer en un dragon qui par ſon haleine infectoit tout le monde. Que ceci eſt terrible! dit Critile. Quoi de la queuë d'une couleuvre naître un baſilic, & des entrailles de la vipere, un dragon! Ce ſont pourtant, répondit le Satire, des horreurs qui arrivent tous les jours dans le monde. Vous voiez que des femmes âgées, & hors d'état de continuer leurs débauches, enſeignent leur métier à leurs filles, parce

ce que n'étant plus aſſez belles pour conſerver leurs amans, elles leur donnent des ailes pour les pouvoir attraper. De même le joüeur, après avoir perdu tout ſon bien, tient maiſon publique de jeu, & encourage les ſots à perdre leur argent. De tous côtez nos gens ne voioient que des objets affreux; mais ſur tout ils fremirent de ce qu'une femme, qui paroiſſoit une ſorciere, aiant écorché deux belles filles, les fit rotir ſur un grand braſier, & mangea de leur chair avec apetit. Quelle cruauté! s'écria Andrenius, ne peux-tu pas me nommer cette Furie plus inhumaine que les Troglodites? C'eſt leur mere: Oüi, c'eſt elle qui leur a donné la vie; c'eſt elle qui met ſes deux charmantes filles dans le feu de la paillardiſe: elle mange de leur chair, & elle en choiſit les meilleurs morceaux. Nos Voiageurs aiant jetté les yeux d'un autre côté, aperçurent un monſtre qui étoit d'un inſtinct tout-à-fait bizarre: lors qu'à grands coups de maſſuë on lui caſſoit bras & jambes, on lui briſoit les os, il ne donnoit aucune marque de douleur ni de reſſentiment; mais ſi on le touchoit legerement d'une cane ſans

lui faire aucun mal, il entroit dans une telle furie, qu'il faisoit trembler tout le monde. Pour en faire l'épreuve on lui donna un grand coup d'épée : il parut s'en faire honneur : mais lors qu'on ne fit que le toucher du foureau, il se facha de maniere qu'il engagea tous les autres monstres de la même espece à en prendre vengeance. Ensuite on lui donna un si rude coup sur les machoires qu'on lui en cassa toutes les dents : il ne s'émût point de cela ; mais quand on lui passa la main sur le dos, il se mit dans une colére épouventable. Ce monstre-ci, dit le Satire, est l'embléme de ces gens, qui ne se fâchent pas quand on ment, quand on trompe, quand on manque de bonne foi, mais si quelqu'un leur donne un dementi, ils s'emportent, & n'ont point de repos qu'ils ne s'en soient vangez. N'est-ce pas là un contraste ridicule, une vraie folie? & c'est pourtant ce qui se pratique aujourd'hui parmi les gens de Cour, & chez le monde le plus poli. Je sai à present qui est ce monstre, dit Critile; c'est le duël, monstre d'autant plus dangereux, qu'il se familiarise parmi les grands Seigneurs.

Les

Les Pelerins étant passez ensuite dans un autre endroit virent les monstres de la stupidité. Ils trouverent là un cameleon qui n'osoit manger pour laisser à un cochon d'heritier de quoi faire meilleure chere: un hipocondriaque qui se fâchoit de la bonne humeur des autres: plusieurs qui se mettoient en colére contre leur destin; & d'autres qui ne faisoient cas que de leur personnes. Ils s'étonnerent sur tout d'en voir un qui se disposoit à épouser une femme qui avoit tué son mari, esperant qu'elle en agiroit mieux: un soldat qui mouroit dans un fossé, bien content de n'être obligé à faire aucune dépense ni en Medécin ni en Curé: un Prince qui confioit le commandement à ses Courtisans. Il y avoit un de ces monstres qui faisoit un gros feu de bois de canelle pour cuire un oignon; un riche qui apelloit un pauvre en procès; & un vieillard amoureux. Ils rencontrerent aussi celui qui ne peut vivre sans procès; & un Prelat qui fuioit de peur qu'on ne lui disputât sa Mitre: ils aperçurent aussi ceux qui ne savent profiter de leur bonheur; ceux qui perdent le tems dans les occasions où il faudroit

agir; & ceux qui negligent leur avantage. Il y en avoit un qui s'alloit rendre prisonnier pour un ami; un autre qui tendoit des fillets pour attraper un vieux Renard; un qui donnoit tout pour demander l'aumône, & un autre qui achetoit son propre bien; quelques-uns qui se repaissoient de la flaterie de ceux qu'ils regaloient: d'autres enfin qui dansoient chez leurs amis, pendant qu'on donnoit le bal chez eux. Proche de là on vit ceux qui pouvant passer pour sages, vivoient pourtant comme des sots. Ce sont ceux qui negligent la profession qu'ils ont choisie, & en laquelle ils excellent, pour en faire une autre qu'ils ne savent pas. Ceux qui aiant bien des ducats les fondent en lingots. Il y avoit deux de ces monstres, dont l'un joüoit très-bien, mais perdoit toujours; & l'autre, qui se voiant en gain, ne quittoit pas le lieu qu'il n'eut perdu son argent. Il y en avoit un qui s'estimoit fort savant, parce qu'il avoit passé par les Ecoles; & un autre qui avoit confié tout son argent à un marchand, sans aucune assurance; mais sur tout ils furent surpris d'en voir plusieurs, qui bien loin de

son-

ſonger à bien vivre, marchoient aveuglément vers le chemin de l'enfer Mais tous ces Monſtres étoient peu de choſe en comparaiſon d'un : on le voioit fuïr un Ange, pour ſe joindre à un Demon, pour lequel il avoit une ſi forte paſſion qu'il ne pouvoit s'en éloigner. Ne le conoiſſez-vous pas? dit le Satire; c'eſt un homme qui aiant une épouſe, chaſte, noble belle & riche, en aime une autre que le Diable lui a trouvé; une miſerable, une laide, une dégoutante, une inſuportable, avec laquelle néanmoins il dépenſe tout ſon bien. Ce mauvais mari ne donne jamais un habit à ſa femme, mais pour ſa maitreſſe rien n'eſt trop precieux : il n'a jamais un ſou quand un pauvre lui demande l'aumône, & pour cette infame maitreſſe il prodigue les mille piſtoles; ſa fille ne paroit pas, faute d'habits, pendant que la maitreſſe roule caroſſe. O monſtre horrible! tous les autres crimes ont des bornes: Ceux qui attaquent l'honneur, n'attaquent point les biens; & ceux qui conſument les biens, ne touchent point à la ſanté; mais l'amour illegitime abime tout; l'honneur, les biens, la ſanté, & la vie.

vie. Nos gens ſe detournerent avec horreur, & ils s'arrêterent à deux autres monſtres, dont le premier avoit les yeux plus malins qu'un louche; il regardoit toujours de mauvais oeuil. A ſon dire celui qui gardoit le ſilence étoit un ſimple; celui qui parloit, étoit un grand babillard; l'humble un homme de néant; le reſpectueux paſſoit pour fier; le patient pour timide; le liberal pour prodigue; & le menager pour avare. Celui qui par prudence ſe tenoit ſur ſes gardes, étoit un hipocrite; celui qui parloit ſincerement, un libertin; la modeſtie, une diſſimulation; la gaieté, une legereté d'eſprit? Peut-on avoir des yeux plus malins? Le ſecond au contraire ſe vantoit d'avoir la vûë très-bonne, & de regarder tout de bon oeuil. Il donnoit le nom de galanterie à l'impudicité, il nommoit le menſonge un trait d'eſprit; il diſoit que la flarerie étoit propre à faire ſa cour; que la vengeance étoit neceſſaire au point d'honneur; que la temerité venoit d'un grand courage; que la médiſance n'étoit qu'une plaiſanterie; la tromperie une fineſſe; & que le fourbe & l'artificieux étoit un homme prudent.

Eſt;

Eſt-il poſſible, dit Andrenius, que le monde ſoit rempli de tant de monſtruoſitez? Se peut-il que les hommes ſoient aſſez aveugles, pour ſe precipiter toujours dans les deux entremitez également criminelles? & qu'étant douez d'une raiſon, ils ne ſuivent point ſes lumieres? Le premier de ces deux monſtres, dit le Satire, eſt la mauvaiſe volonté, qui tourne tout en mal; & l'autre eſt l'amitié paſſionnée qui ne voit point de défauts dans ſes amis. C'eſt à travers ces deux paſſions, comme ſi elles étoient les deux lunettes du monde, qu'on regarde tous les objets. Ainſi quand vous entendez loüer ou blâmer quelqu'un, vous ne devez pas conſiderer ſeulement qui eſt celui qui loüe, ou qui blâme, mais encore qui eſt celui qu'on loüe, ou qu'on blâme. On vit après cela remüer la queüe d'un autre monſtre, qui avoit la tête couverte d'un voile. Celui-ci, dit Andrenius, paroit tout honteux. Au contraire, répondit le Satire, c'eſt qu'il n'a point de honte. C'eſt une femme diſſimulée, qui contre ſon penchant naturel à ſe produire ſe tient couverte. Et ne ſais-tu pas qu'ordinairement les plus

plus effrontées font celles qui affectent le plus de se cacher. Ce n'est pas par modestie qu'elle s'envelope ainsi le visage; c'est pour n'être pas reconnuë; & telle que vous la voiez aujourd'hui, elle ne laissoit pas hier de marcher d'un air effronté, le sein découvert, non sans bonne envie d'en montrer davantage si elle l'avoit osé.

Voiez cet autre monstre si civil qui fait de profondes reverences aux Laquais même, & qui baise les mains à des marmitons. Il donne le l'Excellence à qui ne merite pas seulement le titre de Monsieur : Il est *le serviteur très-humble* de l'un ; *le plus obéissant valet* de l'autre; il a toujours la main au chapeau ; & dès qu'il aperçoit quelqu'un, il ne manque jamais de le prevenir en civilité. Ce monstre-ci, dit Andrenius, est bien honnête ; je ne croi pas qu'il s'en soit jamais trouvé de plus prevenant. Vous l'entendez fort mal, répondit le Satire, il n'y en a pas un plus orgueilleux. Tu ne prens pas garde qu'il ne s'abaisse que pour s'élever plus haut : S'il s'humilie devant les valets, c'est pour avoir entrée & pour se mettre en credit auprès des Maitres.

Ces reverences affectées sont comme des balons enflez, lesquels plus on les jette fortement contre terre, plus ils rebondissent en l'air.

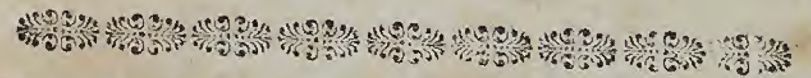
Enfin (si pourtant on peut dire que la folie humaine en a une) enfin, dis-je, on vit paroitre le plus ancien de tous les monstres. C'étoit un vieux infirme. Il tournoit à droit & à gauche, & sans fixer ses regards, des yeux qui jadis avoient été clairs & vifs, mais qui par le nombre des années étoient si fort affoiblis, qu'il ne voioit pas même de près ce qu'il devoit voir; & de loin il voioit si peu que rien, & à peine assez pour pouvoir éviter les précipices. Lui qui auparavant avoit eu l'ouïe admirable, étoit devenu si sourd, qu'il ne pouvoit pas entendre la voix d'un pauvre: mais pour celle d'un riche, ou d'un grand Seigneur, gens qui parlent toujours très-haut, il l'entendoit fort bien. Sa bouche toujours fermée pour le bien, s'ouvroit à la médisance. Ses mains qui autrefois s'emploioient à de grandes affaires, étoient apesanties; ses doigts étoient des crochets qui s'attachoient à tout. Il avoit les pieds si gouteux, qu'il ne pouvoit faire un pas;

de maniere qu'il n'avoit rien de bon; ni un ſeul membre qui fût à lui. Il ſe plaignoit de tout le monde.; & chacun ſe plaignoit auſſi de lui. Perſonne n'en avoit compaſſion, ni ne penſoit à le ſecourir. Il étoit ſuivi de trois autres monſtres qui diſputoient enſemble, qui d'eux tous étoit le plus grand tiran des hommes. Le premier avoit une belle aparence : on pouvoit l'appeller un doux poiſon, une belle mort, un précipice agréable, une tromperie engageante, une veritable Sirene, temeraire, orgueilleuſe, fierre & trompeuſe; hardie à demander, & à commander; preſomptueuſe, violente, & tirannique. Tout ce qu'il y a, diſoit-elle, ne tend qu'à mon plaiſir. Si on vole, c'eſt pour moi: ſi on tuë, c'eſt pour me contenter. On ne parle que de moi; on ne cherche qu'à me plaire, & on ne ſauroit vivre ſans moi. Peut-on voir..... *L'amour propre*, ajouta-t-il, *l'amour propre*, dis-je, qui eſt beau, mais étourdi; riche, mais fou; aimant la gloire, mais criminel. Il lui dit donc: je ne t'accorde pas ce que tu pretens. Tout ce qu'il y a dans le monde, tout ce qu'on y voit eſt pour moi. Tout

ſert à mon honneur, & à mon profit. Dis moi, ſi le marchand derobe, n'eſt-ce pas pour faire figure dans le monde? Si un Gentilhomme s'endette, n'eſt-ce pas pour paroitre? Si une femme ſe met ſuperbement, a-t-elle un autre but que de ſe faire regarder? Tous les autres vices donnent un peu de répit. Le gourmand ſe ſoule; le debauché ſe dégoûte; l'yvrogne s'endort; le cruël ſe laſſe: mais *l'Amour propre* ne dit jamais, c'eſt aſſez. En un mot, ne me diſputez point cela; car autrement j'envoierai tout au Diable. Je ſuis ici, répondit le Diable, qui l'entendit. Je prens tout, quoi qu'il n'y ait rien qui ne m'apartienne, parce que tout m'a été donné il y a déja long-tems. Vous ne ne me ſauriez conteſter une telle verité. Un mari ennuié de ſa femme l'apelle *femme de Beelzebut*; & elle lui répond *Homme du Diable*. La mere envoie au Diable l'enfant qui l'importune. On entend à toute heure les maitres dire aux domeſtiques: *Que le diable vous emporte*: & les valets font dans le cœur le même ſouhait pour leurs maitres; de ſorte que toutes choſes viennent d'elles-mêmes s'offrir à moi. Toi-même,

ô Monde, peux-tu nier que tu m'apartiens? Moi? répondit le Monde; es-tu aſſez impudent, maudit ſcelerat que tu es, pour avancer un tel menſonge? Oui, je ſuis aſſez impudent, répondit le Diable, & c'eſt par cela même que je ſoutiens que tout eſt à moi; car tout eſt pour les gens qui n'ont point de honte. Ils apellerent de leur diſpute devant le Roi des monſtres, & celui-ci aiant entendu leurs plaintes, leur dit: Apaiſez-vous, & renoncez à toute colere. Venez ici, rejoüiſſons-nous & profitons des delices de la vie, des feſtins & des plaiſirs; puiſque l'âge s'envole ſur les aîles du tems, profitons-en: mangeons, buvons, car demain nous mourons; promenons-nous de prairie en prairie, raiſons de tous nos jours des jours de fêtes; & pour éviter les diſputes entre vous, je vais vous partager vos juriſdictions & vos ſujets: Toi Chair, tu regneras ſur tous les lâches, ſur tous les pareſſeux, ſur les flatteurs, ſur les intemperans, ſur la beauté, ſur l'oiſiveté, ſur l'ivrognerie: enfin tu ſeras maitreſſe de la volonté. Toi, Monde, tu entraineras après toi les ſuperbes, les

les orgueilleux, les riches, les puissans; tu seras le maitre de l'imagination. Quant à toi, Diable, tu seras le Roi des menteurs, & de ceux qui se piquent du bel esprit; ta jurisdiction sera dans l'entendement. Voions à present quels sont les defauts de ces deux Pelerins (entendant Critile & Andrenius) afin qu'ils me fassent hommage; car il n'y a point d'homme sans défaut. Nous allons voir de quoi on les accusa.



CHAPITRE X.

Virtelia enchantée.

LE Monde, l'antipode du Ciel, variable en toutes choses, demeure des bêtes, palais suspendu en l'air, où loge l'iniquité, où la méchanceté habite, enfant vieilli dans les crimes, le Monde, dis-je, parvint, à un si haut degré de malice, à un tel point de folie, qu'on eut l'impudence de défendre, par ordonance publique, toutes les vertus sous les peines les plus severes: Défense de dire aucune verité, sous peine;

tout au moins de passer pour fou. Défense d'avoir de l'humanité, à peine d'être regardé comme un petit esprit. Défense d'étudier ni de devenir savant, sous peine d'être apellé Stoïcien, ou Philosophe: ainsi étoit-il de toutes les autres vertus. Au contraire les vices avoient le champ libre pour toute la vie. Cette injuste Loi aiant été publiée par toute la terre, fut reçûë au son des cloches; & avec toutes les autres marques d'une rejoüissance generale. On ne doutoit nullement que les Vertus ne fisent leurs plaintes, & ne presentassent une requête vive & forte: mais ce fut tout le contraire; car les Vertus reçurent cette nouvelle avec un très-grand plaisir, & elles se feliciterent les unes les autres sur leur bonheur commun. Les Vices au contraire marchoient tristes, baissant la tête, & paroissant extremement mortifiez. Un homme sage étant tout étonné d'une conduite si bizarre, en demanda la raison à la Sagesse: Il n'est pas surprenant, dit-elle, que nous aions de la joie: car l'injustice qu'on nous fait, loin de nous porter aucun prejudice, nous est très-favorable: Nous serions bien fâchées qu'on

en

en eut usé autrement, on ne pouvoit pas nous faire un plus grand bien. Pour les Vices, comme cette ordonnance fait leur malheur, ils ont raison d'être tristes, & abatus. Le tems est venu que nous pourrons nous introduire dans le monde. Mais, repliqua le Sage, sur quoi fondez-vous vos esperances? Je vais vous le dire: Les hommes sont tournez d'une certaine maniere, que ce qui leur est défendu, c'est ce qu'ils souhaitent avec le plus de passion. Il suffit qu'ils trouvent des obstacles pour s'irriter, & pour chercher avec toute l'ardeur, & tout le hazard possible cette chose difficile à acquerir. On n'a qu'à défendre le jeûne, par exemple; vous verrez que le plus senseul de tous les hommes, qu'un abandonné aux delices, enfin qu'un autre Eliogabale se laissera mourir de faim; si on défendoit aux femmes la retraite & la solitude, les plus grandes coquettes fuiroient le monde; & les Venus même se renfermeroient parmi les Vestales. Courage, il n'y aura plus de mauvaise foi; plus de vols, plus de trahisons, plus de sceleratesse; on sera obligé de fermer les Théatres publics, & d'a-

bandonner le luxe : La vertu va être l'objet de l'empressement public; le bon tems reviendra; les hommes vivront comme il faut; les femmes ne s'attacheront plus qu'à leurs maris; les filles auront soin de leur reputation: les sujets obéïront à leurs Princes, & les Rois gouverneront équitablement. Il n'y aura plus de masque dans les Cours; on ne médira plus dans les Villes, & chacun joüira paisiblement de ce qui lui apartient : Nous avons tout à esperer; voici le siecle d'or qui va recommencer.

Critile & Andrenius éprouverent bien-tôt cette verité; car après avoir évité les pieges que le Diable, la Chair, & le Monde leur avoient tendus, ils resolurent d'aller au Palais enchanté de Virtelia. Nos gens s'étoient figurez de trouver ce chemin fort desert; mais ils furent fort étonnez de le voir plein de Voiageurs qui avoient le même dessein qu'eux. Il y en avoit de tout âge, de toute condition; de toutes nations hommes & femmes, riches & pauvres, & même de hauts & puissans Seigneurs, ce qui surprit davantage nos Pelerins. Le premier qu'ils rencontrerent

trerent fut un homme miraculeux: il avoit le pouvoir de faire ſortir de lui-même une lumiere, auſſi grande qu'elle devoit être pour l'éclairer dans les tenebres les plus épaiſſes. La Nature donne à certains poiſſons de mer & à certains vers de terre une lumiere concentrée qui brille dans l'obſcurité: de même le Ciel avoit donné à ce perſonnage une clarté enfermée dans le cerveau, afin que quand il en auroit beſoin, il la fit ſortir par les yeux, & par la bouche, comme une ſource inépuiſable des lumieres de l'ame. Ce perſonnage lumineux conduiſit nos deux Pelerins dans le veritable chemin du bonheur, rependant ſur eux des raions d'intelligence. Avant d'arriver au Palais de Virtelia, il faloit franchir un commencement de montagne qui étoit très-rude. Andrenius dit qu'il étoit las; on vit bien que le courage lui manquoit, en quoi il eut pluſieurs compagnons: il demandoit même qu'on voulut bien remettre le voiage à un autre fois. L'homme illuminé declara qu'il n'y conſentiroit jamais, & que s'il n'entreprenoit pas cette fatigue dans le plus beau de ſon àge, il auroit bien moins

de force à l'avenir. Helas, répondit un jeune garçon, puiſque nous ne faiſons que d'arriver au monde, & que nous commençons à preſent à gouter les plaiſirs, n'eſt-il pas juſte de donner à nôtre âge ce qui lui convient? Il y aura du tems de reſte pour chercher la vertu. Au contraire un vieillard diſoit: helas, ſi j'avois la force de la jeuneſſe avec quel courage ne monterois-je point! mais à preſent je ne puis pas me remuer; les forces me manquent pour remplir mes devoirs: il ne faut plus me parler de jeûne ni de penitence; je ſuis aſſez infirme ſans m'incommoder davantage. Pour moi, diſoit un riche, je ſuis trop delicat: j'ai été élevé dans les delices jeûner? ce ſeroit fait de moi dès le lendemain. Je ne puis pas ſouffrir les coutures d'une chemiſe très-fine, que ſeroit-ce s'il faloit me couvrir d'un ſac? Voici comment le pauvre s'excuſoit la malheureuſe condition où je ſuis ne me fait que trop jeûner: j'ai aſſez de peine pour gagner la vie à ma famille: c'eſt aux riches qu'il faut prêcher la penitence, la charité, & les bonnes œuvres; ſi bien qu'on ſe renvoioit l'un à l'autre la pratique de la vertu. Mais l'hom-

l'homme de lumiere s'écria, point d'excuſe, point d'excuſe, allons allons; il n'y a pas un ſeul de vous autres qui puiſſe ſe diſpenſer d'avancer. Il n'y a que ce chemin-ci. Courage, penſez à la felicité qui vous attend. En diſant cela il repandit un raïon de lumiere qui les encouragea beaucoup.

Les bêtes feroces qui habitoient cette montagne leur donnerent une groſſe alarme. On les entendoit hurler à chaque buiſſon; quelques-unes même ſembloient vouloir les devorer. C'eſt que les gens de bien ont beaucoup d'ennemis. N'arrive-t-il pas même que les amis & les plus proches ſont les plus dangereux? Tu es bien fou, diſent les amis, de t'amuſer aux prieres & à la devotion; allons nous promener, allons à la Comedie, ou à l'Opera. Un Pere ſe plaint de ce qu'on ne veut pas vanger l'affront fait à ſa famille: Vous faites tort à nôtre ſang, dira t-il, je vous desheriterai, ſi vous ne faites paroitre vôtre reſſentiment. La mere empéche ſa fille de jeûner, de peur que cela ne lui gâte le teint. Prens garde, lui dit-elle, ſi tu ne manges bien à ton ordinaire, tu tomberas malade. N'eſt-il donc pas vrai

que tout le monde declare la guerre à la vertu?

Nos gens virent alors venir à eux un grand Lion pour leur disputer le passage, & c'étoit ce Lion qui est si terrible aux timides. Andrenius reculoit déja, mais Lucinde lui cria de mettre l'épée à la main. Au même instant que la bête vit briller la lame, elle prit la fuite; car il arrive souvent qu'on trouve *un raion de miel* où l'on pensoit rencontrer un Lion. Il s'est retiré bien vîte, dit Critile: ces bêtes, quoi que très-sauvages & très-furieuses, s'enfuient dès qu'elles sont connuës. Plusieurs veulent passer pour savans; mais quand on en vient à l'épreuve, ce sont de veritables ignorans. D'autres se vantent d'être habiles & prudens, qui ne savent comment s'y prendre pour terminer quelque affaire. C'est ainsi que la presomtion remplit de vent ceux qui ont le moins de sujet d'être glorieux. Disant cela ils arriverent à un passage fort difficile, & par où chacun refusoit de passer. Alors Andrenius tout effraié dit à Lucinde; un autre ne pourroit-il point passer cet endroit-ci pour moi? Tu n'es pas le premier, re-
pon-

pondit-il, qui ait ſouhaité cela. Combien de grands pecheurs prient les gens de bien de jeûner, & de faire penitence pour eux, pendant qu'ils ne perdent aucune occaſion de debauche. La réponſe que fit de nos jours celui qu'on peut nommer le nouvel Apôtre d'Andalouſie, à un de ces pecheurs, fut très-ſage: mon ami, ſi je prie Dieu, & ſi je jeûne pour vous, il ſera juſte auſſi que j'aille au Ciel en vôtre place. Critile voiant Andrenius irreſolu, prit ſa courſe de loin pour la faire plus rapide, & ſe tournant vers ſon compagnon, il lui dit tout en courant: courage mon ami, il faut avoir de la reſolution: je t'aſſure que les difficultez qu'on trouve dans le chemin du vice ſont bien plus grandes, que celles qu'on rencontre dans celui de la vertu. Il n'y a rien de plus vrai, répondit Lucinde; que diroient les mondains, ſi la vertu faiſoit ſubir les mêmes peines qu'il y a dans le vice? ſe peut-il rien de plus rude que ſes loix? Il défend à une avare l'uſage de ſes richeſſes: l'empéchant de manger, de boire, de s'habiller, enfin de jouir de ce même bien dont l'aquiſition lui a couté tant de peines & de

veilles. Que diroit le monde, si la Loi de Dieu commandoit cela? N'est-ce pas le vice qui fait demeurer l'impudique les nuits entieres au froid & au serain, exposé à mille dangers, pour attendre une faveur de sa maitresse? & tout cela lors qu'il pourroit dormir paisiblement dans son lit? N'est-ce pas le vice qui rend l'ambitieux inquiet & troublé, sans lui laisser un moment de repos? L'homme vindicatif n'est-il pas toujours armé par precaution, vivant continuellemeut dans les soupçons & dans les allarmes? Critile crioit à Andrenius: allons, prens courage; car les jours les plus mauvais de la vertu sont des jours de printems au prix des jours caniculaires du vice. Il lui tendit la main; & avec ce secours Andrenius surmonta toutes les difficultez de ce passage. Lors qu'ils eurent passé, ils furent attaquez par un monstre fort cruel, & qui paroissoit un Tigre; mais le moien dont ils s'aviserent pour l'éviter, fut de ne s'effraier pas, & de l'attendre de pied ferme; car à la colere il faut oposer la tranquillité, & à la fureur la patience. Critile presenta au monstre son bouclier de cristal; & le monstre

s'y voiant si horrible, épouventé de soi-même, il prit la fuite couvert de confusion. Ils éviterent les occasions de combattre des serpens, des dragons, & des basilics ; & à tous les coups qu'on leur porta, ils oposerent le bouclier de la patience. Enfin nos Pelerins arriverent au sommet de la montagne, où ils crurent être proche du Ciel. On voioit à découvert le Palais de Virtelia, cet illustre Theatre des plus grandes felicitez. Mais Critile & Andrenius, au lieu de donner des marques de joie de se voir où ils aspiroient depuis si longtems, temoignerent une tristesse extraordinaire. Ils s'étoient attendus à une maison superbe, bâtie de marbre & de jaspe, enrichie de rubis & d'émeraudes ; au lieu de quoi ils la virent maçonnée de pierres ordinaires, qui bien loin de donner une idée rejouïssante, répandoit un air sombre & melancolique. Quelle sorte de Palais ? dit Andrenius : étoit-ce donc la peine de nous tant fatiguer ? Si on juge du dedans par le dehors, nous sommes trompez. La maison des monstres paroissoit incomparablement plus belle. C'est, répondit Lucinde en soupirant, que les hommes

mes n'emploient pour le Ciel que ce qu'ils ont de pire; & ne consacrent à la vertu qu'une triste vieillesse. L'un destine pour le Cloître la moins belle de ses filles, & pour la vie Monastique le garçon le plus mal fait. On cherche la fausse monnoie pour faire l'aumône: le rebut du bled pour paier les dîmes; & cependant on ne laisse pas d'aspirer au plus grand degré de gloire en Paradis. De plus, vous jugez des fruits par l'écorce: ici tout au contraire; si le dehors est laid, le dedans est très-beau. Celui qui est pauvre en aparence, est riche dans l'interieur; & celui qui s'afflige dans son corps, ressent des joies inexprimables dans son ame. Ces pierres qui vous semblent si sombres, sont pourtant très-pretieuses: elles sont toutes de Bezoard, grand contre-poison qui met ce Palais à l'abri du venin des serpens & des dragons qui l'assiegent. Au reste les portes de ce Palais étoient toujours ouvertes, afin que chacun y pût entrer librement: mais elles étoient gardées par deux fiers Geants, qui portoient sur l'épaule des massuës de fer très-herissées de pointes, menaçant tous ceux qui s'en aprochoient.

choient. Andrenius tout effraié dit ; à ce que je voi toutes les difficultez passées ne sont rien en comparaison de celle-ci. Jusqu'à present nous avons combatu les monstres des apetits brutaux : mais à present il faut combattre contre de veritables hommes. Ouï, dit Lucinde, à present il faut dompter ces Geants : ce sont des monstres pleins d'orgueil & de presomption, qui font perdre tous les fruits des victoires qu'on a remportées dans la vie. Ne vous rebutez pourtant pas : sachez seulement que ce sont les Nains qui triomphent des Geans, & les plus humbles qui vainquent les plus orgueilleux. Il ne s'agit pas ici de fierté ni de hauteur ; mais de rentrer en soi-même ; & semblable aux insectes qui rempent, nous passerons entre leurs jambes, comme nos plus illustres Predecesseurs ont fait. Ils executerent ce conseil très-heureusement ; & sans avoir été vûs ni entendus ils se trouverent dans le Palais. A peine furent-ils entrez, qu'ils se sentirent comme frapez & penetrez d'une joie extrême. Il furent d'abord regalez d'une telle abondance de parfums, qu'il sembloit qu'on y eut assemblé toutes

les

les fleurs du printems, & tous les aromates de l'Arabie. On entendit ensuite une douce harmonie de voix & d'instrumens, qui auroit pû suspendre celle des Cieux; mais ce qui les surprenoit le plus, est qu'on ne voioit point ceux qui formoient le concert. On voit bien, dit Critile, que ce Palais est enchanté, & qu'il n'est habité que par des esprits. Où est donc cette divine Reine? En attendant tâchons de voir quelqu'une de ses Dames. Il cria fort haut: où êtes-vous, Justice? Celle-ci répondit, *je suis sur un écueil fleuri dans une maison étrangere, où je prêche aux autres leur devoir*. Verité, où êtes-vous? *Je suis*, répondit-elle, *avec les enfans*. Il les apella toutes l'une après l'autre: & chacune répondoit à son tour. La Chasteté disoit: *je vis toujours en retraite*, la Sagesse, *j'occupe le milieu*: la Prévoiance, *l'avenir*; la Repentance, *le passé*: la Civilité dit, *je suis avec l'honnêteté*; l'honnêteté, *je suis en celui qui la fait*, la bonne foi *dans le cœur d'un Prince*: l'amitié, *avec les inseparables*: le Conseil, *parmi les vieillards*: la Bravoure, *dans les hommes illustres*: la Fortune, *chez les femmes laides*: le Si-

Silence, *chez qui ſait ſe taire* : la Bonté, *dans le tems du bonheur* : l'Experience, *dans la tête des autres* : la Pauvreté, *aux portes* : la Reputation répondit, *Je dors* : le Courage, *je ſuis dans le Bonheur* : la Santé, *dans la Temperance* : l'Eſperance, *dans l'Attente* : le Jeûne, *chez les Pauvres* -la Prudence, *je m'occupe à deviner* : la Pudeur dit, *je ne me laiſſe plus trouver quand une fois on m'a perduë*. Enfin on entendit toutes les Vertus répondre toutes à la fois : *Nous tenons le milieu*. Lucinde faiſant reflexion ſur cette voix commune ; c'eſt pour nous avertir, dit-il, qu'il faut nous acheminer vers le centre, ſans nous détourner à droit ni à gauche comme font les impies.

Il avoit raiſon : car étant arrivez au milieu de ce Palais, ils entrerent dans une grande Sale ; là il y avoit un Trône magnifique, ſur lequel étoit aſſiſe une Divine Reine, beaucoup plus belle, & beaucoup plus charmante qu'ils ne ſe l'étoient figurée. L'aiant enviſagée attentivement, ils reconurent qu'elle ne changeroit jamais, & qu'elle conſerveroit toujours ſes perfections. Cette grande Princeſſe faiſoit paroitre à

les plus mortels ennemis même un visage serain, & elle regardoit toujours tout le monde de bon œuil. Elle entendoit fort clair, elle parloit distinctement : sa bouche étoit toujours riante, jamais elle ne se mettoit en colere : ses levres de coral ne proferoient que des paroles douces & modestes ; Jamais d'obscurité, jamais d'équivoques : ses belles mains toujours ouvertes s'épandoient en liberalitez : Tous ses ouvrages étoient parfaits : sa magnificence, répondoit à sa beauté : ses habits étoient d'Hermine ; car la candeur est sa couleur ; ses cheveux étoient entrelacez des raions de l'Aurore, & nouez d'un ruban parsemé d'étoiles. Enfin cette Reine étoit l'image naturelle de son Pere celeste.

Elle donnoit audiance à plusieurs personnes, qui depuis la défense venoient en foule pour recevoir ses ordres. Entr'autres un pere qui ne valant rien, demandoit la Vertu pour son fils. On lui répondit : Tu dois commencer par toi-même, afin de lui montrer l'exemple. Une mere venoit chercher la pudeur pour sa fille ; & on lui apliqua la fable de la couleuvre : cette

cou-

couleuvre voiant un de ſes petits marcher en ſerpentant, le gronda, lui commandant d'aller droit : Ma mere, répondit le petit ſerpent, aprenez moi : voions comme vous marchez : ce qu'elle fit : mais voiant que ſa mere ſerpentoit bien plus que lui : En verité, lui dit-il, je marche encore plus droit que vous. Un Eccleſiaſtique demanda la bravoure, & un Viceroi la devotion. La Reine leur répondit que chacun d'eux devoit tâcher d'acquerir la vertu convenable à ſon état. Le Juge doit faire ſa gloire de la juſtice; & l'homme d'Egliſe de la devotion : le Prince, de ſavoir gouverner : l'Artiſan de travailler le Pere de famille du ſoin de ſa maiſon ; & le Prelat d'avoir ſoin des pauvres. Une femme aiant oui cela, dit ; il ſuffit donc que je ſois fidéle à mon époux, ſans me mettre en peine des autres vertus. Non, répondit Virtelia, il ne ſuffit pas d'être fidéle, ſi d'ailleurs on eſt inſuportable par ſa mauvaiſe humeur. De même ce n'eſt pas aſſez de donner l'aumône, ſi on eſt intemperant : il importe peu qu'un Avocat ſoit ſavant, s'il entreprend une mauvaiſe cauſe ; & ce n'eſt pas aſſez d'ê-
tre

tre bon ſoldat, ſi on eſt impie. Les Vertus ſont des ſœurs qui vont toujours enſemble, & il eſt impoſſible de les ſeparer. Une aſſez belle Dame s'aprocha alors; je voudrois bien aller au Ciel, dit-elle; mais je voudrois y aller par le chemin des Dames. Tous les aſſiſtans s'étonnerent de cette nouveauté. Virtelia lui demanda: Quel eſt donc ce chemin? car je vous avouë que juſques à preſent je n'en ai jamais ouï parler. Helas! Madame, répondit-elle, une femme delicate comme moi ne doit-elle pas marcher dans le chemin des delices, couvert de martres & de velours, ſans obſerver aucun jeûne; & ſans faire penitence? Attendez, Madame, lui répondit la Reine; on vous accordera ce que vous demandez, auſſi bien qu'à ce Prince qui vient d'entrer. C'étoit un grand Seigneur qui d'un air de hauteur s'étendit dans un fauteüil, & dit, qu'il ſouhaitoit les Vertus; mais non pas les communes; & qu'il faloit à un homme de ſon rang des vertus extraordinaires. Il refuſoit les noms des Saints tels que ſont Pierre, Jean, Jaques, &c. mais il vouloit un nom qui fut conu, qui ne fût dans aucun Calandrier.

Par

Par exemple, difoit-il, je voudrois bien le nom de Gafton, c'eft un nom de Nobleffe : celui de Parafon fonne affez bien : & Claquin, Nunno, Sancho, Suero, font auffi de beaux noms. Virtelia lui demanda, s'il avoit envie de fe fauver avec les autres. Après avoir rêvé un peu, il répondit qu'oüi, parce qu'il n'y avoit qu'un Paradis. Eh bien, Seigneur, ajouta t-elle ; il n'y a donc pas d'autre chemin pour vous, que l'échele des dix commendemens, il faut que vous la montiez ; car jufques à prefent je n'ai point trouvé deux routes differentes, l'une pour les riches & pour les Dames, & l'autre pour les pauvres & pour les artifans. La Loi eft unique, & tous n'ont qu'un feul & même Dieu. Un nouvel Epicurien, qui pour toute penitence s'étoit accoutumé a faire quelque petite priére, répliqua ; Pour moi je ne fai ce que c'eft que la mortification. Je n'ai pas affez de fanté pour jeûner, & pour mener une vie auftere ; comment pourrai-je donc entrer au Ciel? Il femble, répondit Virtelia, que vous voudriez y arriver en pompe, bien vêtu, & bien chauffé. Cela ne peut être. Lui, foutint le contraire,

traire, & dit qu'il regnoit déja dans le monde une vertu commode & galante, qui lui paroiſſoit la plus conforme à la Loi de Dieu. Virtelia lui demanda ſur quoi il ſe fondoit, & il répondit: qu'on devroit accomplir à la lettre ce qui eſt dit dans l'Oraiſon Dominicale, *En la terre comme au Ciel*: parce que dans le Ciel on ne jeûne point, il n'y a là ni diſcipline, ni cilice, & on n'y parle jamais de penitence. C'eſt ainſi que je voudrois vivre en bien heureux. Virtelia entendant cela ſe mit en colere, & lui dit rudement: Tu pretens donc, ſacrilege hérétique, te faire un Paradis en terre? cela ne ſe peut: & prens garde qu'au lieu d'avoir deux Paradis, tu ne trouves deux Enfers.

Je viens, dit un autre, chercher le *Bon Silence*. Chacun ſe moquoit: quoi? diſoit-on, y en a-t-il donc de mauvais? Oüi, répondit Virtelia, & qui fait bien du mal. Le Juge ſe tait pour ne pas rendre Juſtice: le pere ſe tait & ne corrige pas ſon enfant: les Predicateurs ſe taiſent, & ne reprenent pas les pecheurs: le directeur ſpirituel ſe tait ſur l'énormité des crimes: le ſcelerat ſe tait & ne demande pas pardon à Dieu, le

debi-

debiteur ſe tait, & nie ſes dettes : le témoin ſe tait, & il eſt cauſe qu'on ne punit pas le crime. Tous ſe taiſent, & cachent leurs méchantes actions : de maniere qu'on peut dire que le *Bon Silence* eſt un Saint, & que le mauvais Silence eſt un Diable. Je ſuis étonné, dit Critile, de ce que perſonne ne vient chercher la Charité ni la Liberalité. C'eſt, répondit Virtelia, que chacun s'excuſe de donner l'aumône ; l'artiſan parce qu'il n'eſt pas paié ; le païſan, parce qu'il n'a pas eu bonne recolte : le Gentilhomme eſt endetté : le Prince eſt le plus pauvre de tous : l'Eccleſiaſtique a des parens qui ſont pauvres. Oh méchante excuſe ! donnez aux pauvres ce qui vous reſte, & ce qui ne vous ſert pas, mais vôtre avarice vous rend trop ménagers. N'eſt-ce pas l'avarice, lors que vous habillez vos valets de vos vieux habits, au lieu de les donner aux pauvres ? Quelques-uns qui étoient très-vicieux, demanderent la Vertu dans ſa perfection. Chacun les prit pour des fous diſant qu'ils devoient commencer par ce qui étoit le plus facile, afin de pouvoir dans la ſuite s'avancer de vertu en vertu. Mais

Virtelia dit, laiſſez les aſpirer aux plus hauts degrez; ils ne s'abaiſſeront que trop. Sachez que ſouvent mes plus grands ennemis deviennent mes meilleurs amis. Une femme qui avoit plus d'années que de cheveux, plus de rides que de dents, venoit pour chercher la vertu. Andrenius s'étonna de ce qu'elle s'en aviſoit ſi tard. Je jurerois, dit-il, qu'elle cherche le Ciel, parce que le monde la chaſſe. Qu'elle entre, dit Virtelia, & qu'on lui ſache gré de n'avoir point tenu école publique d'impudicité. Je vous aſſure que quelques anciens que ſoient le Jeu, l'Orgueil, l'Avarice, & l'Yvrognerie, vous ne les verrez jamais venir ici. Ce ſont des chevaux à loüange que le Vice emploie, & qu'il fait crever dans les chemins de l'iniquité.

Un grand debauché favori de Venus, &, idolatre de Cupidon ſon fils, vint pour demander la Chaſteté, & ſupplia qu'on le mit au nombre des amateurs de la continence. On ne l'écouta point, parce qu'il étoit abominable à cauſe de ſes impuretez; & dégoutant; & quoi que pluſieurs de l'aſſemblée intercedaſſent pour lui; je ne lui

lui ſaurois accorder ce qu'il demande, dit la Pudeur : on ne doit pas ſe fier aux promeſſes d'un vieux debauché. On peut aiſément jeûner quand on s'eſt bien ſoulé. Il en vint quelques-uns qui ſembloient avoir toutes leurs penſées dans le Ciel, car ils le regardoient inceſſammant. Ceux-ci, dit Andrenius, ont à la verité le corps ſur la terre, mais leur eſprit eſt dans le Ciel. Tu te trompes, répondit la Prudence, grande favorite de Virtelia ; ils ne ſont jamais plus attachez à la terre que lors qu'ils regardent le Ciel. Ce premier eſt un marchand qui a quantité de bled à vendre, & il conjure les nuages de s'éloigner, & de ne pas arroſer la terre. Ce laboureur au contraire eſt un hydropique de pluie, il ramaſſe tous les nu..ges avec ſes yeux. Cet autre encore eſt un blaſphemateur qui ne penſe jamais au Ciel, que pour le maudire : celui-là demande vengeance, & l'autre qui fait toujours la ronde de nuit, ſouhaite une nuit des plus obſcures pour couvrir ſes crimes. Il en arriva un pour demander quelques vertus à louage, des ſoupirs, des hauſſemens d'épaules, des élevations de ſourcis,

& autres petites manieres de sainteté. Virtelia se fâchant lui dit: Comment? mon Palais est-il une maison de trafic? Il s'excusa sur ce que plusieurs hommes & femmes gagnoient leur pain à ce métier-là. C'est par ces manieres affectées qu'ils s'introduisent dans les grandes maisons, qu'on leur donne le fauteuil & la place d'honnenr à table: les malades les apellent pour les consoler; celui qui a besoin d'une particuliere assistence du Ciel se recommande à leurs priéres; les Ministres d'Etat les consultent, & ainsi ils s'insinuent de maison en maison, mangeant, beuvant, se regalant, si bien qu'on peut dire que leur vertu les entretient delicieusement. Eloignez-vous d'ici, dit Virtelia: Ces gens-là ont autant de vertu que ceux qui leur en attribuent ont de discernement.

Qui est ce grand personnage, ce Heros de la vertu que nous rencontrons dans toutes les occasions d'éclat, dit Critile; si nous allons dans le Cabinet de la Science, nous le trouvons: si nous revenons en celui de la Valeur, il y est. Nous le voions, & nous l'admirons par tout. Ne reconoissez-vous

pas

pas le Pape? dit Lucinde, le Saint Pere de tout le monde : aiez pour lui toute la veneration possible, & souhaitez lui des siécles d'une vie si heroïque.

Tous les assistans s'attendoient, que la grande Reine de l'Equité en couronneroit quelques uns pour recompenser leurs illustres actions; mais on publia que la plus grande recompense de la vertu, étoit la vertu même: & que les couronnes des bons sont leurs actions. Lucinde voiant Critile & Andrenius extasiez de tout ce qu'ils voioient & entendoient, les exhorta de s'aprocher de cette belle Souveraine. Elle les embrassa, & les enrichissant de tous ses dons, elle les transforma en *Candidats* de la felicité éternelle. Ils se seroient bien contentez des moindres faveurs de la Vertu; mais elle leur dit, ne bornez jamais vos desirs: faites de continuels progrès; car qui s'arrête dans cette course, recule infailliblement. Nos deux Pelerins la prierent ensuite de leur faire montrer le chemin de Felicinda. Elle apella d'abord quatre de ses Favorites: voiant la Justice, elle dit; celle-ci vous aprendra ce que vous devez faire pour la trouver: cette

ſeconde, qui eſt la Prudence, vous la découvrira : avec cette troiſiéme, qui eſt la Force, vous la devez conquerir ; & avec cette quatriéme, qui eſt la temperance, vous en devez joüir. Dans ce moment on entendit le ſon des trompettes harmonieuſes & de beaucoup d'autres inſtrumens bien accordés, ce qui anima leurs eſprits. Enſuite il s'éleva un doux Zefir, & il ſe répandit une grande lumiere ſur tout ce beau Théatre. Le vent ſe renforça, & il les éleva ſi haut qu'ils ſe crurent dans le Ciel.



CHAPITRE XI.

La malice de Momus dans la Ville d'Honoria.

LA Vanité parvint à un ſi grand degré de folie, qu'elle pretendoit un des plus beaux rangs parmi les Vertus. Pour cet effet elle preſenta une requête, dans laquelle elle ſe diſoit l'ame des actions de la vie, & des illuſtres entrepriſes, le ſoufle de la vertu, & la nourriture de l'eſprit. On ne voit point,

point, ajoutoit-elle, d'ouvrages parfaits ſans un peu de vanité. On ne fait jamais une belle action ſans eſperance d'en être aplaudi. C'eſt la Vanité qui fait éclore les plus illuſtres exploits, les actions heroiques, & le point d'honneur qui anime un Heros.

Cette requête parut aſſez bien faite aux inſenſez; mais la raiſon avec tout ſon ſage Conſeil, aiant en horreur une pretenſion ſi hardie, répondit: Vous devez ſavoir qu'on a permis quelque ſoulagement à toutes les paſſions. Un emporté ſe décharge le cœur: on a inſtitué le mariage pour obvier à l'impureté; on a permis les plaintes à ceux qui ſont maltraitez; les mets delicats aux gourmands; l'émulation à l'envie; la prevoiance à l'avarice; & ainſi de tous les autres excès. Mais pour la vanité, elle eſt indigne qu'on lui donne aucune liberté. On ne doit pas s'y fier, car elle ne ſauroit ſe borner. Qu'on la chaſſe donc bien loin d'ici. Il eſt vrai, que le deſir d'acquerir de la reputation eſt loüange; car la bonne renommée eſt un bijou de la vertu, & une recompenſe du merite. On doit donc eſtimer l'honneur; mais on ne doit pas l'affec-

ter. C'eſt l'ombre de la vertu, qui la ſuit toujours; mais qui ne ſe laiſſe jamais attraper, fuiant qui la cherche, & ſuivant qui la fuit.

On paſſoit par un Pont célébre, & très-remarquable, à la grande Ville. L'agréable Honoria Reine de la Réputation, & venerée pour cela de tout le monde, tenoit ſon illuſtre Cour. Ce pont étoit un paſſage très-dangereux; car il étoit fait de planches, entre leſquelles il y avoit des pieges qui faiſoient tomber bien des gens. On les avertiſſoit: mais la riviere ſur laquelle ce pont étoit bâti, étoit *la riviere de la moquerie*, la plûpart de ceux qui vouloient y paſſer tombant dans l'eau, s'expoſoit à la riſée d'une multitude de commun peuple qui étoit preſent. L'intrepidité avec laquelle quelques preſomptueux ſe hazardoient & ſe precipitoient étoit extraordinaire: envieux de paſſer d'une extrême baſſeſſe à une haute élevation, & quelquefois même du plus bas état à la *Grandeur*, ils tomboient pourtant avec honte, raillez par ceux qui conoiſſoient leur extraction. Il y avoit des païſans, qui vouloient paſſer pour Nobles, & des va-

valets qui pretendoient atteindre aux premieres charges. Une femme vouloit paſſer pour pucelle, *mais* on rit bien en la voiant tomber; comme une autre qui vouloit paſſer pour femme ſavante, *mais* elle tomba dans la bouë. Il n'y en eut pas un ſeul, qui ne broncha ſur un *mais*, en tombant chacun ſur un écueil qu'on apelloit *Si.* Un tel ſeroit un grand Prince *ſi* il ne ſe laiſſoit pas gouverner pas ſes Courtiſans. L'autre un grand Prelat, *ſi* il étoit plus charitable. L'autre un bon Conſeiller, *ſi* il n'étoit mal intentionné. Celui-ci un grand Capitaine, *ſi* il n'aimoit trop à piller. Ce Gentilhomme ſeroit très-genereux, *ſi* il n'étoit pas pauvre. Ce ſavant ſeroit eſtimé, *ſi* il n'étoit orgueilleux: celui-là ſeroit parfait, *ſi* il n'étoit un peu trop ſimple: l'autre un ſujet de grande experience, *ſi* il n'étoit un peu embaraſſé: il entend bien les matieres, *mais* il n'a point de reſolution: Il y en a quelques-uns qui ont de l'eſprit, *mais* ſans jugement. Que cette femme-là ſeroit belle *ſi* elle ne ſe negligeoit pas! Ce Seigneur a de très-belles qualitez; *mais* il a du malheur: C'autre eſt un grand Medecin, *mais*

il n'a point de bonheur. Cet homme est fait pour le monde; *mais* il n'a point de conscience. Chacun ainsi bronchoit dans son *mais*, & c'étoit un miracle si un seul passoit sans tomber. Un envieux voiant tomber un Seigneur, qui vouloit passer à cheval, s'écria, il le merite bien. C'est dommage, disoit un autre, que tous ceux qui sont d'une telle famille ont quelque tache dans leur lignée; car en verité ils sont gens de bien. Les femmes bronchoient sur des pierres precieuses, & sur des Diamans qui sont pour elles de *terribles mais*. Un petit air galant leur brouilloit la cervelle, & l'affectation qu'elles avoient en marchant les faisoit tomber rudement: personne ne leur tendoit la main pour les relever, mais beaucoup leur aidoient à tomber. Ce pont, comme j'ai dit, étoit tout plein de pieges, sur lesquels tous les Voiageurs bronchoient: & s'il leur arrivoit d'en passer un, ils en trouvoient un autre. Un homme sage se plaignoit de ce qu'un autre tomboit dans le *mais* d'autrui: qu'on bronche, disoit-il, en ce qui est personnel, on le merite: *mais* pourquoi en ce qui ne nous regarde pas?

Quel-

Quelle injuste Loi, qu'un homme bronche sur un caprice de sa femme, sur une querelle de sa sœur! En même tems aprocha un homme qui juroit *sur sa foi de Gentilhomme Noble comme le Roi*: *mais* il y en eut qui lui reprocherent la basse naissance, & il tomba. La tête tournoit à plusieurs, pour avoir trop bû, & bronchoient. Une Dame de grande qualité voulant passer, chacun lui fit place avec beaucoup de civilité; *mais* une petite nonchalance la fit tomber. Tous les boiteux, & tous ceux qui ne marchoient pas droit tomboient sans remission. Si quelques-uns ne faisoient que chanceler, on les poussoit pour les aider à tomber. Un riche croioit pouvoit passer sans peine en donnant de l'argent; car il s'étoit souvent tiré d'embaras par ce moien-là; mais il fut trompé: car dans ce passage l'épée d'or, ni la flêche d'argent n'ont aucune force. Chacun s'écrioit: Que le pas de l'honneur est perilleux! que les occasions de la malice humaine sont dangereuses! mais la Reputation est encore plus delicate, car une petite tache est capable de la perdre.

Nos deux Pelerins étant adressez par

Virtelia à Honoria ſa plus grande favorite, étoient arrivez à ce pont de *mais*, par où il falloit neceſſairement paſſer. Ils craignoient avec raiſon de ſe hazarder aux *mais*: ils trembloient voiant les autres tout moüillez, & ſongeoient aux moiens les plus ſûrs de paſſer. Alors parut un *aveugle* qui avoit le même deſſein. On fit un grand cri quand on le vit, & on croioit pour certain qu'il alloit tomber au premier pas: mais tout le contraire arriva, & *l'aveugle* paſſa fort droit; il lui fût avantageux d'ètre ſourd, parce qu'il ne voioit point le danger, & n'entendoit pas ce qu'on diſoit de lui, & ne ſongeoit qu'à paſſer avec beaucoup de tranquillité; il vint heureuſement à bout de ce qu'il ſouhaitoit, & ſon bonheur fut envié. Critile dit ſur cela: cet aveugle doit être nôtre guide, car ce ſont les aveugles, les ſourds, & les muëts, qui ſeuls peuvent vivre aujourd'hui dans le monde. Aprenez cette leçon. Soiez aveugles pour les défauts d'autrui, muëts pour ne les pas divulguer par la haine & par la médiſance; ſoiez ſourds pour ne faire point de cas de ce qu'on dira. Avec ce conſeil ils paſſerent heureuſement *le Pont*

des

des mais, enviez de plusieurs, qui n'eurent pourtant point de resolution pour les imiter.

Ils arriverent donc dans la celebre Cité de l'Honneur ; elle est pleine de bâtimens magnifiques, de Tours superbes, d'Arcs de Triomphe, de Piramides, & d'Obelisques, qui ont beaucoup couté; mais aussi qui durent éternellement. Nos gens remarquerent d'abord que tous les toits des maisons, sans excepter ceux des plus grands Palais, étoient d'une glace fine & très-belle, mais fort fragile. On ne voioit pas un seul de ces toits qui fût dans son entier. Ils en découvrirent bien-tôt la cause. C'étoit un petit homme qui n'étoit grand qu'en malice : il avoit la mine de ne se point faire d'amis : il rioit au nez de tout le monde : sa phisionomie étoit malheureuse ; ses yeux plus funestes que ceux d'un Medecin : il étoit très-maigre, aiant les machoires si décharnées qu'il ne pouvoit ni mâcher, ni digerer, quoi qu'il mordît tout. Son parler étoit comme le brouissement des frelons qui cherchent toujours l'ordure. Il avoit un nez de Satire, le dos double, une haleine insuportable, mar-

que de la mauvaiſe diſpoſition du dedans. Il mépriſoit tout ce qui étoit bon, & il s'attachoit toujours au pire. Il ſe vantoit lui-même d'avoir la vûë méchante, car il diſoit, *Maudit eſt celui que je voi*, & il regardoit tout le monde. Ce petit homme qui n'avoit rien de bon en ſoi-même, trouvoit tout mauvais dans les autres. Tout ſon plaiſir étoit de faire du chagrin : il paſſoit tous les jours à jetter des pierres, & puis cachoit ſa main : il n'épargnoit aucun toit : chacun croiant que c'étoit ſon voiſin qui jettoit les pierres s'en vengeoit reciproquement. On accuſoit les uns & les autres, & quand on étoit en doute qui c'étoit, on en lançoit pluſieurs de tous côtez pour ne pas manquer ſon coup : ainſi tout étoit en confuſion par cette grêle de pierres. On les voioit voler dans l'air ſans ſavoir d'où elles venoient. Rien n'étoit en ſureté ; ni vie, ni honneur : rien n'étoit épargné. Les raporteurs & les médiſans ne ſe repoſoient point. Je ne croi pas, diſoit l'un, que ce qu'on dit d'un tel ſoit vrai. C'eſt dommage, diſoit un autre, qu'on parle ſi mal d'une telle : & avec cette aparence de compaſſion,

paſſion, ils jettoient un coup qui briſoit tout le toit d'une maiſon. Mais auſſi on leur rendoit la pareille. Et c'étoit ce petit homme, ce Lutin qui reduiſoit tout le monde à ces extrêmitez. Mais il ſe divertiſſoit à quelque choſe de bien plus mauvais : il jettoit au viſage du charbon qui noirciſſoit extrêmement. Ainſi chacun avoit ſa marque, & cette marque rendoit tout-à-fait difforme : l'un étoit taché ſur le front ; l'autre ſur la machoire, un autre au milieu du viſage. Ils rioient tous en ſe regardant, & perſonne ne prenoit garde à ſoi, ni à ſa propre laideur, mais toujours à celle d'autrui. Voilà le vrai ſymbole du monde. Tel déchire la reputation de ſon prochain, qui ne reflechit pas ſur l'infamie de ſa maiſon. C'eſt ainſi que ſouvent le plus deshonoré deshonore les autres. Regardez, peut-on dire, regardez cet homme-là parler de nôtre conduite; il feroit bien mieux de corriger celle de ſa femme, qui mêne une vie ſi dereglée. Voiez ce Seigneur comment il nous mépriſe, & combien il eſt fier : il s'imagine que nous ignorons ce qui eſt arrivé à ſon grand Pere. On voit toujours

jours parler le plus ceux qui devroient se taire. Telle est la méchanceté du monde ; la plus grande partie s'acharne sur l'autre. Tout n'est que raillerie, médisance, mépris, presomption, & Momus se rit de tout. Quelques-uns plus avisez, mais aussi malheureux, remarquant qu'on se moquoit d'eux, avoient soin d'aller à une fontaine, placée au milieu de la ville, & qui étoit comme un miroir commun où chacun pouvoit examiner son visage. Lors donc que ces gens se trouvoient noirs, ils prenoient de l'eau avec la main pour se laver; mais plus ils tâchoient de se nettoier, plus leur tache augmentoit; car il se trouvoit là des témoins, qui les aiant connus dès le tems qu'ils contracterent leur noirceur, disoient; celui-ci n'étoit-il pas un revendeur, & un fripier ? Il vient à present nous montrer des titres de Noblesse, & demander des honneurs : Celui-là n'est-il pas le fils d'un tel ? il croit que son bien l'a blanchi ; mais sa fortune n'empêche pas qu'on ne sache très-bien que son Pere a été denoncé comme Juif à l'Inquisition. Ce qu'il y avoit de plus fâcheux, c'est que cette eau claire faisoit sortir des tâ-

ches

ches qui ne paroiſſoient point. C'eſt ce qui arriva à une Dame : elle ſe piquoit de la plus ancienne Nobleſſe, & elle étoit inſuportable ſur ce chapitre. Qu'arriva-t-il ? C'eſt qu'on obſerva de près ſon eſprit & ſa conduite ; & qu'on lui reprocha que ni l'un ni l'autre ne répondoient à ſa naiſſance : elle ne ſavoit pas ſans doute que la ſaleté paroit davantage ſur le drap d'or que ſur l'étamine, & qu'on aperçoit mieux les marques du foüet ſur une peau fine, que ſur une peau rude & groſſiere. Une autre étoit fort couroucée de ce qu'étant déja avancée en âge & en honneurs, on lui jettoit au nez quelques bagatelles qu'elle avoit faites dans ſa jeuneſſe. Mais celui qui ſe ſentit le plus piqué. fut un Prince qu'on avoit marqué au front avec un trait de plume. Pluſieurs étoient inconſolables, d'être marquez par de vieilles taches qui ſe renouvelloient. Qu'on voie, diſoient-ils, les nouvelles taches, nous y conſentons : mais qu'on ne nous reproche point ce qui s'eſt paſſé du tems de nos aieuls. Le plus ſûr étoit, pour éviter la médiſance, de ne parler jamais de ſoi ; & de ne ſe donner point de loüanges affec-

tées :

tées ; car plus on se lave dans la fontaine de la presomption & de la vanité, plus on fait sortir de taches, & plus on s'expose à voir renaître sa difformité, fût-elle de mille ans. Enfin il n'y avoit dans la ville d'Honoria aucun visage sans tache, aucune langue sans poil, aucun front sans ride, point de mains sans verruës, point de pieds sans cor, point de dos sans bosse, point de poitrine sans toux, point de nez sans rume, point d'yeux sans nuage, & point de tête sans vapeur. Ce mauvais petit homme trouvoit toujours quelque chose à montrer au doigt, pour faire rire les autres. Chacun néanmoins le fuiant, crioit garre, garre la langue de serpent. A ces cris nos Pelerins conurent qu'on parloit de Momus, & ils auroient fui comme les autres, si lui-même ne les eût arrêtez, leur demandant ce qu'ils cherchoient ; car il voioit bien qu'ils étoient étrangers & égarez : Ils lui répondirent qu'ils venoient pour voir la bonne Reine Honoria. Alors Momus, quoi, trouver en ce tems-ci une bonne femme ? je crains fort que la chose ne soit impossible. Pour moi je n'affirmerai jamais la bonté des femmes : je les

les conois trop. De plus je ne trouve rien de bon nulle part. Le bon tems eſt paſſé, & toute la bonté avec lui. Je veux pourtant vous ſervir de guide. Allons nous promener par la ville, & cherchons Honoria. Ce ſera un grand bonheur ſi nous la trouvons: car l'honneur eſt une de ces choſes dont tout le monde manque, & que chacun pourtant croit avoir. On s'efforçoit de perſuader à un grand Seigneur qu'il pardonnât à ſon ennemi, & qu'il ſe racommodat avec lui : mais il répondit, *& mon honneur ?* On diſoit à un autre qu'il feroit bien d'abandonner ſa maitreſſe, & de mettre fin au ſcandale qu'il cauſoit depuis tant d'années, & il repliquoit, *mon honneur* eſt engagé à n'en rien faire. On exhortoit un blaſphemateur de ne plus jurer, & de ne plus faire de ſermens ; & il répondoit, comment donc faire pour aſſurer *mon honneur*. On preſſoit un homme de qualité de n'être plus le protecteur des criminels & des aſſaſſins ; & il diſoit : je leur ai accordé ma protection, il eſt de *mon honneur* de leur tenir parole. Momus entendant cela, s'écria, mais dites-moi, enfans du Demon, en quoi donc

donc consiste l'honneur? Un Noble se vantoit d'être homme d'un honneur fort ancien, venu par succession de ses ancêtres, qui s'étoient, disoit-il, toujours distinguez par leurs belles actions. Momus l'avertit que son honneur étoit trop vieux, & qu'il avoit perdu toute son odeur. Le vieux honneur, ajoutoit-il, ne vaut rien, & il est moisi quand l'infamie est moderne. Vous ne vous habillez pas des vêtemens de vos ancêtres, car il ne sont plus à la mode, & on se moqueroit de vous si vous le faisiez. Ne pretendez pas non plus repaître vôtre esprit de ces vieux honneurs; cherchez en un nouveau par de nouveaux exploits; sur cela quelqu'un dit que l'honneur demeuroit chez la fortune. Cela ne peut être, dit Momus, car honneur & profit ne se sont jamais accordez. Venez, ajouta-t il, allons chez les hommes celebres & illustres; pour voir s'ils pourront nous indiquer ce que nous cherchons. Ils y allerent, mais ils trouverent que chacun étoit endormi. Au sortir de là ils rencontrerent un Gentilhomme de nouvelle date, qui passoit néanmoins pour être d'un sang illustre: cet hom-

me-là étoit tout en ſueur, & il s'efforçoit comme s'il eût eu un monde ſur les épaules, gemiſſant & ſoupirant ſans ceſſe. Andrenius dit, qu'a-t-il donc à ſe plaindre, & quel travail le fait tant ſuer? Ne le vois-tu pas? dit Momus; c'eſt le point d'honneur qui lui eſt à charge. On diroit d'un Atlas qui ſoutient le Ciel, repondit Andrenius en ſe moquant. On diroit d'un Hercules ſur qui eſt apuié la Monarchie univerſelle. Ce n'eſt point cela, dit Momus, ce n'eſt, comme je t'ai dit, que ce point d'honneur qui fait ſuer bien des gens: pour maintenir le rang de Nobleſſe dans lequel ils ſont nez, ils gemiſſent tout le tems de leur vie, les forces leur manquent, les enfans ſurviennent, les depends augmentent & les biens diminuent; mais le point d'honneur reſte, & ne manque jamais de les accabler Quelqu'un avertit nos gens que s'ils pouvoient trouver l'honneur, ce ſeroit avec ceux qui ont un gros train. Il n'eſt pas vrai, dit Momus, je ſuis d'un ſentiment tout contraire, car je ſai que pluſieurs trainent un faux honneur: ils diſent bien qu'ils font ce qu'ils doivent; mais moi je ſoutiens qu'ils doivent ce qu'ils font.

Dé-

Demandez le au marchand, à l'artisan, & à leurs domestiques. Ils en trouverent plusieurs qui crachoient leurs poulmons, & même leur fiel. Ceux-ci sont bien mal, dit Andrenius. Si on peut trouver l'honneur, dit Momus, c'est pourtant en ceux-ci : car ils en crevent, & c'est pour cela qu'ils sont dans une alarme & dans un mouvement continuel. Mais ce qu'il y a de fâcheux, ils crevent en chemin, & perdent avec la vie tout ce qu'ils ont emploié à la recherche de l'honneur. Ne vous fatiguez pas, dit un autre à nos Pelerins, vous ne le trouverez pas dans la vie cet honneur, vous ne le trouverez qu'à la mort; car le jour de la mort est le jour des panegeriques & des loüanges, & on fait honneur aux morts. Quelles pensées ! dit Andrenius ; l'honneur est-il donc la poussiere ! Il couteroit trop cher s'il coutoit la vie, & puis qu'un mort n'est que terre, tout son honneur seroit reduit à rien.

Critile fit alors cette reflexion : Si dans une grande ville comme celle-ci, nous ne trouvons ni Honoria ni sa Cour, où la chercherons-nous ? Helas ! répondit Momus, ne cherchons point

point l'honneur dans les grandes villes : on l'y trouvoit anciennement ; mais à present il en est banni. Croiez moi, l'honneur, & tout ce qu'il y avoit de bon ici, disparut le même jour qu'on en bannit un grand personnage qui s'est aquis une gloire éternelle, & qui étoit honoré de tout le monde par sa sage & prudente maniere de gouverner. Il sortoit par une porte ; quel dommage ! & toutes les méchancetez entroient par l'autre ; quel malheur ! On lui demanda qui étoit ce Seigneur de si grande importance, & de si grande autorité. C'étoit le Gouverneur de cette ville, répondit Momus : on dit même qu'il étoit fils de la Reine Honoria ; Lycurgue lui étoit inferieur, & la Republique de Platon n'étoit pas mieux reglée que son Gouvernement. Sous son administration l'on ne conoissoit point le vice ; il n'y avoit point de scandale, point de criminel, parce que chacun le craignoit & le craignoit même plus que la potence. Mais d'abord qu'il manqua, tout ce qu'il y avoit de bon manqua aussi. Ne nous diras-tu point, demanda Critile, le nom de cet homme illustre ? En verité, dit Momus, il

étoit

étoit bien nommé, & je m'étonne que vous ne le deviniez pas. On l'apelloit *Que dira-t-on*, ouï c'étoit ce maitre sage, prudent, craint & respecté par les Monarques mêmes. Vous les entendez demander, *Que dira-t-on* d'un Prince comme moi, qui devant être un miroir de correction pour tout le monde, suis le scandale public. *Que dira-t-on*, disoit la Grandeur, de ce que je ne remplis pas mes devoirs qui sont grands, & de ce que je degenere de mes fameux ancêtres qui m'avoient laissé en partage l'esprit & la gloire, & cependant je ne fais que des bassesses? *Que dira-t-on* de moi, dit le Juge, de ce que je foule aux pieds la Justice que je dois proteger? La femme mariée dans ses mouvemens de repentance se souvenoit de lui, & disoit; *Que dira-t-on* de moi, qui aiant toujours vêcu comme une Penelope, me suis metamorphosée en Helene? que je répons mal à la bonté de mon mari! non, je ne veux plus de galants, Dieu m'en garde. La fille retirée pensoit à ce Seigneur pour se plaire dans sa retraite. Moi, disoit-elle, que je me laisse voir, ou que j'aie la curiosité de voir les galants? Que je donne

donne lieu à la médiſance? Je m'en garderai bien. Moi qui ſuis une aimable fleur, *Que dira-t-on* ſi je produis de mauvais fruits? voudrois-je me rendre la riſée du monde? non. *Que dira-t-on*, diſoit la veuve, de ce que j'ai retrouvé ſi tôt un ſecond mari? de ce que mes Larmes ont arroſé mes mauvais plaiſirs; & de ce que ma douleur s'eſt changée en joie. *Que dira t-on*, diſoit le ſoldat, ſi je fuis devant l'ennemi? *Dira-t-on* d'un Eſpagnol, qu'il eſt une poule parmi les coqs? *Que dira t-on*, de moi, diſoit un ſavant, ſi de diſciple de Minerve je deviens l'eſclave de Venus? *Que diront* les jeunes gens? diſoient les vieillards, *Que diront* les vieillards? diſoient les jeunes gens. *Que diront* les voiſins? diſoit l'homme de bien. *Que diront* mes envieux & mes concurrens? diſoit l'homme prudent. *Que diront* mes ſujets? diſoit le Maitre. *Que dira* le Maitre? diſoient les ſujets. Vous voiez donc que tout le monde craignoit & reſpectoit ce Seigneur. Pendant ſon regne tout alloit bien, & la ſocieté n'étoit qu'un agréable concert. Mais depuis le depart de ce Prince tout eſt allé en ruine. Qu'eſt donc devenu ce Caton

ton si severe, ce Licurgue si regulier? demanda Critile. Helas! ce qu'il est devenu? répondit Momus: personne ne peut plus le souffrir; tout le peuple s'éleva contre lui, & ils ne s'apaiserent qu'après l'avoir chassé; le peuple jaloux & furieux jura sa perte, & parce que *Que dira t-on* étoit bon, ils s'éleverent contre lui, chose qu'on voit encore arriver tous les jours. Vous saurez qu'enfin avec le tems qui bouleverse tout, cette ville est augmentée en peuples & en confusion: (car toute grande societé est une Babilone) on ne s'y conoit plus les uns les autres, défaut ordinaire de tous les lieux où il y a beaucoup de monde. Ils commencerent peu à peu à mépriser le Gouvernement, & ensuite à l'insulter. Comme ils étoient tous méchans; ils ne s'entrecraignoient point: chacun se regardoit soi-même & se taisoit. Quand on mettoit sa main dans son sein, on la retiroit si lepreuse, qu'on ne se soucioit pas de la confrontrer avec celle des autres: on n'entendoit point dire, *Qu'en dira-t-on*: mais, je n'ai rien à dire de personne. De cette maniere étant tous unis, & ne craignant aucun reproche, ils se défirent

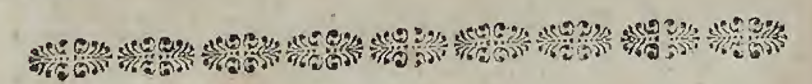
rent du *Qu'en dira-t-on*; & dès ce moment ils perdirent toute honte: l'honneur manqua, la modeſtie ſe retira, & la réputation ſe perdit. Il n'y a que deux jours qu'une femme de qualité ſe fit conoître, pour une Commode; & une Veſtale, pour une publique: un marchand fit banquerote pour voler impunément; un Juge s'accorda avec une des parties pour lui donner gain de cauſe, les ſavans ſe dégouterent de leurs études; le ſoldat fit le malade, pour ne monter pas la garde; & la fontaine même qui étoit le miroir univerſel devint un égout d'ordures. L'honneur ne fait donc plus ſa demeure en cette ville, & c'eſt en vain que nous cherchons ſi tard ce que tant d'autres n'ont pû trouver au beau milieu du jour? Tu te trompes, répondit d'un ton aſſuré, un autre perſonnage qui ſe montra. C'étoit un gros homme fort agréable, & d'un viſage tout-à-fait opoſé à celui de Momus. En effet, à en juger par ſa mine, par ſes manieres, par ſon genie, par ſes paroles & par ſes actions, il étoit l'Antagoniſte du Dieu de la raillerie. Andrenius demanda à un homme de ſa ſuite (car une foule le ſui-

voit) qui est ce *sujet*? C'est bien deviner de l'apeller *sujet*, lui répondit-on, car il est *sujet* à tous, & de tous. Remarquez-vous son beau teint? c'est qu'il n'est jamais attaqué d'aucune maladie, ni de corruption de sang: il tâche de maintenir son embonpoint, & il ne pense qu'à vivre. Voulez-vous savoir comment il a fait pour s'engraisser si bien dans le tems où nous sommes? c'est qu'il a mangé le pain de tout le monde. Il paroit simple, parce que cela lui est utile; car s'il se failoit conoitre pour fin, on le craindroit & on le haïroit. Il affecte l'ignorance, & il feint de ne savoir pas même les paroles que le Prêtre prononce bas à la Messe; mais il en fait assez, car il fait dire *amen*. Il a plusieurs noms, & tous bons. Les uns l'apellent *le bonhomme*: les autres, *le commode*: *mangia con tutti*, *le bon pain*, *le massepain*, & *la bonne pâte*: mais son propre nom en Espagnol est *si si*, & en Italien *Bono Bono*, car come *Momus* avoit le nom de *No No*, qui par corruption & changement de l'*n* en *m* fut appellé pas les Italiens *Momo*: ainsi à celui qui s'appelloit *Bono*, on changea l'*N* en *B*, & on le nomma en Italien *Bobo*:

Bobo : à cauſe qu'il dit toujours que tout eſt bon, & que tout va bien. Quand il ſe fait quelque grande ſottiſe, il dit d'abord *bono bono* : s'il entend quelque impertinence, il répond, quel mal y a-t-il à cela ? C'eſt ainſi qu'il vit & qu'il boit avec tout le monde, & la ſimplicité d'autrui lui donne un bon revenu. Dis moi, reprit Andrenius, les Anciens qui ont mis Momus au rang des Dieux, n'y ont-ils pas auſſi mis celui-ci ? Ils auroient eu plus de raiſon ; car Bobo eſt bien plus commode, & bien plus agréable que Momus. Il y a bien des choſes à dire là deſſus, répondit l'autre. Quelques-uns s'imaginent qu'il flate toujours ; mais comme les hommes croient meriter tout le bien qu'on dit d'eux, perſonne ne lui en fait gré ; quoi qu'il rende ſervice à un chacun, perſonne ne le paie ; ſi bien qu'il eſt en danger de mourir de faim, & d'être mangé des loups. D'autres pretendoient que Bobo dans le fond ne ſert de rien au monde, & qu'au contraire il y cauſe beaucoup de dommage. Il eſt certain que la nature de l'homme, à cauſe de ſa malice, ne fait jamais autant de cas des ſimplicitez de Bobo,

qu'elle craint les railleries de Momus.

Dès que *Momus* & *Bobo* ſe virent, ils commencerent à ſe quereller d'une grande force. On vit d'abord les partiſans de l'un & de l'autre ſe partager. Les Satrapes, les Critiques, les Habiles, les Bacheliers, les Capricieux, les Satiriques, & les Médiſans ſe rangerent du côté de *Momus*. Au contraire les Complaiſans, les Flateurs, & les jeunes étourdis prirent les interêts de *Bobo*. Critile & Andrenius étoient neutres & ſimples ſpectateurs; mais il arriva un grand Perſonnage qui leur dit: Il n'y a pas de ſottiſe plus grande que de s'amuſer à entendre des follies. Si vous cherchez l'honneur, ſuivez moi, & je vous conduirai où il demeure. Nous verrons dans la ſuite comment ils eurent le bonheur de le trouver.



CHAPITRE XII.

Le Trône de l'Empire Univerſel.

LEs Arts liberaux & les Sciences étoient en concurrence à qui auroit le titre de Reine, & d'Imperatrice des

Belles Lettres. Après avoir rendu l'honneur, qui est dû à la Theologie veritablement Divine, (car elle est toute consacrée à conoitre Dieu & ses perfections infinies) les autres continuerent de soutenir leurs pretensions. On vit d'abord un grand nombre de savans se declarer pour les deux Philosophes: les *beaux esprits* se mirent du côté de la Pilosophie naturelle; & les *bons esprits* du côté de la Philosophie morale. Ceux qui se distinguerent parmi les autres, furent un Platon par ses divins écrits, & un Seneque par ses sentences. La suite des Humanitez ne fut pas moins nombreuse, ni moins illustre. Entre les autres il s'en signala un également homme de robe, & d'épée, qui fit cette apostrophe: Oh belle *Enciclopedie*!, c'est de toi que l'on tient toute la *science pratique*! Ton nom même d'*Humanitez* signifie que tu es pour les hommes. C'est avec raison que les savans t'apellent *Belles lettres*: car on trouve en toi la beauté de toutes les autres sciences. Mais Bartole & Balde soutinrent le droit de la Juris-prudence, citant une centaine de textes, & faisant une vaine parade de leur memoire. Ils

 prou-

prouverent clairement que la Juris-prudence avoit le beau secret d'unir l'honneur & le profit, élevant les hommes aux premieres Dignitez. Hiprocate & Galien s'étant avancez dirent en souriant : De quelle utilité est la science à un homme qui n'a point de santé ? Ne sommes-nous pas ceux qui conservent la vie. Pierre Garcia, ce savant docteur de Complûte, dont le merite surpassa tout ce que la Renommée en a publié, fit beaucoup valoir ce que la Sagesse Divine ordonne, *de porter honneur aux Medecins*, ce qu'elle n'a pas fait à l'égard des Humanitez. Un Historien representoit que c'étoit l'Historien qui immortalisoit ; on peut dire que c'est elle qui rend la vie aux morts. Comment, dit un Poëte, y a-t il rien de plus agréable que la Poësie ? Je vous accorderai, si vous voulez que la Juris-prudence a les honneurs, la Medecine, les profits; mais il faut convenir que les douceurs, que les delices, & que les agrémens sont pour la poësie. Eh quoi donc; repliquoit l'Astrologie un Mathematicien ne trouvera-t-il pas l'heure favorable de son Etoile, lui qui ne la perd jamais de

de vûë, & qui eſt toujours avec le Soleil ? Pour moi, diſoit un Athée (je veux dire un homme d'Etat) pour vivre, & pour avoir du credit, je me tiens à la Politique. C'eſt la ſcience des Princes & la Princeſſe des ſciences. Ils étoient ainſi à crier & à diſputer les uns contre les autres, lors que le grand Chancelier des Belles Lettres, Preſident de l'Academie des Savans, fit ſigne qu'on l'écoutât, & qu'il alloit prononcer la ſentence. A ces paroles on ſe tût, & chacun dans un profond ſilence étoit attentif. Alors on en vit ſe lever ſur des pieds de gruë, allonger un coû de cigogne, & tendre des oreilles de lievre. Dans une attention ſi grande qu'on n'entendoit pas reſpirer, le Preſident ſevere ſe découvrant la poitrine, tira de ſon ſein un petit Livre qui contenoit à peu prés douze feüilles ; & le levant en haut avec toute la gravité imaginable, ce Livre ci, dit-il, renferme la ſcience des ſciences : c'eſt la Bouſſole de ceux qui jugent ſainement. Cela cauſa un étonnement general : chacun s'entreregardoit, & il n'y avoit perſonne qui n'eut grande envie de ſavoir quel Livre c'étoit, car

il n'avoit point d'aparence. Le President reprenant la parole, c'est le Livre, dit il, qui enseigne la *Science Pratique*: c'est ici l'art de tout homme prudent; l'art qui forme les beaux esprits, & qui immortalise les hommes. Il ne faut plus parler des Commentaires de Cezar. Que les Medecins ne vantent plus leurs Aphorismes : Toutes leurs leçons de Valeur & de prudence sont contenuës dans ce petit Livre. La Politique, la Philosophie, tous les autres arts, & toutes les autres sciences ensemble ne valent pas la moitié de ce qui est enfermé dans ces douze feüilles. L'Auteur illustre de ce petit Livre d'or est le celebre Grammairien *Loüis Vivez*, & il est intitulé *Dè conscribendis...* il n'eut pas le tems de prononcer *Epistolis*; car l'assemblée se mit à rire & à se moquer d'une si grande force, que le President demeura quelque tems sans pouvoir parler, ni leur faire conoitre leur indiscretion; mais à la fin il se leva d'un air fort en colere, & remit le Livre dans son sein avec une gravité qui imprima du respect, & qui fut suffisante pour appaiser la compagnie. Mais il leur dit: je suis scandalisé de vous

voir

voir aujourd'hui ſi peu ſenſez; & je n'aurai jamais bonne opinion de vous, ſi je ne vous vois convaincus de la bonté de ce Livre. Sachez que dans le monde il n'y a ſcience plus belle, ni plus noble que de ſavoir bien *dicter une lettre*; & que celui qui veut commander aux autres, doit mettre en pratique cet Aphoriſme très-general, *Qui vult regnare ſcribat*.

Celui qui raporta cette diſpute des ſciences à nos Pelerins, paroiſſoit un homme, quoi qu'il ne le fut pas: mais une ombre, un fantôme, un rien; car il n'avoit ni mains, ni voix, ni épaules, ni jambes Andrenius tout étonné lui demanda: Es-tu, ou n'es-tu pas? & ſi tu es, dis-moi comment tu ſubſiſtes. Moi? répondit-il, je ſuis ombre, & ne t'en étonnes pas, car la plus grande partie des hommes ne ſont nez que pour ſervir d'ombre aux autres, & que pour reveler leur éclat, comme font les ombres dans la peinture. Un cadet n'eſt-il pas l'ombre de l'ainé? n'eſt-il pas né pour ſervir, & pour obéir, n'aiant ni voix ni volonté, dependant en tout & pour tout? Ceux qui ne ſont point les maîtres, que

ſont-ils ſinon les ombres des autres ? Croiez-moi, ce monde-ci n'eſt compoſé que de corps & d'ombres : les premiers ſont en très-petite quantité, & les autres ſont preſque infinis. Tout le bonheur conſiſte à s'aprocher d'un bon arbre pour n'être pas l'ombre d'un Buiſſon, d'un méchant Liege, ou d'un Frêne ſauvage. C'eſt pourquoi je cherche quelque grand homme pour être ſon ombre ; & pour pouvoir ainſi avoir quelque commandement dans le monde. Toi commander ? dit Andrenius. Oui, répondit-il : car pluſieurs qui m'étoient inferieurs, & qui n'étoient rien (à parler proprement) ſont parvenus à l'Empire de tout le monde. Je ſai que je me verrai bien-tôt ſur le trône. Si à preſant je ſuis ombre, quelque jour je donnerai de l'ombrage aux autres. Allons à la Cour ; c'eſt là que vous verrez l'honneur du monde dans l'illuſtre, dans le juſte, & dans le brave Ferdinand Auguſte. C'eſt lui qui eſt l'honneur de nôtre ſiecle, le trône de la juſtice, & le centre de toutes les vertus. Car il n'y a point d'autre honneur que celui qui vient de la vertu, & il n'y a rien que de honteux & que de mé-

méprisable dans le vice. Nos deux Pelerins se rejoüissoient fort voiant qu'ils s'aprochoient de la ville, qui étoit la demeure d'Honoria, & le terme de la felicité qu'ils cherchoient.

Ils virent paroitre cette ville Imperiale sur le sommet de la montagne, Ville la plus belle du monde. Ils s'en aprocherent, & voiant une grande foule de personnes se fatiguer pour y monter, ils demanderent pour en être plus sûrs, si c'étoit là la Cour. On leur répondit; comment donc! est-il si difficile de la conoitre par la foule des sots qui y habite? C'est ici la Cour & le modele de toutes les autres Cours. C'est le Trône de l'Empire universel: chacun s'empresse, se tuë, pour y arriver; ne se rebutant point pour les peines, & pour les difficultez par lesquelles il faut passer. Ils en virent quelques uns, mais en petit nombre, qui prenoient le detour du merite. C'étoit une route si longue qu'on ne l'achevoit jamais. Le plus court chemin étoit celui de l'or, & non pas celui des sciences, de la bravoure, & de la vertu. Mais la difficulté consistoit d'avoir assez d'or pour s'en faire une échel-

le, car ordinairement plus on a de merite, moins on a de bien. On jetta du haut de la ville une échelle pour un homme, qui monta plus par faveur que par ſes vertus: & lui ſe voiant au haut retira l'échelle, de peur que d'autres ne s'en ſerviſſent. Au contraire, un autre lança d'enbas un crochet d'or qui s'attacha aux mains de deux ou trois qui étoient au haut, & avec le ſecours qu'ils lui donnerent il monta ſans peine. Il y en avoit un qui ſe deſeſperoit de ce qu'on lui manquoit de parole, & de ce qu'il n'avoit perſonne pour lui aider. Mais ce qui le ſurprit davantage, ce fut de voir qu'on frotoit l'endroit par où il falloit monter, avec une certaine graiſſe, qui par ſa blancheur ſembloit être du ſavon, mais qui par ſon brillant étoit de l'argent, ce qui au lieu de rendre la montée plus gliſſante, la rendoit plus facile. Peut-on jamais voir, diſoient-ils, une choſe plus étrange? C'eſt un ſecret merveilleux, s'écria Critile, d'oindre les mains des autres pour nous empêcher de gliſſer. Pluſieurs affectoient de montrer leur grande barbe pour paroitre gens de credit, ſans conſiderer, que celui qui affecte l'autorité s'ex-

s'expoſe ſouvent au mépris. Ils en virent un qui paroiſſoit un idiot, & il l'étoit en effet, ſelon ce veritable aphoriſme, que tous ceux qui paroiſſent ſots, le ſont; comme auſſi la moitié de ceux qui paroiſſent ne le pas être; mais quoi qu'il fût ſtupide, on ne laiſſoit pas de voir pluſieurs ſavans qui lui aidoient de tout leur pouvoir à monter, le preconizant comme un très-habile homme, come un homme de grand cœur, enfin comme un homme digne & capable des plus hauts emplois. A quoi penſent-ils, dit Critile, de favoriſer cet homme-là? & d'emploier tout leur credit pour l'élever ſur le Trône? Tu ne vois donc pas, répondit le phantôme, que ceux qui aident à ce ſot, ſont des gens d'eſprit, & que ſi l'idiot, parvient, ils commanderont en ſon nom? c'eſt un étourdi qu'ils gouverneront à leur gré. On ne ſauroit aſſez exprimer la facilité qu'il y avoit d'arriver à la ville, & à la Cour, quand un Patron, un ami, un parent, un allié, prêtoit les mains pour introduire.

Critile voiant tant de difficultez penſoit à ſe retirer, & ſe conſoloit comme le Renard qui ne pût atteindre aux

meu-

meures. Quoi qu'on ſouhaite tant de commander aux hommes, ce n'eſt pourtant pas une felicité. Il faut avoir un grand fond de ſageſſe pour gouverner des fous, & il faut en ſavoir beaucoup pour conduire des ignorans. Je renonce donc aux charges; car je crains que mes épaules n'euſſent pas aſſez de force pour les porter. Mais le phantôme l'encourageant lui dit : les honneurs & les charges donnent la vie aux uns, & la mort aux autres. Tout homme doit ſe figurer qu'il n'eſt né que pour regner, ou pour être mépriſé, il n'y a point de milieu, & il faut être ou *Ceſar*, *ou rien.* Comment, ajoutoit-il, un ſavant pourra-t-il jamais vivre ſujet ? ſouvent même d'un ignorant ? il vaudroit mieux pour lui qu'il fût fou, & pour ne pas ſentir le mépris qu'on fait de ſa perſonne, & pour être au moins Roi en imagination. Crois-tu donc que parce que je ſuis un phantôme à preſent, je deſeſpere de commander un jour ? Sur quoi donc fondes-tu tes eſperances ? dit Andrenius. Dans ce moment-là on entendit une voix qui ſortoit du milieu de la ville, & qui diſoit, *le voilà le voilà.*

Chaſ

Chacun tout étonné attendoit la ſignification de ce cri. Mais ils virent tomber aux pieds du phantôme de groſſes & fortes épaules d'homme, & des côtes jointes enſemble. La voix fit entendre pour une ſeconde fois *le voilà* ; & on vit tomber deux mains avec des bras ſi forts qu'on les auroit pris pour des bras de fer. On vit ainſi tomber toutes les parties d'un homme. Les ſpectateurs étoient effraiez de voir la terre couvert de membres humains ; mais le phantôme les ramaſſant tous s'en forma un corps, & parut un perſonnage puiſſant & vaillant. Ce fut ainſi que celui qui peu auparavant n'étoit rien, qui ne pouvoit rien, & qui n'étoit conté pour rien, devint un geant ſi puiſſant, qu'il avoit tout pouvoir ; de ſorte qu'un lui aiant ainſi prêté des épaules, un autre les bras, d'autres les mains & les pieds, il put ſe tenir ferme, & faire ombre aux autres. Il y en eut même qui le pourvurent d'eſprit. Alors ſe voiant homme, il ſe propoſa de s'avancer, & il y reüſſit ſi heureuſement, qu'il put favoriſer ſes compagnons à qui il préta ſes épaules pour les faire monter plus haut.

Dans les premiers pas qu'ils firent en s'avançant, ils rencontrerent une fontaine rare, où chacun alloit boire pour apaiser la soif de l'ambition. Cette eau produisoit des effets surprenans, le principal étoit un oubli extraordinaire de tout le passé. Ils ne se souvenoient plus de leurs amis, & de ceux qu'ils avoient conus auparavant. Chagrins de voir les témoins de leur premiere bassesse, ils méconoissoient même leurs freres. Il y en avoit d'assez barbares, & d'assez superbes pour méconoitre jusqu'à leurs peres. Ils effaçoient de leur memoire toutes les obligations passées, & les biens qu'ils avoient reçûs, reservant toute leur faveur pour les nouveaux amis. Mais quoi de plus extravagant que de s'oublier soi-même, & ce qu'on a été? Quand on se voit au milieu de la mer, on ne se souvient plus de la bourbe. Le second effet de cette eau étoit de causer une ingratitude extraordinaire, un changement total, & une fierté étonnante. Enfin elle changeoit un homme élevé en dignité jusqu'à le rendre méconoissable. C'est ainsi que les honneurs changent les mœurs.

Nos

Nos gens arriverent à la ville dans le tems que tout y étoit en grande confusion, & que la Cour étoit toute en troubles; la raison étoit qu'il venoit de disparoitre un des plus grands Monarques de l'Europe; & lequel on avoit cherché de tous côtez sans pouvoir le trouver. Quelques-uns soupçonnoient qu'il s'étoit perdu à la chasse: car, disoient-ils, ce ne seroit pas le premier qui auroit passé la nuit chez un païsan sans dormir, pour écouter des veritez qui aprenent les fourberies des Courtisans; mais le jour vint, & on ne le vit pas revenir. La douleur étoit grande & generale, car il etoit aimé de tout le monde par ses bonnes qualitez. Il n'y eut maison de campagne, ni hôtelerie, ni bois, ni jardin, où on ne le cherchât, tant qu'à la fin ils le trouverent dans un endroit qu'on n'auroit jamais deviné, savoir dans un marché parmi des crocheteurs, & des portefaix, vêtu comme eux, loüant ses épaules pour cinq sols. Il furent étonnez de le voir si changé, & mangeant un morceau de pain avec plus d'apetit que si c'eut été une perdrix. Ils demeurerent quelque tems sans oser lui parler, ne pouvant

vant se persuader que ce qu'ils voioient fut veritable. Ils se plaignirent après dans des termes également forts & respectueux, de ce qu'il avoit abandonné son Trône pour s'abaisser à une si vile & si basse profession. Je vous assure, répondit-il, que le plus pesant de ces fardeaux, quoi que de plusieurs quintaux de plomb, pese bien moins que la charge que j'ai laissée. Le sac le plus chargé me semble une paille, en comparaison du Gouvernement d'un Roiaume : la chambre la mieux tapissée, le lit le plus commode & le plus magnifique n'ont jamais eu pour moi les charmes de ce pavé où sans ancune inquietude j'ai plus dormi en quatre nuits que je n'avois fait tout le tems de ma vie. Ils le suplierent de vouloir retourner à sa premiere dignité. Helas, laissez-moi, répondit-il, car à present je commence à respirer, à present je goute le plaisir d'être Roi de moi-même. Mais, Seigneur, répondirent-ils, comment est-il possible qu'un Prince, d'un genie aussi élevé que le vôtre, puisse ainsi deroger à son rang, vivre parmi la canaille, & parmi la lie du peuple? C'est en cela que je m'aperçois le moins de mon

chan-

changement. Dans mon Palais n'étois-je pas environné de sots, de bouffons, de nains, de flateurs insuportables, qui (comme disoit un grand Roi) sont les plus vilaines insectes du monde? Ils persisterent encore à le suplier de vouloir reprendre le Sceptre de l'Empire, mais lui pour derniere réponse leur dit : allez, retirez-vous, puisque j'ai éprouvé la tranquillité, & le contentement de cette vie; je serois bien simple de la quitter, pour me replonger dans les embaras de ma vie passée.

Ils s'assemblerent donc pour en élire un autre, & ils jetterent la vûë sur un homme de capacité; d'un genie vaste, & propre à l'execution, enfin qui avoit toutes les excellentes qualitez convenables à un grand Roi. Ils lui presenterent la Couronne; mais lui la prenant, la tint suspenduë, & dit: helas! que ton poids me fait de peur! que de maux de tête tu me feras souffrir! Il demanda qu'au moins on lui donnât un homme fort & vaillant pour lui aider à soutenir ce poids, & pour empécher qu'il ne succombât sous le fardeau. Mais le President du Parlement lui répondit; ce

ce seroit donc cet homme-là qui porteroit la Couronne entre ses mains, & non pas vous, Sire, qui l'auriez sur la tête. Ils l'habillerent d'une riche robe de pourpre, doublée non pas de peau de Martres, mais de peau de Herisson; & le Maitre des ceremonies aiant recommandé qu'on la lui vêtit le plus serré qu'il se pourroit, il en sentit une douleur si vive qu'il ne pût s'empêcher d'en soupirer. Ils lui mirent le Septre à la main, & le Roi le trouva si pesant, qu'il demanda si c'étoit une rame de galere, quoi qu'il fut d'un prix inestimable. Il y avoit à l'un des bouts de ce Sceptre non pas une fleur, mais un œuil fort actif, & qui valoit plusieurs yeux. Il demanda ce que cela signifioit: & le Grand Chancelier répondit: cet oeuil vous regarde, Sire, & vous dit, que vous devez être vigilant envers Dieu, & envers les hommes, pour conserver la pureté de la foi, pour maintenir la paix, & éviter la guerre, pour recompenser les bons, & punir les méchans, pour bien conoitre ceux qui sont loin de vous, & plus encore ceux qui vous environnent: pour empêcher les extorsions des riches, &

pour

pour ſoulager les miſeres des pauvres. Enfin cet oeuil perçant doit vous faire découvrir tout à la fois le Ciel & la Terre, vous-même & vos ſujets. Voilà l'uſage que vous devez faire de cet oeuil ſymbolique qui eſt au bout de vôtre Septre. Mais, Sire, permettez-nous de vous avertir encore d'une choſe; non ſeulement vôtre Septre à un oeuil, mais auſſi une ame. Vous en pouvez faire l'experience en tirant l'autre bout. En effet le Roi faiſant qu'on lui diſoit, tira une épée, & on lui fit remarquer que cette épée eſt le ſymbole de la juſtice qui eſt l'ame du Gouvernement. Enſuite on lui lût les loix & les devoirs de ſa charge. Sa premiere obligation étoit de n'être pas à ſoi, mais à tout le monde; de n'avoir point d'heures en ſa diſpoſition, mais de conſacrer tout ſon tems aux autres, d'être l'eſclave de chacun; de faire autant de plaiſir qu'il pourroit; de contenter Dieu & les hommes autant que la choſe eſt poſſible, de mourir de bout & en agiſſant. Mais on l'avertit en même tems qu'il conoitroit rarement la verité, & qu'il n'auroit guerre d'amis perſonnels ce qui le toucha fort. Vous m'en di-

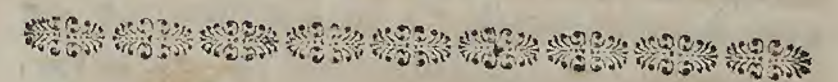
tes

tes plus qu'il n'en faut, dit le nouveau Monarque, pour me faire resoudre aussi à preferer ma liberté, & à renoncer à la Couronne. Pour moi je croi que ce mot *Couronne* vient du mot *Cor*, le cœur, & qu'on ne l'apelle ainsi qu'à cause de la peine qu'elle donne à celui qui la porte; peine sensible & agitation continuelle de cœur: Très-obligé donc, cherchez ailleurs; car je vous declare que je ne veux point d'une pourpre doublée d'épines; d'un Septre qui est une vraie rame de galere, ni d'un Trône qui est une place à torture, à gêne & à tourmens. Alors un Ministre s'aprochant à son oreille, lui dit, prenez les honneurs, & laissez les charges. Cela revient à ce qu'Agripine disoit de son fils Neron; Qu'il me tuë, pourvû qu'il regne. Sur ce pernicieux avis le Roi aquiesca, & en même tems on entendit le fanfare des trompetes, & le Prince marchant suivi d'un nombreux cortege de Noblesse, le commun peuple fit retentir ses acclamations de *vive le Roi, vive le Roi*. Andrenius mêlé dans cette foule reflechissoit sur le bonheur aparent de la Dignité Roiale; mais un homme de grand jugement le dou-

doutant bien de ſa prevention, lui dit; Crois-tu que ce Prince que tu regardes ſi attentivement ſoit celui qui commande aux autres? tu te trompes fort; puis lui montrant un vil eſclave qui avoit un carcanau coû, les fers aux pieds, & qui trainoit un grand globe; tenez, dit-il, voilà celui qui eſt le Maitre de l'Etat, & qui le gouverne à ſa fantaiſie. Andrenius prit cela pour une plaiſanterie, & il s'en moquoit: mais l'homme ſage répondit d'un grand ſerieux: cette groſſe boule de fer qu'il traine c'eſt le Roiaume, que pourroit-ce être autre choſe? Vois-tu ces degrez par où il la fait rouler? Ce ſont les degrez de l'autorité. Ecoute à preſent ce que je vais t'aprendre; le premier de ces degrez eſt pour le Prince, & le ſecond pour ſon favori. Ce favori a une femme, à laquelle il ne peut rien refuſer: cette femme a un enfant qu'elle aime à la folie: cet enfant eſt attaché à ſon eſclave: l'eſclave demande à l'enfant la premiere grace dont il s'aviſe: l'enfant pleure: la mere importune ſon époux: l'époux conſeille au Prince d'accorder la demande: le Prince facile & ſans examiner rien conſent à

tout: ainſi l'eſclave obtient ce qu'il veut. N'eſt-ce pas comme cela que le globe roule de degré en degré, juſqu'à ce qu'il vienne ſous les pieds de l'eſclave qui en diſpoſe ſuivant ſes paſſions? Toute la pompe acheva de paſſer; car le tems triomphe de tout; & nos deux Pelerins, conduits par l'homme prudent, entrerent dans une grande place, où ils virent quatre ou cinq perſonnages qui avoient l'air extrémement fier, & qui ſembloient dédaigner tout le monde. Ils joüoient à la paume, l'un jettoit la balle à l'autre; celui-ci la renvoioit à ſon voiſin; & toujours de même juſqu'à ce qu'elle revint au premier, faiſant ainſi un cercle politique, qui eſt le plus vicieux de tous les cercles. Eux ſeuls étoient en poſſeſſion de la balle; elle ne ſortoit jamais de leurs mains; & tous les autres n'étoient que ſpectateurs. Critile reflechiſſant ſur cela, dit, cette balle paroit l'emblême du monde. Auſſi eſt-elle, répondit l'homme judicieux. Le jeu que vous voiez, eſt le jeu du commandement; c'eſt la maniere de gouverner dans toutes les Republiques: l'autorité ſuprême y retombe toujours dans les mêmes mains,

& il n'y a que ce petit nombre d'hommes qui puiſſe attraper la balle. Voulez-vous me croire? renoncez à l'envie de parvenir aux charges; ſuivez moi plutôt, & je vous conduirai à un Empire réel & veritable. Critile répondit, nous devons nous repoſer ici: mais le meilleur office que vous puiſſiez nous rendre, ce ſeroit de nous dire où demeure l'illuſtre Marquis qui eſt ici l'Ambaſſadeur d'Eſpagne. C'eſt chez lui que nous eſperons finir nôtre long Pelerinage; c'eſt chez lui que nous croions trouver la felicité que nous cherchons. Le Chapitre ſuivant contient la réponſe du ſage, & les nouvelles avantures de nos deux Voiageurs.



CHAPITRE XIII.

Tout le Monde en Cage.

LE corps de l'homme croit juſqu'à vingt-cinq ans, ſon cœur juſqu'à cinquante; mais ſon eſprit augmente toujours en nouvelles lumieres; grande preuve de ſon immortalité! l'âge viril eſt la troiſiéme partie de la vie, & la

meilleure : c'eſt pourquoi elle tient le milieu entre l'adoleſcence & la vieilleſſe. Dans cet âge mûr l'homme arrive au dernier periode de ſon accroiſſement ; l'eſprit doit être dans ſa perfection ; la raiſon doit dominer par tout ; la Sageſſe & la Prudence doivent conduire toutes nos actions. Qu'il ſeroit heureux cet homme s'il naiſſoit avec toutes ſes perfections ! mais, helas ! combien y en a-t-il qui n'ont jamais commencé à vivre ? Le nombre de ceux qui different de jour en jour cet heureux commencement de vie eſt encore beaucoup plus grand. Cet âge, quoi qu'imparfait, a pourtant beaucoup moins d'imperfections que ſes autres âges ; car il n'a ni l'ignorance de l'enfance, ni les folies de la jeuneſſe, ni les incommoditez de la vieilleſſe. C'eſt un ſoleil en plein midi. La nature donne aux hommes trois differentes couleurs, ſelon le progrès & la diverſité de leur âge. La couleur de roſes ſur les joües des enfans, & celle d'or ſur leurs blonds cheveux ; car l'enfance eſt une Aurore, c'eſt une eſpece de Soleil levant. La Couleur de l'âge viril eſt noire ; ſymbole d'une grande pru-

prudence, & d'une profonde reflexion. La troisiéme couleur est celle de la vieillesse, par laquelle on arrive au port de la vertu, & avec laquelle on finit la carriere de la vie. Cette couleur est blanche; car la candeur doit être le principal caractere des vieillards.

Andrenius avoit atteint le plus haut de l'âge viril; & Critile au contraire descendoit à grands pas la pente de la vieillesse. Tous deux profiterent de la compagnie de l'homme sage; on l'apelloit le Heros de l'occasion. C'étoit un homme tout-à-fait singulier, & quoi que nos Pelerins qui avoient déja vêçu long-tems, eussent eu bien des sortes d'avantures, quoi qu'ils eussent vû des prodiges de toutes les manieres, ils n'en avoient pourtant pas encore rencontré de semblable. Celui-ci, dis-je, leur paroissoit tout-à-fait nouveau; il se faisoit si grand & si petit qu'il vouloit. Lui prenoit-il envie de s'étendre? il vous allongeoit son corps comme un colosse; il élevoit sa tête, il haussoit la voix, & il paroissoit un vrai Geant. Vouloit-il se racourcir? il le faisoit si bien, qu'on voioit en lui un Nain pour

la petitesse, & un enfant pour sa docilité. Andrenius étoit comme extasié de voir cet énorme changement : mais le Heros de l'occasion lui dit : ne craignez rien ; car avec ceux qui ont la hardiesse de me resister, & qui pretendent mesurer leurs forces avec les miennes, je me tiens ferme sur mes pieds : mais avec ceux qui s'humilient devant moi, & qui se remettent de tout à ma volonté, je me fais si petit qu'ils peuvent disposer de ma personne comme ils veulent ; car je fais gloire de pardonner aux humbles, & de dompter les orgueilleux. Il leur dit ensuite que le Marquis Ambassadeur qu'ils cherchoient, n'étoit pas à la Cour Imperiale, mais à Rome pour des affaires extraordinaires. Nos Pelerins en parurent fort fâchez, & resolus de le trouver à quelque prix que ce fut, ils se remirent en route, & ils prirent le chemin d'Italie. Le Heros de l'occasion s'étant offert de les accompagner, ils accepterent son honnêteté. Alors ce guide entamant la conversation : puisque je vous ai promis, dit-il, de vous faire conoitre ce que c'est qu'un veritable Empire : sachez que ce n'est pas de com-

commander aux autres; mais à ſoi-même. Qu'importe qu'on s'aſſujetiſſe tout le monde, ſi on ne peut ſe ſoumettre à la raiſon? Le plus ſouvent ceux qui ont le plus de Sujets, ſont les plus eſclaves de leurs paſſions, & qui a plus de pouvoir ſur les autres, en a le moins ſur ſoi-même. Un Roiaume n'eſt pas une felicité, mais une charge. La veritable Monarchie eſt de regner ſur ſon cœur. Il n'y a pas de tiran plus cruel que le deréglement, & l'homme qui ſuit le deſordre de ſon eſprit, eſt plus malheureux que les eſclaves les plus maltraitez de l'Afrique. Combien de fois un fou amant voudroit dormir en repos, lors que ſa paſſion le tient éveillé dans l'inquietude, dans l'impatience, & dans les ſoupirs? Son amour ne lui fait-il pas paſſer des nuits entieres au froid & à la pluie ſous les fenêtres d'une beauté, qui s'en moque, & qui ſe divertit de ſes peines? Un miſerable avaricieux voudroit bien ou raſſaſier, ou tromper la faim qui le preſſe: mais l'Avarice lui dit: non, tu ne dois être affamé ni alteré que d'argent. L'ambitieux ſoupire après le repos, mais l'Ambition l'oblige à paſſer toute ſa vie

dans des allarmes continuelles. Y a-t-il des cruautez plus barbares? & n'ai-je pas raiſon de conclurre qu'il n'y a point dans le monde de Royauté plus heureuſe que le contentement d'eſprit? On eſt Prince, Seigneur, Roi, & Monarque de ſoi-même. Au reſte, il ne vous manquoit plus que cette leçon, pour arriver au comble d'une perfection immortelle. Vous avez déja aquis de l'honneur & de la ſcience; vous avez d'ailleurs aſſez de bien pour vivre commodément. Le courage la vertu, l'eſtime, la reputation, vous poſſedez tout cela; & à preſent vous aurez aquis l'Empire ſur vous-mêmes, qui eſt le veritable Empire. Après cela il leur demanda ce qu'il leur ſembloit des braves Allemans. Ce ſont de grands hommes, répondit Critile; mais lors qu'il alloit continuer, il fut interrompu par un homme, qui fuiant, & tout effraié, car il avoit la terreur peinte ſur le viſage, crioit, *prenez garde, prenez garde, a la béte feroce.* Cela fit peur à nos gens, & ils furent encore bien plus épouvantez, quand ils virent quantité de gens qui fuioient auſſi, & qui faiſoient le même cri. Eſt-il poſſible,

ble, dit Andrenius, que nous ne nous verrons jamais à couvert de monſtres, ni de bêtes feroces, & que toute nôtre vie doit être un tiſſu d'alarmes? Ils commençoient à courir comme les autres pour ſe mettre en ſeureté; mais s'étant tournez par hazard vers le Geant leur compagnon, ils s'aperçurent qu'il s'étoit mis dans ſes ſouliers : à cette vüë leur fraieur redoubla; le Heros s'étoit niché là par un effet de ſa crainte. Mais lui avec une voix intrepide les encouragea, diſant: ne craignez pas, car ce n'eſt pas un malheur, mais un grand bonheur qui vous vient. Un de ceux qui fuioient l'entendant parler ainſi, s'écria: comment un grand bonheur? ſavez-vous que nous ſommes pourſuivis d'une bête ſi cruelle qu'elle ne pardonne à qui que ce ſoit? Faut-il, s'écria Critile, que nous aions eu le malheur de paſſer par ici? C'eſt, dit le Geant rapetiſſé, que c'eſt ici le chemin de la gloire, la route des grands hommes; & cette bête qui cauſe tant d'épouvante, ne doit pas vous faire peur, mais il faut au contraire quelle vous ſerve de trophée. Andrenius trembloit; il demanda à quelqu'un qui étoit près de

 lui;

lui ; ne me ſauriez-vous dire ce que c'eſt que cette bête ? L'avez-vous vûë? Si je l'ai vuë, répondit-il, j'ai méme éprouvé ſa fureur, & cette avanture m'a tourné a bien. C'eſt un monſtre cruel, & inexorable : qui ne ſe nourit que de grands hommes ; chaque jour il lui en faut un pour ſes repas, & ce doit être le meilleur, le plus celebre, un perſonnage illuſtre dans les armes, ou dans les emplois, enfin un homme du premier merite. Si c'eſt une femme, ce doit être la plus belle : d'abord il la met en pieces & la mange ; mais les laides & les ſtupides n'ont rien a craindre de lui. Encore un coup, il n'y a ici perſonne de diſtingué qui ne ſoit en danger : un ſavant le ſent de mille lieuës. Ce monſtre fait de ſi horribles dégats que pour s'en garantir, les amis & les propres freres ſe trahiſſent : car le premier homme qu'il déchira lui fut preſenté par un frere. C'eſt un pitié de voir un ſoldat brave & vaillant devenir la victime de ſa voracité. Comment, s'écria Andrenius, il oſe auſſi s'attaquer aux braves ? S'il l'oſe ? il a bien attaqué *Torrecuſo*, le vaillant Cantelme, le Duc de Feria, & plu-

ſieurs

ſieurs autres : Monſtre cruel qui ruine tout ce qu'il y a de bon au monde. C'eſt un ſpectacle horrible de le voir attraper tout avec ſes dents, avec ſa langue, enfin de toutes manieres. Il a donc le goût fort bon, dit Critile : Au contraire, lui répondit-on ; car tout ce qui eſt bon lui ſemble méchant, & il ne ſauroit même l'avaler. Il mord pourtant toujours le meilleur ; & ſi quelquefois il l'avale ſans y penſer, il ne le digere pas. C'eſt pour cela que je crie, belles éloignez-vous, fuiez ſavans, braves tenez-vous ſur vos gardes, Princes veillez : la petite bête s'aproche toute en fureur, courez, courez. Comment donc la petite bête s'écria le Geant devenu Nain, & caché dans ſes ſouliers ; Ne doit-elle pas être fort grande, puis qu'elle s'engraiſſe de tout ce qu'il y a de plus grand ? C'eſt tout le contraire, répondit celui qui la connoiſſoit ; car quoi qu'elle morde ; elle ne peut rien avaler : mais quoi qu'elle ſoit petite, elle n'en eſt pas moins cruelle. Au reſte il n'y a rien de plus empeſté que le ſoufle qui ſort de ſa méchante gueule. Je l'ai vûë moi-même éclipſer le ſoleil, & offuſ-

quer les étoiles. Elle ternit les glaces les plus fines, si bien que son seul regard efface tout ce qu'il y a d'éclatant, tout ce qu'il y a de lustré Ne se trouvera-t il point un Roland qui puisse lui couper la tête ? demanda Andrenius. Et qui seroit celui qui entreprendroit de la tuer ? repliqua l'homme : ce ne seront pas les petits; car elle ne leur fait point de mal; au contraire elle les vange & les console. Ce ne seront pas non plus les grands hommes; car elle les dechire tous. Ainsi vous voiez que sa vie est en sureté. Mais, dit Critile, est-ce une veritable bête, ou un homme? La réponse fut qu'elle tenoit un peu de l'homme, beaucoup plus de la femme, & encore davantage de la bête feroce,

Ensuite nos Pelerins virent paroitre une vieille sorciere horrible, hideuse, qui grinçoit les dents, & qui vomissoit du poison. Sachez, dit le Geant Nain, que le remede qu'il faut oposer à ce monstre, est de ne se pas émouvoir, de ne faire point le brave, & de ne lui faire aucune resistance. Nos gens suivirent ce conseil : La sorciere qui aprochoit se mordant les levres, & tou-

toute furieuse, voiant qu'ils étoient si tranquilles, & que celui qu'elle s'étoit figuré un Geant n'étoit qu'un Pigmée, elle dédaigna même de les regarder, & d'un air de mépris tourna le dos à leur foiblesse. Alors le Nain aiant repris sa hauteur de Geant, leur demanda: Que vous semble de cette affreuse vieille? Critile répondit; je me suis figuré que c'étoit l'injuste contume de nos jours, qui est d'exiler tous les grands hommes, par la seule raison qu'ils ont une reputation éclatante: Un homme excelle-t-il en savoir, on lui fait d'abord son procès, & on le condamne à n'être jamais écouté: les beaux esprits sont accusez d'égarement, & les braves d'orgueil: la beauté la plus accomplie est contrainte de se cacher; on ne peut souffrir l'habileté d'un Ministre d'Etat: enfin on bannit tout ce qu'il y a d'illustre, & de plus distingué. Se peut-il, s'écria Andrenius, que cette detestable coutume fut chez des hommes aussi sages qu'étoient les Atheniens? C'est un fait raisonnablement incontestable, répondit le Geant: Et où peuvent donc se retirer toutes ces illustres personnes? dit Critile. Où? repliqua

le Geant : les braves dans l'Estramandoure, & dans la Manche ; les beaux esprits en Portugal ; les sages en Arragon ; les gens de probité en Castille ; les filles vertueuses à Tolede ; les belles à Grenade ; les beaux parleurs à Seville ; les grands Seigneurs à Cordouë ; les genereux dans Castille la neuve, & tout ce qu'il y a d'éclatant à la Cour. Sur cela Andrenius dit, à voir les yeux égarez & malins de cette sorciere ; sa bouche tournée, son air composé, ses gestes & ses grimaces ; & au chagrin dont elle assaisonne tout ce quelle dit, je croirois que c'est l'envie. C'est elle-même, repliqua le Geant ; mais elle ne veut pas l'avoüer. Nos Voiageurs ainsi délivrez de l'envie, & continuant leur route, arriverent à un passage inévitable, où assistoit un Personnage, grave & de credit, il avoit une balance à la main, & s'en servant pour peser le discernement & les pensées des Auteurs, il examinoit à la rigueur, si le tout étoit de poids. C'étoit un plaisir de voir tous ces Messieurs les Ecrivains venir en foule aporter leur denrée ; à peine pouvoit-on y fournir : mais ils avoient tous le chagrin de conoitre leur

peu-

peu de justesse. Les uns se trouvoient avoir le jugement trop leger de quatre grains; & ceux-là formoient la mauvaise classe. Leurs défauts ne venoient pas d'une même cause : les uns manquoient en un point, & les autres, en un autre. Celui qui réüssissoit sur certaines matieres, n'étoit plus reconnoissable ailleurs. Celui-ci étoit ingenieux, mais trop hardi; celui-là étoit savant, mais pedant; si bien que tous étoient au dessus du poids. Les autres au contraire faisoient trop descendre leur bassin comme les Bacheliers par exemple, qui se croiant plus que savans, s'infatuent de la bonne opinion qu'ils ont d'eux-mêmes. Il y en avoit qui s'exprimoient assez bien, mais avec trop d'affectation: d'autres auroient pû passer pour très-habiles gens, qui gâtoient leur beau talent par l'orgueil, & c'étoient ceux-là qui rebutoient le plus. Ainsi on en arrêtoit quantité pour n'avoir pas le jugement bien tourné. Rarement s'en trouvoit-il un entre mille qui mit la balance dans l'équilibre. Le Deputé voiant que presque personne n'étoit comme il faut, commanda qu'on mit tous les defectueux dans la *Cage de l'Univers*. On l'apelloit ainsi à cause du

nom

nombre infini de gens dont elle est toujours pleine; car il n'y a presque personne qui n'ait son grain de folie ; les uns, parce qu'ils n'ont pas assez d'esprit, & les autres parce qu'ils en ont trop. Chacun donc étoit condamné à la Cage. Un de ceux qui étoit déja enfermé, commença à crier à nos Pelerins; entrez ici, c'est prendre le tems que de vous faire peser ; car nous sommes tous foux, les uns plus les autres moins. Ils y entrerent sous les auspices du Geant, & ils virent comment plusieurs sans parler donnoient des marques de leur folie. Il y en avoit de differens ordres, & tous fort bizarres. On voioit l'un faire l'important ; l'autre l'Orateur: l'un le galant, l'autre le brave : celui-là se piquoit de Noblesse, celui-ci de gout fin; les uns étoient trop sensibles, les autres froids & indolens. Ceux qui vouloient passer pour avoir du credit, se faisoient disgracier; ceux qui se vantoient d'habileté, n'avoient point de pouvoir: les braves étoient furieux; les gros Negocians faisoient banqueroute: les jureurs faisoient fremir ; les querelleurs étoient haïs; & tout le monde se défioit des ar-

tificieux & des fourbes. Andrenius étonné de voir tant de fous, demanda comment cela pouvoit être: Tu ne sais donc pas, lui répondit un, que la folie est la semence qui croit le plus sur la terre? elle rend par tout cent pour un; & en quelques endroits mille: Chaque fou en fait cent autres: & chacun de cette centaine en fait autant: ainsi en quatre jours toute une Ville en est remplie. Une se montre-t-elle aujourd'hui au public, demain cent autres folles ne manqueront pas d'imiter ses manieres libertines. C'est une chose étrange pourtant que cent sages ne suffisent pas pour guerir un fou; & qu'au contraire un fou communique sa folie à cent personnes qu'on croioit sages. Nos Voiageurs étoient tout étonnez de voir ces fous toujours en mouvement, & toujours hors d'eux-mêmes, L'ignorant s'imaginoit être savant; le diseur de rien se croioit un grand homme; le poltron se donnoit les airs d'un grand Capitaine; la laide faisoit la belle; la vieille se mettoit en jeune; le sot faisoit le beau raisonneur. Ce qu'il y avoit de rejoüissant, c'est que chacun demandoit à son compagnon s'il ne rêvoit

voit point. Etes-vous fou, disoit l'un, y pensez-vous, savez-vous bien où vous êtes, avez-vous donc perdu le jugement, s'écrioient les autres ; & cependant ils étoient tous à peu près égaux. Ces pauvres gens avoient l'imagination si frapée, qu'ils se croioient les antipodes les uns des autres, chacun s'imaginant marcher droit, & que tous ceux qu'il voioit alloient la tête en bas. Tel disoit ; cet homme-là n'est pas dans le bon chemin, qui avoit pour réponse : Et vous, Monsieur, *êtes-vous bien chaussé, pour passer l'eau sans vous moüiller ?* Enfin chacun se moquoit de son voisin : l'avaricieux se railloit de l'impudique ; le Francois plaisantoit l'Espagnol ; & l'Espagnol tournoit le François en ridicule. C'est à present, dit Critile, que je reconois qu'il n'y a point de cervelle sans vuide & sans creux, & qu'on a eu raison d'appeller cette maison la Cage de l'Univers. Nos gens aiant avancé, trouverent les Anglois enfermez dans une Cage si belle, qu'on l'auroit prise pour un sejour delicieux. Ces Messieurs-ci sont condamnez à une agréable prison, dit Andrenius. On les a placez là, répon-

pondit le Guide, parce qu'ils ſont fiers de leur beauté. Aux autres Cages étoient condamnez les Eſpagnols pour leurs malices; les Italiens pour leurs tromperies; les Allemans pour leurs emportemens; les François, pour cent choſes; & les Polonois pour leurs factions. Il y en avoit de quatre ſortes qu'on pouvoit apeller les inſectes des quatre Elemens. Les ſuperbes, ceux de l'air : les emportez, ceux du feu : les avaricieux, ceux de la terre; & les Narciſſes, ceux de l'eau, qui eſt l'élement le plus ſimple. Les flateurs repreſentoient ce cinquiême Element, ſans lequel on dit qu'on ne peut vivre ni à la Cour, ni dans le monde. On trouvoit là auſſi des fous extravagans, & capricieux. L'un s'étoit mis en tête de ne faire du bien à qui que ce fût, quoi qu'il poſſedât un aſſez gros bien pour en faire beaucoup. Andrenius eut la curioſité de lui en demander la raiſon : C'eſt, répondit-il, parce que je crains la mort. Au contraire, repliqua Andrenius, ſi vous faites du bien chacun vous ſouhaitera longue vie. Vous vous trompez, dit-il, on ſe trouve fort mal d'être genereux, & ſi vous en doutez,

prê-

prêtez vôtre argent, vous verrez si on ne vous souhaitera pas dans l'autre monde. Ceux à qui on fait le plus de bien, sont les plus ingrats. Mais pour quelques esprits mal-tournez qu'il y aura, reprit Andrenius, voudriez-vous laisser perir tant d'honnetes gens qui savent reconoitre les bons offices, & répondre aux bienfaits? Ah nommez les moi ces braves gens-là, s'écria le riche, que nous fassions leur eloge. Enfin, ne prenez point tant de peine pour me convertir, je ne veux pas mourir si-tôt. Ne savez-vous pas le Proverbe Espagnol, *quien bien te hara, o se te ira, o se te morira?* Près de celui-ci étoit un superstitieux, qui pourtant avoit fort bonne mine; rencontroit-il un louche en son chemin, il en tiroit un si mauvais augure, que retournant au plus vîte chez lui, il s'y enfermoit pour quinze jours; & s'il rencontroit un borgne, il n'osoit se montrer pendant une année. Un de ses amis voiant qu'il ne mangeoit point, & qu'il étoit aussi triste, & aussi melancolique que s'il eut perdu tout son bien, lui demanda ce qu'il avoit, & ce qui lui étoit arrivé. Helas, répon-

dit-

dit-il en pouſſant un gros ſoupir, que je ſuis en grand danger! Comment donc? dit l'ami. C'eſt, repliqua-t-il, que la ſaliere étant tombée, le ſel s'eſt repandu ſur la table. Eh, Monſieur, paſſe pour le ſel, Dieu vous garde de plus grand malheur: Pour moi je ne trouve pas d'autre danger que celui d'aller à la guerre. Nos Voiageurs s'étonnerent de voir une Cage pleine d'hommes qui paſſoient pour ſavans: Surquoi Critile dit: ſi ces gens-ci étoient des amans, je ne ſerois point ſurpris de les voir en Cage; car l'amour & la folie ſont toujours logez enſemble. Mais des hommes ſolides? C'eſt, répondit Seneque, qu'il n'y a point de bon eſprit, qui n'ait un grain de folie.

Comme les Pelerins en étoient là, un Allemand & un François s'attaquerent de paroles, & penſerent en venir aux mains. Le François traita l'Allemand d'ivrogne, & l'Allemand apella le François fou. Le François ſe croiant fort offenſé, alloit ſe jetter comme un furieux ſur l'Allemand; (car les François tâchent toujours d'être les aggreſſeurs, & c'eſt ce qui les rend ſouvent victorieux) il juroit de lui tirer juſques

à la derniere goute de ſang; & l'Allemand juroit de faire ſauter la cervelle au François. Un Eſpagnol ſe mit entre deux; mais quoi qu'il fît, il ne pût apaiſer le François. Vous n'avez pas raiſon, lui diſoit l'Eſpagnol; car s'il vous a traité de fou, vous l'avez apellé ivrogne. Non, Monſieur, répondit le François, je ſuis le plus offenſé, car fou eſt pire qu'ivrogne. L'un & l'autre ne valent rien, repliqua l'Eſpagnol; & ſi la folie eſt un défaut, l'ivrognerie eſt un excès. Mais, dit le François, c'eſt un avantage d'être ivre, car l'ivrognerie eſt une folie rejoüiſſante, un état agréable, un défaut qui fait plaiſir. Et quand un fou, repliqua l'Eſpagnol, s'imagine être Roi, ou Pape, ne vit-il pas très-heureuſement? Je ne ſai donc de quoi vous vous plaignez. Eh bien, je n'en demordrai pas, répondit le François, car je trouve une grande difference entre une folie cauſée par le trop d'uſage du vin, & celle qui vient d'un manquement d'eſprit. Il y avoit là auſſi une femme folle de ſa beauté; car il eſt aſſez ordinaire aux belles de n'avoir point de jugement. En voici une, dit Critile, qui

feroit

feroit perdre l'eſprit à plus de cent autres perſonnes. Il diſoit vrai ; la mere de cette belle femme étoit folle d'admiration, ſon mari fou de la jalouſie, & tous ceux qui la regardoient étoient fous d'amour. On entendit tout d'un coup un homme crier de toute ſa force : moi ? un homme comme moi ? un homme de mon rang ? un Pair du Royaume ? me mettre dans cette Cage? cela ne ſera pas : quand on m'impute quelque travers, on ne ſait pas que j'ai mes raiſons. Je ne dois rendre compte à perſonne de ma conduite ; on me fait tort ; on ſe trompe ; c'eſt ce qui arrive ſouvent quand on ſe méle de cenſurer les actions des Grands. Ne voit-on pas que la plupart des Hiſtoriens donnent là-deſſus à droit & à gauche, ſans rencontrer jamais juſte ? Ce Seigneur faiſoit tout ſon poſſible pour éviter la Cage : mais ceux qui en étoient les maitres, l'y firent entrer par force ſans avoir aucun égard à ſon rang, & ſe contenterent de lui dire, on ne juge pas ici des intentions, mais des folies. Critile arrivant dans le moment qu'on y mettoit un autre Grand qui lui étoit bien conu, dit, qu'il n'y avoit point
de

de raiſon à renfermer un homme de cette volée. Mais on lui répondit, que les grands Seigneurs ſe couvroient toujours de leur grandeur, pour faire de plus grandes folies. Du moins, repliqua Critile, ne le mettez point parmi les autres; donnez lui une Cage en particulier. Mais les Juges s'en moquerent; puiſque les grands Seigneurs, dirent-ils, ſont ceux qui perdent tout le monde, il eſt juſte auſſi qu'ils demeurent dans la Cage commune. Il y en avoit pluſieurs au contraire qui ſuplioient inſtamment qu'on leur fit l'honneur de leur accorder une place dans la Cage des fous; mais les Intendans s'y opoſerent abſolument, & ils ordonnerent qu'on les mît dans la Cage des ſimples qui étoit placée à l'opoſite. On les plaça là, parce qu'ils étoient de ceux qui pretendant aux Charges vivent toujours en eſperance.

Ce qu'il y avoit de plus rare, étoit de voir des fous, faute de memoire. (Car pour ceux qui le ſont faute de bonne volonté, & de bon jugement, rien n'eſt plus commun) Ces fous donc faute de memoire ſont tous les heureux, & tous les opulens, qui ne ſe ſouviennent jamais

mais des pauvres ; ceux qui ſont toujours prêts à rendre ſervice quand on ne leur demande rien ; & ceux à qui on s'adreſſe toujours trop tard, pour en obtenir quelque ſecours. Pluſieurs qui bronchoient pour la ſeconde fois au même endroit ; d'autres qui ſe replongeoient toujours dans le même embarras ; quelques-uns qui s'étoient remariez ; pluſieurs qui s'étoient laiſſez atraper par des gens moins fins qu'eux ; mais il y avoit une double Cage pour ceux qu'on avoit trompé une ſeconde fois ; & on donnoit double portion à ceux qui pretendoient ſe juſtifier de leurs fautes, en diſant, *Je penſois que....* Il ſe forma une diſpute pour ſavoir qui avoit été le plus grand fou du monde : car on ſait bien qui a été le premier. On nomma pluſieurs perſonnages diſtinguez, tant anciens que modernes ; il s'en trouvoit une infinité en France, en Eſpagne. La diſpute finit par un conſentement general que c'étoit le Poëme *de l'amoureux Medore.* Andrenius demanda pourquoi on mêloit les gais avec les melancoliques ; les contens avec ceux qui ſouffrent. C'eſt pour temperer la joie par la douleur,

 répon-

répondit l'un : c'eſt pour guerir les uns par les autres, ajouta-t-il encore, de meilleur ſens. Y en a-t-il donc quelques-uns qui gueriſſent ? demanda Critile; Oui, lui répondit-on ; mais par force : tel etoit celui qui ne vouloit pas paier le Medecin qui l'avoit gueri : le Medecin l'apella devant le Juge, qui fût ſurpris d'une ingratitude ſi odieuſe : & il croioit preſque qu'il étoit redevenu fou ; mais le convaleſcent allegua pour ſes raiſons: premierement, qu'il n'avoit point fait de marché, & qu'en ſuite, bien loin de lui avoir fait du bien, en lui rendant ſon bon ſens, on lui avoit fait beaucoup de mal : car, diſoit-il, je n'ai jamais paſſé un meilleur tems, que lors que j'ai été fou : je ne ſentois point les injures; je ne me ſouciois point du mépris ; en un mot je ne m'afligeois de rien : Un jour j'étois Pape; l'autre jour j'étois Roi, j'étoit riche, brave, victorieux; un moment ſur la terre, un autre dans le Ciel, & toujours en gloire. A preſent qu'on m'a gueri, je maigris tous les jours, je ſuis devenu comme un ſquelette, & cela, parce que je reconois à preſent le deſordre de mes affaires. Le Juge lui commanda

manda, ou de paier le Medecin, ou de redevenir fou. Croiroit-on qu'il choisit le dernier?

Nos Pelerins s'entendirent appeller avec empressement de quelqu'un qui étoit dans la Cage de ceux qui ne sont pas contens. Il se plaignoit fort de ce qu'on l'avoit mis là sans sujet, & effectivement il raisonnoit si bien, qu'on commençoit à douter qu'il fut veritablement fou. Voici son raisonnement: Qui peut être content de mener une vie si triste: Un pauvre souffre mille miseres: un riche a mille soins: un homme marié n'est jamais sans chagrin: celui qui ne l'est pas s'ennuie de sa solitude: les savans sont importunez, & les ignorans trompez. Si on est honnête homme, on a bien de la peine à conserver son honneur: si on est lâche, il faut faire le sourd à bien des injures: Les jeunes gens ont leurs passions, & les vieillards, leurs infirmitez: Qui est seul n'a point de protection; qui a des parens a des chagrins; qui est en charge est sujet aux médisances; qui obéit, est sous le joug, qui vit dans la retraite devient hypocondriaque; qui se familiarise, est méprisé. Que doit donc

faire un homme raiſonnable? peut-il être content parmi tant de miſeres & de chagrins, s'il n'eſt fou ? Ne trouvez-vous pas à preſent que j'ai raiſon ? Plut à Dieu que j'euſſe du bonheur ! car ce n'eſt pas le bon ſens qui me manque. A ces dernieres paroles on reconut ſa folie, maladie dont bien des gens ſont attaquez, d'être contens de leur eſprit, & mécontens de leur fortune : Et combien y en a-t-il, dit Critile, qui ſe prennent à leur mauvaiſe étoile pour cacher leur peu de bon ſens, & leur mauvais diſcernement. Quelqu'un arriva dans ce lieu, & ſon but étoit de ſe divertir à voir les Cages : mais on s'en ſaiſit d'abord pour le mettre dans une. Et pourquoi donc ? diſoit-il ; je ne ſuis ni Muſicien, ni amoureux, ni galant : je n'ai jamais répondu pour perſonne : je ne me ſuis repoſé ſur la parole de qui que ce ſoit : je n'ai jamais compté ſur la fidelité des femmes, particulierement des Françoiſes. Quand je me ſuis marié, je ne me ſuis pas laiſſé prendre par les yeux comme on faiſoit anciennement, ni par les doigts comme on fait aujourd'hui en comptant l'argent de la dot avant le mariage. Je n'ai

jamais envié le bonheur des autres : je ne me ſuis jamais fâché de voir mes voiſins dans la joie. Pour mes amis ; je ne leur ai jamais fait de mechantes affaires par ma langue. Je n'ai jamais épouſé le parti d'aucun Potentat. Je ne conçois donc pas de quelle eſpece peut être la folie pour laquelle vous voulez me mettre en Cage. Qu'on le loge, qu'on le loge, cria le Preſident. Mais aprenez m'en du moins la raiſon, repliqua ce pretendu ſage. C'eſt parce que tu te crois le ſeul homme qui ſoit exempt de folie. Pour cela ſeul, quoi que tu ne ſois pas fou, on peut pourtant te faire paſſer pour-tel ; comme cela arrive tous les jours. Que chacun donc ſache que pour être ſage, il ne faut pas croire les autres fous : autrement c'eſt manquer de bon ſens & ſe mettre en riſque de perdre ſa reputation.

Andrenius remarqua que tous ceux qui étoient en Cage, étoient des hommes faits, & qu'il n'y avoit aucun enfant. D'où vient cela? dit-il. Quelqu'un répondit que cela venoit de ce que les enfans ne conoiſſoient point encore l'amour : un autre dit que c'étoit

à cause qu'ils ne sauroient perdre le bon sens, n'en étant pas encore pourvûs. Un Philosophe soutint que cela venoit plutôt de l'humidité du cerveau des enfans ; & un autre dit que c'étoit parce qu'ils vivoient sans inquietude. A ce moment les Archers amenerent un Allemand, qui soutenoit fort & ferme qu'on le prenoit pour un autre : il disoit qu'il n'avoit pas le cerveau trop sec ; (ce qui cause ordinairement la folie) mais qu'au contraire il l'avoit trop humide, & c'est pour cela, ajoutoit-il, que je ne suis jamais en meilleur sens que quand je suis ivre. On lui demanda, comment cela pouvoit être. C'est, répondit-il, que quand je suis bien ivre, il me semble de voir renverser tout du haut en bas, & du bas en haut. Puis donc, concluoit-il, qu'aujourd'hui tout va à rebours, n'ai-je pas raison de dire que quand je suis ivre je voi les choses comme elles sont ? Eh bien, lui repliqua le President, quoi que vous voiez les choses à rebours, vous n'en allez pas plus droit. A la Cage des fous gais.

De quel côté que nos gens se tournassent, ils trouvoient ou des fous, ou

des ſimples. Tout le monde en étoit plein. Je m'imaginois, dit alors Andrenius, qu'on enfermoit ces ſortes de gens en quelque endroit particulier; mais je m'aperçois bien à preſent qu'ils occupent tont le globe de la terre. On pourroit vous dire ici la même choſe qui fut dite à un étranger, à qui on avoit fait voir dans une grande ville tout ce qu'il y avoit de beau & de curieux : ſuperbes palais, places vaſtes, regulieres, & bien bâties; jardins delicieux, & temples magnifiques. L'étranger fut curieux de voir la maiſon des fous. Eh, Monſieur, lui dit-on, la demeure des fous n'eſt pas un lieu ſeparé : leur maiſon c'eſt toute la ville. De tout ce qu'Andrenius avoit devant les yeux, rien ne l'étonnoit plus que de voir auſſi les beaux eſprits parmi les habitans de la Cage. Lors qu'il voulut en témoigner ſa ſurpriſe, il fut encore plus étonné; car on lui fit remarquer qu'ils étoient même les pires de tous, parce qu'il n'y a pas moien de les guerir. Il y en avoit un entre autres qui brilloit extrémement, & dont on ne pouvoit admirer aſſez le genie; mais qui s'en ſervoit mal, &

qui n'entendoit rien à le faire valoir.

O maison de Dieu, s'écria Andrenius, comment es-tu ainsi habitée par des fous ! A ces mots tous les gens à Cage, de toute Nation, de tout sexe, de toute espece, de toute condition, saisis d'une fureur subite, voulurent se jetter sur nos deux Voiageurs. Dans un moment ceux-ci se virent environnez, & ils ne savoient comment s'y prendre pour se débarasser de ces fous, ou pour les faire rentrer dans leur bon sens. Mais le Geant sonnant d'une trompette d'ivoire qu'il avoit à sa ceinture, fit un bruit si terrible, que tous les fous épouvantez s'enfuirent, & se retirerent dans leurs Cages. Ainsi nos Voiageurs se virent délivrez, & le chemin fut desembarassé. Andrenius, tout étonné, demanda au Geant si cette trompete étoit la Corne si renommée d'Astolfe. Non, répondit-il, ce ne l'est pas ; c'en est une toute semblable, excepté qu'elle vaut encore mieux ; la Verité même me l'a donnée. C'a été par cet instrument que je me suis tiré de plusieurs mauvais pas : Car vous l'avez vû, dès qu'on entend la voix de la Verité, on se retourne au plus vîte tout machinale-

ment; on eſt comme ſaiſi d'une grande peur; on s'enfuit, & on me laiſſe ſeul. Le bruit de ma trompete les rend muëts; & il ſuffit qu'ils entendent le ſon de la Verité pour courir de toutes leurs forces. Si on dit à un homme de fortune, qu'il devroit être plus humble, & ſe ſouvenir de ce qu'étoit ſon grand pere, on lui donne une rude mortification. Dites-vous à un grand Seigneur qu'il y va de ſon honneur de n'être point vicieux; il vous tourne le viſage. Si on s'aviſe de dire à une femme que le fard lui gâte la peau, elle en eſt piquée au vif, & c'eſt une offence qu'elle ne pardonne jamais. Si vous conſeillez à un riche de faire l'aumône, ſi vous lui reprochez ſa dureté, il vous fuit comme la peſte. Parlez à un homme de guerre, parlez lui d'une Providence qui gouverne tout avec une ſouveraine équité, & par conſequent qu'il ſera puni de ſes injuſtices & de ſes violences: Dites à un Avocat qu'il ne doit point entreprendre de cauſe injuſte pour de l'argent. Avertiſſez les maris de n'être pas toujours dupes: reprochez aux Medecins qu'ils ſe damnent en tuant les autres; un Juge qu'il s'en-

tend avec des Judas ; à une jeune fille qu'elle accepte des presens, à une femme mariée, qu'elle n'est pas assez retenuë; a une jeune personne qu'elle n'est pas assez modeste ; tous ces gens-là vous regarderont de mauvais oeuil, & vous tourneront de dos. C'est par tout qu'on deteste le son de la Verité. Les parens ne veulent point vous conoitre; vos amis vous abandonnent; les grands Seigneurs vous méprisent; & tout le monde aime mieux vous laisser là que de vous entendre parler verité. Nos deux Pelerins aiant ainsi achevé la route de l'âge viril, prirent leur chemin vers les Alpes : le sommet de ces montagnes étoit couvert de neige, symbole de la vieillesse, la neige est de sa jurisdiction.

FIN.

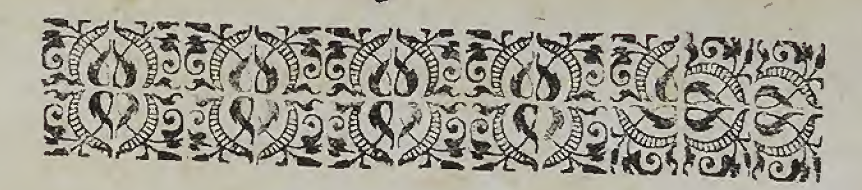
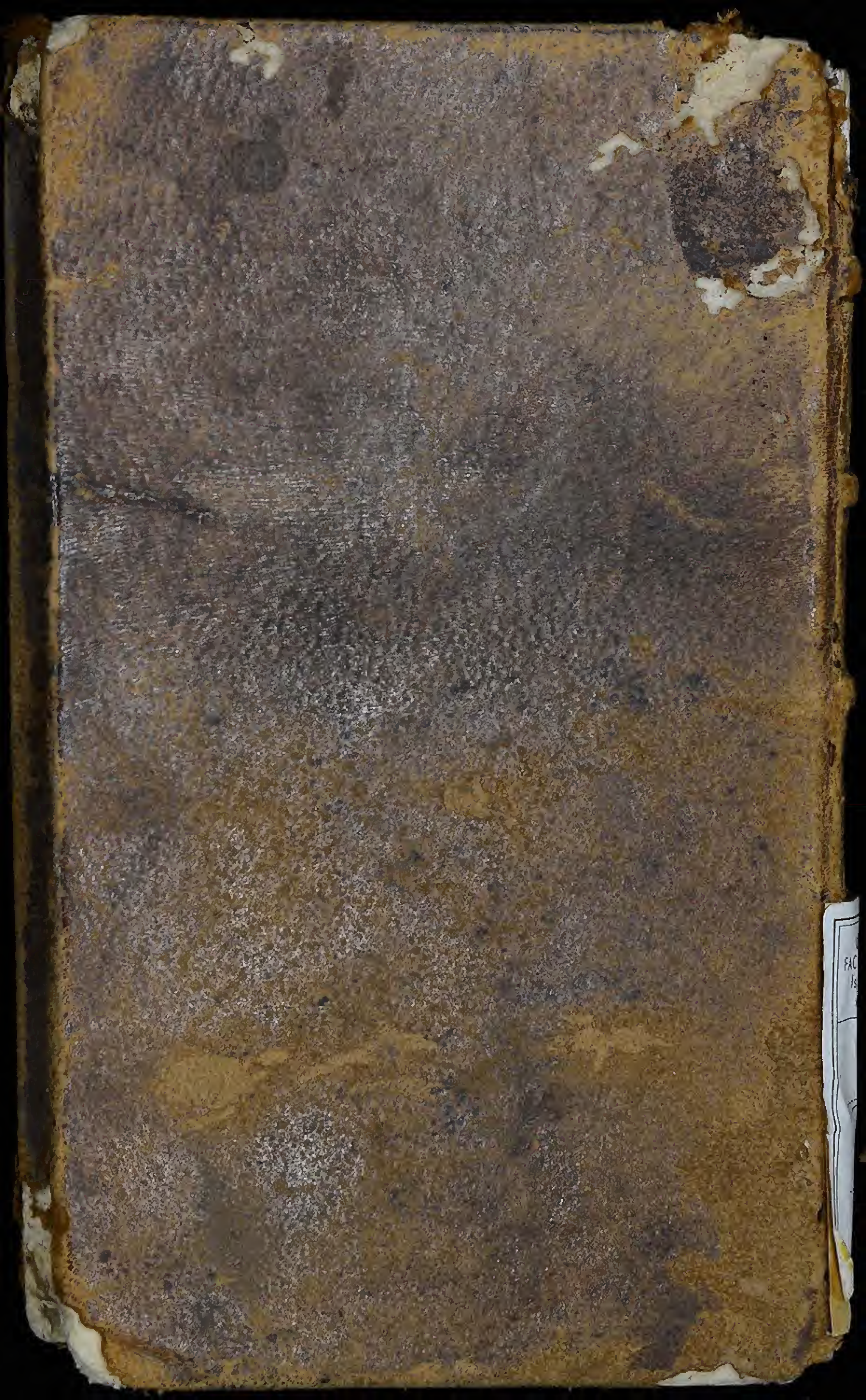


TABLE DES CHAPITRES

contenus en ce Livre.

Chap. I. *LA judicieuse Philosophie des Courtisans, qui doit les guider dans l'automne de leur âge.* Pag. 1
Chap. II. *Les Prodiges de Salastane.* 39
Chap. III. *La Maison enchantée.* 67
Chap. IV. *Le Cabinet de l'homme savant.* 101
Chap. V. *La Place du Populaire.* 134
Chap. VI. *L'apologie de la Fortune.* 161
Chap. VII. *L'Hermitage d'Hipocrinde.* 194
Chap. VIII. *L'Arsenal de la Valeur.* 220
Chap. IX. Le *Theatre des Monstres.* 248
Chap. X. *Virtelia enchantée.* 269
Chap. XI *La malice de Momus dans la Ville d'Honoria.* 294
Chap. XII. *Le Trône de l'Empire universel.* 318
Chap. XIII. *Tout le Monde en Cage.* 339

Fin de la Table des Chapitres.




UNIVERSITÀ DI PADOVA
FACOLTÀ DI GIURISPRUDENZA
Ist. di Filosofia del Diritto
e di Diritto Comparato
III
Q
142

entiere depuis les pieds jufqu'à la tête. Celui qui racontoit cette hiftoire à nos Pelerins, qui venoient de fortir de la



quiets qu'on pourroit bien les apeller *les Lutins de l'Europe*. Leur merite de guerre confifte à aller comme un éclair

